LA VIE SPIRITUELLE

Mai 1959
N° 450

Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange. Celui-ci est l'ami de Dieu, mais le prêtre tient sa place.

Saint Jean-Marie Vianney.

SOMMAIRE

LE CURÉ D'ARS

son sacerdoce — sa vie contemplative
sa prédication — son effort pastoral

A chaque époque de l'histoire, Dieu semble cacher à nouveau dans la vie des saints les secrets qu'il destine à son Église. Mais il semble aussi que les hommes, trop souvent, s'emploient à les maintenir bien cachés... Sous d'excellentes intentions, sans doute. Le Curé d'Ars n'a peut-être pas échappé à cette habitude. Les documents du procès de canonisation en témoignent. On aura surtout souligné le merveilleux, l'extraordinaire dans l'ascétisme, l'exceptionnel des pouvoirs de thaumaturge ou de visionnaire.

Heureusement nous restent tant de paroles et de témoignages sur une vie qui fut menée comme en une maison de verre.

Cette année de centenaire et ses publications nous invitent à redécouvrir la vérité de cette vie, où le courage fut d'abord celui de l'extraordinaire dans l'ordinaire, où la sainteté fut avant tout celle d'une tâche sacerdotale, menée avec intelligence, avec conscience « jusqu'au bout de soi-même », comme il disait.

Qu'on examine avec attention ses efforts pour une véritable « pastorale ». M. l'abbé Nodet nous aide à y découvrir tant d'intelligence réelle, de justesse, de soumission exacte

aux conditions de ceux dont le Curé d'Ars avait responsabilité, de patience et en même temps de décision. Il en est de même des efforts de prédication. Le Curé d'Ars apprend à parler, et sait parler à des êtres qui attendent d'abord le salut. Métaphores, paraboles naissent vivantes, neuves, impromptues souvent, d'une sensibilité qui écoute les choses et les âmes. Rien de cérébral ou de factice, mais ce sens des réalités vraies, des cheminements terrestres en même temps que les exigences du ciel.

C'est la même vérité, absolue, partout en sa vie, qui lui fait gravir pas à pas ce chemin de la Rédemption qu'à la suite du Christ, son sacerdoce lui propose. M. l'abbé Lochet fait apparaître combien forte est, au seuil de notre époque, cette redécouverte de l'essentiel du sacerdoce, comme une réponse anticipée de Dieu au meilleur de nos désirs.

Enfin il faudra faire justice des allusions faciles aux limites intellectuelles du Curé d'Ars. Limites scolaires, peut-être, contemplatives, sûrement non. Qu'on lise comment il parlait du mystère de Dieu. Il fut un très grand contemplatif, à moins qu'on refuse aussi à saint Jean et à saint Paul cette qualité. Ce fut la même nostalgie de la vie de Dieu, et finalement le même et ultime secret de leur sainteté.

Louis LOCHET.	Sainteté et renouvellement du sacerdoce..	461
Bernard BRO.	Vivre de Dieu. Comment le Curé d'Ars parlait de la Sainte Trinité.....	482
A.-M. ROGUET.	Le Curé d'Ars et la prédication.....	509
Bernard NODET.	Peut-on parler d'une pastorale du Curé d'Ars	519
Jean BIDOT.	Le pèlerinage d'Ars.....	530
Quelques dates.....		534
Paroles du Curé d'Ars.....		536

Voir notre guide de lecture en p. 3 de couverture.

SAINTETÉ ET RENOUVELLEMENT DU SACERDOCE

Ce n'est que lentement que nous découvrons toutes les richesses spirituelles cachées dans la vie des saints. Les répercussions de leurs actions et de leur passion n'ont jamais fini de se faire sentir dans la vie de l'Église, au-delà de leur temps. Leur influence dépasse immensément leur activité apparente. Leur rayonnement passe au-delà de leur insertion dans l'histoire et cependant à travers elle. C'est pourquoi on voit mieux ici, de loin, et il n'est pas inutile de célébrer un centenaire. A travers un siècle d'histoire on saisit mieux la vocation providentielle, le sens profond des événements, dont la trame même compose un message adressé à l'Église.

Combien cela est vrai du saint Curé d'Ars. A travers le siècle qui vient de s'écouler depuis sa mort, quel est donc le message qu'il nous livre ? quel appel nous adresse-t-il ? quelle voie nous ouvre-t-il ?

Il ne nous semble pas douteux que, placé en ces années qui marquent le début de temps nouveaux, la Providence ait voulu le dresser là comme le signal lumineux, qui ouvre la voie des dépassements nécessaires. Il y a, dans la littérature qui concerne le prêtre, et sans doute dans la conscience même que nous avons collectivement de notre sacerdoce et de notre ministère, un changement profond qui s'est produit de notre temps et dont les répercussions restent souverainement actuelles. Si on veut chercher le jaillisse-

ment en profondeur, on voit se dresser immanquablement l'humble et rayonnante figure du Curé d'Ars.

Renouvellement du sacerdoce.

Au point de départ d'un certain renouvellement de la dignité du sacerdoce, de la grandeur du ministère paroissial, des exigences de la vocation, il y un Curé qui l'a vécu en profondeur. Sa vie, ses souffrances, son drame ont renouvelé dans l'Église la conscience même de la dignité du sacerdoce diocésain et du ministère pastoral. De cela nous avons toujours et plus que jamais besoin.

Mais en quoi ? Quelle est cette essence du sacerdoce chrétien qu'il révèle à notre temps et renouvelle en sa pureté première ? la mortification ? la pénitence ? la prière ? Quand nous pensons à lui, ce sont d'abord les images sanglantes de ses mortifications corporelles, les souvenirs merveilleux de ses dons charismatiques qui se présentent à nous, et qui, par leur caractère exceptionnel, nous dispensent trop facilement de le suivre. Mais, au-delà de ces signes, qui nous appellent à le regarder, il y a la réalité même de sa sainteté sacerdotale en laquelle il nous faut entrer. Dieu nous l'adresse comme un messager très spécialement adapté à notre temps.

Le saint Curé d'Ars, modèle et guide du prêtre des temps modernes ? La formule peut paraître paradoxale. Elle est vraie en profondeur. Ce temps, qui a été marqué par une si intense recherche d'adaptation des formes de vie et des formes d'apostolat semble n'avoir reçu de lui rien de spécifique. Aucune « formule » nouvelle dans son ministère, mais les données des plus classiques : la prédication, la pénitence, l'eucharistie. Aucune nouveauté dans ses orientations spirituelles, mais les données les plus traditionnelles : la prière, la mortification, la charité. Il a bien le visage d'un admirable prêtre du passé, non celui d'un saint moderne.

En avance sur notre temps.

Et cependant, au-delà de quelques accessoires qui datent, comme l'essentiel, cent ans après, est de notre temps, en avance sur notre temps! Précisément parce qu'il n'apporte pas une forme particulière d'action, parce qu'il ne met pas au point une nouvelle méthode d'apostolat, adaptée à son temps et vite périmée, l'apport du Curé d'Ars reste souverainement actuel.

Il n'apporte pas une vérité temporelle, qui varie avec les données d'une époque et vieillisse avec elle. Il n'apporte pas non plus un message intemporel, qui soit comme indépendant des données réelles de son temps et du nôtre, car il ne serait plus dans la ligne d'incarnation du Christ et de l'Église. Il apporte un message éternel : un message qui dépasse les caractères accidentels d'une époque, le plus actuel. Peut-être faut-il ajouter : il nous apporte un message « intempestif », qui est précisément celui dont le prêtre de notre temps a le plus besoin, parce que ce message répond aux données les plus actuelles de notre vie et de notre ministère, non pas en prolongeant simplement la ligne de nos recherches, mais en dégageant des valeurs surnaturelles apparemment étrangères à celles que nous cherchons, en réalité complémentaires et souverainement nécessaires pour les garder dans l'intégrité de leur vigueur spirituelle. En pleine recherche d'adaptation apostolique et missionnaire, il nous est nécessaire d'entendre la voix du Curé d'Ars, pour devenir ce que nous devons être et répondre au dessein de Dieu sur notre temps. Nos adaptations mêmes ne peuvent garder leur valeur qu'en tenant compte de son apport. Sa note semble dissonante dans le concert des recherches apostoliques contemporaines. Elle est nécessaire à l'harmonie de nos efforts au service de l'Église. C'est pourquoi Dieu nous la fait entendre. Ce sont ces dimensions surnaturelles de la vie du Curé d'Ars, qui sont les dimensions mêmes de notre sacerdoce, que nous voudrions essayer de dégager, pour en éclairer les recherches de notre temps.

I

L'INSERTION PASTORALE

Ce qui frappe, quand on contemple d'un seul regard la vie du saint Curé, c'est que le déroulement de cette vie et sa progression ne sont pas faits d'une série de déplacements, d'un renouvellement des situations, mais d'un approfondissement spirituel dans une situation unique, celle de Curé.

Il n'y a pas ici de « carrière », même ecclésiastique. Il ne monte pas dans la hiérarchie. Il n'est pas déplacé vers des postes plus importants. Par deux fois, il est vrai, la tentation lui vient de se sanctifier en fuyant vers la Trappe ; mais c'est une tentation. Tel n'est pas le dessein de Dieu sur lui. Il est appelé à se sanctifier sur place, dans sa situation de curé et de curé d'Ars. Cet enracinement dans son village, ce don total à cette étroite communauté humaine, cette absence de tout avancement sont essentiels à sa sainteté. C'est à la faveur de cet enfouissement en un coin de terre humaine que le grain meurt et porte fruit. C'est en approfondissant jusqu'au bout le don total à cet étroit ministère pastoral qu'il entre dans les demeures les plus élevées de la vie mystique et qu'il devient dans l'Église source d'un rayonnement catholique.

Le bon sens profond du peuple chrétien ne s'y est pas trompé, qui l'appelle « le saint Curé d'Ars ». Il a perdu son nom, ses origines, sa vie, pour se donner tout entier à ce terroir limité dont il est chargé. C'est là sa forme de sainteté : être curé, curé d'Ars, et l'être jusqu'au bout.

En cela déjà il nous ouvre les secrets de Dieu, nous découvre les paradoxes de sa Providence, éclaire d'une lumière saisissante la situation actuelle et éternelle du sacerdoce dans le monde. En cela il est à la pointe de la recherche d'une situation évangélique du sacerdoce dans le monde moderne.

Chanoine Vianney ou Curé d'Ars?

Car nous sortons à peine d'un sacerdoce d' « ancien régime », un sacerdoce très lié aux catégories sociales du monde temporel, un sacerdoce séculier qui pour certains représentait encore une sorte de carrière : « carrière ecclésiastique », un sacerdoce dans lequel il y avait, non seulement des fonctions diverses et des degrés hiérarchiques, mais des « situations » analogues à celles du monde, et jusqu'à des classes, un sacerdoce dans lequel certains pouvaient chercher, à la faveur du ministère, un avancement, une réussite humaine.

Le saint Curé d'Ars dégage devant nous et pour nous une ligne de progrès dans le sacerdoce, qui est uniquement un progrès dans la charité pastorale et le don de soi. Il n'a pas eu de « carrière ecclésiastique » et dire qu'il accepte, sur la fin de sa vie, d'être chanoine fait sentir seulement combien un titre quelconque a peu d'importance pour lui, est sans rapport et sans proportion avec son rayonnement et sa sainteté. Chanoine Vianney ou Curé d'Ars, nous savons quel est son vrai nom. Aucune promotion, aucun changement, aucun titre ne pouvait être pour lui une dignité comparable à cet enracinement et à ce don total dans son village, qui était l'accomplissement même de sa fonction de curé et l'exercice parfait de son sacerdoce. Il nous trace une ligne claire et droite, dans laquelle le progrès d'une vie sacerdotale n'est lié à aucun avancement, mais à un don total sur le champ, quel qu'il soit, que l'Église lui confie.

Cette ligne est-elle encore actuelle ? Est-elle pour nous encore, cent ans après, une ligne de découverte et de progrès si actuelle, si nécessaire, si urgente, si conforme aux besoins présents de l'Église que chaque prêtre doit, sur ce point, reprendre conscience, dans la lumière d'une telle vie, des exigences réelles de son sacerdoce selon l'Évangile et des déformations profondes d'une mentalité collective encore si marquée par l'esprit du monde. Si l'esprit du

Curé d'Ars, qui est l'esprit du Christ, avait pénétré si profondément chacun de nous qu'il n'y ait plus dans notre sacerdoce aucun souci d'avancement, de promotion, de réussite humaine, de concurrence, quel gain de temps, d'énergie, de forces, quelle souplesse dans l'organisme d'Église, pour que nos chefs puissent, à chaque étape de nos vies, donner à chacun suivant ses forces le poste qu'il peut occuper, les fonctions qu'il peut tenir. A ce prix ils pourraient ne tenir compte que de la ligne vraie du progrès spirituel des personnes, des besoins fonctionnels de l'Église. Cela dépend en définitive de chacun de nous et d'une mentalité collective à créer. Cela ne peut venir que dans un clergé qui ait appris que la montée d'une vie sacerdotale, le progrès indéfini de notre vocation est à chercher, non dans une série de titres et de situations de plus en plus élevés, mais dans un don de plus en plus total aux fonctions d'Église, quelles qu'elles soient, plus larges ou plus étroites, suivant nos possibilités et nos âges. Ce n'est pas par la quantité de nos charges, mais par la qualité du don de nous-mêmes avec lequel nous les assumons, que nous entrons en vérité dans le mystère du Christ souverain Prêtre.

II

MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST

Délivré de toute autre visée, le saint Curé est tout entier disponible pour son ministère. Il n'a pas d'autre occupation, il n'a pas d'autre profession que d'être pasteur. Il n'a pas d'autre famille que ses paroissiens. Il n'a pas d'autre ambition que d'être leur curé. Sa vie est totalement donnée à sa fonction, qui est une mission. Il est lui-même, selon sa vocation, en étant prêtre ; et il accomplit son sacerdoce en étant pleinement curé. Sa charge fait l'unité de sa vie, de son être, elle est la voie même par laquelle Dieu le conduit vers la sainteté et l'attire à lui.

N'y a-t-il pas là quelque danger ? est-ce une voie sûre

que celle du ministère pastoral ? Il y a là un monde de difficultés latentes : danger de l'action, de l'activisme, qu'il faut compenser par un retrait vers d'autres formes de vie. Le Curé d'Ars nous aide d'un seul coup à dépasser ces hésitations, non par des théories, par un fait : par sa vie même.

Non, le ministère du prêtre n'apparaît pas chez lui comme un poids mort qu'il faut porter, comme une écorce où la sève ne circule pas, comme un danger dont il importe avant tout de se méfier : comme si la prière et la retraite seules apportaient au prêtre l'union avec Dieu. C'est qu'il voit le « ministère » dans toute sa largeur et sa profondeur. Ce n'est pas seulement une action, mais un don. Ce n'est pas seulement l'activité du prêtre qui est requise, mais sa prière et son oraison et son être. Ce n'est pas la carence de valeur spirituelle du ministère qui exige la prière comme une compensation indispensable, mais c'est sa plénitude de conformité au Christ qui requiert toutes nos puissances d'action et toutes nos capacités de prière. La prière ou le bréviaire ne sont pas la part de piété que le prêtre réserve pour sa sanctification personnelle ; ce sont des fonctions inhérentes au ministère pastoral qu'il exerce pour toute l'Église et qui sont sa forme de sainteté. C'est pourquoi, dépassant les antinomies apparentes, le saint Curé fait l'unité de sa vie spirituelle dans et par l'unité de son ministère, et il nous ouvre une voie vers la sainteté qui passe au cœur de la vie pastorale.

Deux choses nous frappent dans sa vision personnelle du ministère : l'immense dignité du sacerdoce, tel qu'il le voit et qu'il l'exerce chaque jour, l'immense misère du prêtre, tel qu'il se voit et se connaît à chaque instant. Ce contraste de plus en plus conscient et presque violent entre la dignité presque infinie des fonctions du curé et l'indignité presque infinie de celui qui les exerce constitue l'axe de contemplation et de progression de son ministère en exercice.

Les merveilles de Dieu.

Axe de contemplation, car, on le sent à travers ce qu'il fait, il ne se lasse pas de contempler le sacerdoce du Christ tel qu'il est : ces merveilles que Dieu accomplit en son prêtre et par lui. Cela est divin, merveilleux et presque effrayant de grandeur, de beauté, de douceur ! *Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel ! — Si le prêtre était bien pénétré de la grandeur de son ministère, il pourrait à peine vivre ! — Si l'on comprenait bien le prêtre sur la terre, on mourrait non de frayeur, mais d'amour. — Le prêtre, à raison de ses pouvoirs, est plus grand qu'un ange. — Vous auriez deux cents anges là, il ne pourraient vous absoudre : un prêtre, tout simple qu'il soit, le peut. — Que le prêtre est quelque chose de grand ! Tout nous est venu par le prêtre*[1] !

Il le voit dans l'exercice de son sacerdoce, en ses fonctions : donnant l'eucharistie, pardonnant, annonçant la Parole. Il le voit, il le contemple en chacun de ses actes concrets, comme la manifestation même et comme l'exercice de l'amour divin incarné : « Le sacerdoce, c'est l'amour du cœur de Jésus. » Ainsi sa vie, son ministère nourrissent sa contemplation. Le grand danger pour le prêtre, c'est de n'être pas « présent » à ce qu'il fait, de ne plus le vivre spirituellement, de laisser son regard se ternir sur le mystère de l'amour divin agissant en lui. Ce qui le sépare de Dieu, de la sainteté, ce n'est pas son ministère, son action, mais une certaine inattention spirituelle, qui ne lui laisse plus vivre en profondeur ce qu'il fait : *Ce qui nous empêche d'être des saints, nous autres prêtres, c'est le manque de réflexion : on ne sait pas ce qu'on fait* (Nodet, 102). Sous cet angle aussi, la vie de prière lui paraît essentielle au ministère ; elle est la lumière qui illumine le sens spirituel

1. Bernard Nodet, *Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars, sa pensée, son cœur*, Éd. X. Mappus, 1958, p. 100.

de l'action et permet de la vivre en Dieu. *C'est la réflexion, l'oraison, l'union à Dieu qu'il nous faut* (Nodet, 102).

Ainsi, d'un seul coup, humblement, simplement, à sa manière, sans bruit, sans théories, par sa propre vie, le saint Curé nous montre les bases solides de la spiritualité du sacerdoce diocésain : l'unité magnifique d'une vie consacrée au ministère pastoral. Non, ce n'est pas pour lui une vie divisée en deux parties, dont l'une serait tournée vers Dieu et l'autre vers le prochain ; c'est une vie tout entière, sacerdotale et pastorale. L'oraison, elle aussi, est pastorale, elle entre dans les fonctions et le ministère du sacerdoce. Le prêtre est pasteur aussi bien quand il se tourne vers Dieu, au nom du troupeau dont il a la charge, que quand il se tourne vers les autres, au nom du Seigneur qu'il représente. Aussi bien, l'union à Dieu n'est pas le privilège des instants où il se retire de l'action, pour la prière, mais au cœur de tout son ministère la source jaillissante qui donne son sens et sa force à toute son action. La prière éveille son attention spirituelle aux merveilles que Dieu opère dans son ministère et lui permet de rester entre ses mains, aussi bien dans l'action que dans la prière, aussi bien le jour que la nuit. Ce qui fait l'âme et l'unité de sa vie, c'est la charité pastorale et cette remise, avec le Christ, de toutes ses énergies entre les mains du Père, pour le salut du monde.

« Si j'avais su... »

Mais ce serait étrangement dénaturer le sens de cette vie de prêtre, et raplatir les horizons qu'il nous ouvre, que de ne plus y voir que l'illumination d'une âme de prêtre qui découvre, par son ministère, les merveilles que Dieu fait en lui et par lui. Il y découvre bien autre chose et c'est ce qui fait son drame : sa propre misère et la résistance du mal.

Le ministère du prêtre n'est pas seulement révélation des merveilles que Dieu fait, mais de la misère que nous portons. L'action pastorale est exercice des forces divines, au

moyen d'instruments humains. Mais dans quelle mesure les déficiences, les défauts de l'instrument font-ils obstacle à l'effusion de la grâce? dans quelle mesure, ayant tant désiré sauver, serons-nous pour certains, par manque de générosité à agir et à souffrir, à aimer et à offrir, occasion de perte et obstacle au salut?

Il y a là quelque chose de vertigineux dans la responsabilité du pasteur, en laquelle il est absolument engagé. Il n'y a pas de faute si secrète, qui n'ait sa répercussion sur son ministère et ne soit obstacle à l'action de Dieu sur lui et par lui pour le salut du monde. Plus que quiconque et jusqu'à l'angoisse, le Curé d'Ars entre en cette connaissance, en cette certitude, en cette expérience de sa misère devant Dieu et de son incapacité à servir l'œuvre de Rédemption, pour laquelle il s'est donné. *Si nous nous connaissions à fond comme il nous connaît, nous mourrions de frayeur. — Jamais nous ne comprendrons notre pauvre misère. Ça fait frémir, rien que d'y penser* (Nodet, 202, 203). Quelle souffrance que d'être ainsi obstacle à ce qu'il désire le plus ardemment : *Que je suis à plaindre, je ne connais personne de plus malheureux que moi* (Nodet, 203).

Déjà, au séminaire, il a reconnu sa nullité; sa vie d'étudiant l'en a convaincu pour toujours... combien plus encore le ministère. Au-dedans de cette certitude douloureuse, les éloges, les succès n'ont plus de prise sur lui. Il sait trop ce qu'il est devant Dieu pour s'inquiéter de ce qu'il paraît devant les hommes. Il reçoit le même jour une lettre d'éloges, où on le traite comme un saint, et une lettre d'injures où on le traite comme un incapable. L'une n'a pas plus d'importance que l'autre. Il pressent un état où la connaissance de soi délivre de l'inquiétude du jugement des autres. *Quand les saints arrivent à un certain degré de perfection, ils sont insensibles aux éloges comme aux blâmes* (Nodet, 205).

A travers cette expérience douloureuse, Dieu poursuit la pureté du cœur. Travailler pour Dieu seul délivre de l'inquiétude du succès ou de l'insuccès, mais non point de l'inquiétude même du jugement de Dieu. Ici la lumière est

crucifiante. La connaissance de sa misère radicale devant Dieu devient l'angoisse de la charge dont il a la responsabilité devant lui, l'angoisse de ce qu'il faudrait faire et qu'il ne sait pas faire, et dont dépend l'éternité de ceux qui sont ses enfants.

Si j'avais su tout ce qu'il y aurait à souffrir étant curé, je serais mort de chagrin (Nodet, 105).

Ce n'est pas la fatigue qui m'effraie... n'était cette pensée qu'il faut paraître au tribunal de Dieu comme curé. — Vous ne savez pas ce que c'est que passer d'une cure au tribunal de Dieu! Et encore : *Je ne suis pas fâché d'être prêtre... je ne voudrais pas être curé.* Un jour même il fuit, pour mettre le bon Dieu au pied du mur. *Si je meurs avec la charge de curé, c'est bien malgré moi et parce qu'il le veut* (Nodet, 105).

Quelles sont les plaies secrètes, restées jusqu'à la fin ouvertes, quels sont les coups reçus qui lui ont arraché de tels cris? Ne cherchons pas à imaginer. Non, ce n'est pas le curé romantique, évoluant paisiblement entre les enfants du catéchisme et son jardin, au rythme de l'*Angelus*. Ce n'est pas non plus un curé de roman portant les stigmates de ses fautes charnelles. C'est simplement un prêtre qui porte sa charge, un curé qui a conscience de ses responsabilités, un membre vivant du Christ, qui porte le poids de son péché et du péché du monde, un chrétien et un prêtre qui porte sa croix.

En toute flamme il reste assez d'impureté pour laisser un goût de cendre, en toute vie assez de misère pour laisser un goût de péché, en toute action assez d'impuissance pour laisser un goût d'échec, en toute rencontre assez d'incompréhension pour laisser un goût de solitude. Alors, pour celui qui ne vit pas dans l'illusion d'une carrière à réussir, mais dans la vérité de son être et de son action devant Dieu, la grande tentation n'est pas la vanité, mais le découragement. La grande tentation n'est plus alors de penser aboutir par ses propres forces, mais de douter de l'action même de Dieu avec un si pauvre instrument. Cette situation, le saint Curé la connaît : c'est la tentation du désespoir. Elle le

poursuit ; il avoue cette lutte pour s'en défendre. Le reste ne serait rien ! *Coups d'encensoir ou coups de pied* ne l'atteignent plus ; il connaît trop sa misère. Mais les exigences de son ministère l'écrasent. Comment a-t-il pu accepter pareille responsabilité ? *Ah ! si seulement je n'étais pas tenté de désespoir ! J'ai plus de mal à me défendre contre la tentation de désespoir que contre celle d'orgueil ! Ma tentation, c'est le désespoir* (Nodet, 204).

Il se défend cependant, à sa manière, douloureuse, qui n'arrivera jamais aux notes tendrement apaisées d'une Thérèse de l'Enfant-Jésus. La grâce hausse toutes ces vies, mais laisse à chaque métal sa résonance propre. Celle du Curé d'Ars portera jusqu'au bout une vibration d'angoisse, dominée progressivement par la Paix du Christ.

A travers cette situation même, il discerne le sens fondamental de son ministère. L'axe en est théologal. Ce n'est point principalement exercice des puissances de l'homme, de son action et de son invention, ni même seulement des vertus morales, de sa force et de sa prudence, mais à travers tout cela épreuve de sa foi, de sa confiance et de son amour. Il discerne l'essentiel : le ministère sacerdotal en son fond est purification de l'espérance. Il exerce en nous et il purifie cette confiance de l'instrument le plus misérable entre les mains toutes-puissantes qui nous font disponibles à leur action merveilleuse. Seule cette confiance totale en Dieu concilie la certitude toujours plus profonde de notre misère et l'assurance toujours plus grande des merveilles que Dieu opère par notre sacerdoce et nous conduit à la Paix. Dieu se sert de nous. Il est le maître de l'impossible : cela seul suffit. Victorieux de l'orgueil et du désespoir, le saint Curé entre dans cette Terre Promise de l'abandon et de la paix : *Que Dieu est bon de supporter mes immenses misères ! Ma faiblesse et ma misère sont bien faites pour m'attrister, mais votre miséricorde me rassure* (Nodet, 204).

Un pas de plus et cette faiblesse même, acceptée devant Dieu, devient source de joie ! N'est-ce pas parce que nous sommes petits et faibles que Dieu veut se servir de nous pour glorifier son nom. Notre misère, c'est notre argument

pour attirer la miséricorde. *Oui, le bon Dieu m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable de tous les prêtres* (Nodet, 207).

Alors nous entrons dans l'action de grâces. Alors il ne reste plus qu'à remercier Dieu de cette trop grande bonté, qui se sert, à travers toute l'histoire, de ce qui est le plus petit pour faire ce qui est le plus grand. Restant avec joie en notre petitesse, nous acclamons celui qui fait en nous de grandes choses et notre ministère n'est que l'acte même de notre confiance totale en lui, pour accomplir en notre action et en notre être les merveilles d'un salut aux dimensions du monde.

Oui, *le bon Dieu, qui n'a besoin de personne, se sert de moi pour ce grand ouvrage* (Nodet, 207).

Tout son ministère de prêtre n'est pour finir que l'affirmation de sa confiance totale en celui qui se sert de lui pour une œuvre qui dépasse infiniment ses propres forces et qui est l'œuvre même de Dieu en Jésus-Christ et en son Église. Chacun de nous n'a-t-il pas à découvrir au prix de sa vie que cette voie de l'espérance purifiée et de la confiance filiale, qui fut la sienne, reste encore pour nous la seule issue au-delà de la présomption et du désespoir vers la Paix de Dieu.

III

LE COMBAT SPIRITUEL

Mais cette affirmation de confiance totale en celui qui nous mène doit être éprouvée jusqu'au dernier paradoxe. Car, le ministère du prêtre, ce n'est pas seulement l'exercice paisible et rayonnant des pouvoirs merveilleux que Dieu confie à sa faiblesse : c'est un combat. Tous les saints en ont fait l'épreuve. A un certain niveau, le ministère, l'annonce de l'Évangile, la parole de Dieu, la lumière du Christ, l'amour divin se heurtent à l'adversaire.

En vrai, la générosité des saints ne fait que découvrir

en clair ce qui est latent en toute action apostolique. Il faut s'en apercevoir enfin, à travers cette résistance, cette opacité, ces durcissements, à travers ces coups, ces injures, ces refus, nous n'avons pas à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les puissances des ténèbres, contre Satan.

Il paie dans son corps.

Ce n'est pas une partie du ministère, ce n'est pas un combat mystique à la pointe de l'esprit, c'est tout le ministère du prêtre, à la suite de tout le ministère du Christ, qui est ce combat spirituel de la lumière contre les ténèbres, de l'amour contre la haine, de Dieu contre Satan. Il y a des puissances du mal, un mystère d'iniquité, des esprits instigateurs de la haine et de la débauche, et nous y sommes affrontés. Saint Paul le sait, saint Jean l'affirme, saint Ignace de Loyola le retrouvera plus tard, le Curé d'Ars l'éprouve à son tour. Simple curé, pauvre curé de campagne, en la générosité de son élan, sur un terrain de deux cents hectares et de trois cents habitants, il affronte le diable. Et nous ne voulons pas parler d'abord de ces manifestations diaboliques qui traverseront toute une partie de sa vie. Elles ne sont que le signe extérieur d'un combat plus profond, celui du saint contre le péché dont le diable est le père et dont le pécheur est l'enjeu. C'est sur ce terrain spirituel, c'est dans les âmes qu'il affronte le mal, l'impureté, le mensonge et la haine, et qu'il rencontre avec horreur le principe obscur et mauvais de toute la misère, et de tout le péché du monde : le Prince de ce monde, celui qui tyrannise les pécheurs par l'excitation du désir, le besoin de l'argent, le désir de domination, le jeu du mensonge, l'oubli de l'essentiel, l'accumulation de la haine, l'enlisement dans le factice, celui qui obscurcit pour perdre, qui avilit par plaisir, qui ment et qui tue.

C'est un combat spirituel, mais dans lequel tout l'être est

engagé. C'est une libération, une rédemption, dont il faut payer le prix : une chaîne sans fin d'exigences et d'assauts. Le bon Pasteur prend sur lui la réparation du péché, pour en délivrer les pécheurs. Il les porte sur ses épaules, il lutte contre l'ennemi qui les poursuit et se retourne contre lui. Il risque sa vie. Il connaît la tactique de l'adversaire et expérimente les armes de lumière. Il sait l'efficace du jeûne et de la prière, des veilles, de la discipline. Il paie dans son corps le salut des âmes. Il connaît le prix du sang de l'homme pour payer la vie divine. Il sait comment Dieu veut se servir de ces armes dérisoires du chapelet et de la discipline, pour mettre en déroute le Prince de ce monde. Il se donne en ce combat jusqu'à épuisement de ses forces et jusqu'à la limite de sa résistance.

Cette vie impossible.

Mais l'ennemi est rusé. C'est ici qu'il l'attend. De l'excès de sa générosité il attend l'imprudence fatale, qui l'amènera à la déroute. On ne voit souvent, dans les agitations diaboliques qui infestent les nuits du saint Curé, à partir d'une certaine époque de sa vie, que des bacchanales grossières qui manifestent de façon dérisoire et bruyante le dépit du vaincu. Il y a plus que cela. Le démon, qui s'y livre, n'est pas un pitre. Il sait ce qu'il fait et il croit savoir où il va : c'est une phase du combat.

Ce prêtre est fatigué, usé, harcelé. Ses journées sont remplies par l'afflux des pèlerins, l'appel des pécheurs, le flot, qui remonte sans cesse, de cette misère qui bat à sa porte. C'est à peine s'il arrive à arracher les heures du bréviaire, du chapelet, de sa visite au Saint-Sacrement et de sa messe.

Et cependant il a besoin plus que jamais de calme, de silence, de prière, de recueillement. Il a besoin de cette solitude avec Dieu et de ce repos en lui, qui est la seule détente et la seule réfection de son être spirituel, et presque de ses forces physiques. Il en a besoin comme d'autres

ont besoin d'air, de pain, de sommeil. Pour cela, si la journée tout entière est remplie, il lui reste la nuit. Voici enfin l'instant du repos, la trêve d'un instant où Dieu l'attend. Mais non, là même il n'est point seul. Voici de nouveau les bruits, les cris, les injures, et, après l'assaut des pécheurs, la présence immonde du démon. Il croyait rencontrer enfin Dieu dans la paix et c'est le démon dans le vacarme. Et ce sera ainsi tant qu'il restera au poste de combat.

Dès lors, le plus sage, le plus prudent n'est-il pas de fuir? N'est-ce pas trop présumer des forces humaines, n'est-ce pas risquer son salut, n'est-ce pas tenter Dieu que vouloir tenir dans cette vie impossible? Et cependant, céder, fuir, cesser le combat, c'est faire le jeu de l'ennemi, c'est lui laisser le terrain, abandonner les pécheurs. Il est coincé. Il n'y a plus d'issue pour fuir l'impossible vie, qu'il doit reprendre demain, après une nuit sans repos! Il n'y a plus de refuge.

Si, en Dieu seul. Une fois de plus il est acculé au dépassement de l'abandon total. S'il comptait sur ses pénitences, ses jeûnes, ses disciplines, s'il comptait sur ses forces, il serait engagé dans une voie impossible, car l'appel de la Rédemption est illimité et les forces de l'homme ne le sont que trop. Mais, une fois de plus, il ne se repose qu'en Dieu et sur Dieu. Dieu est là, qui l'attend : le maître de l'impossible.

C'est à cette époque qu'il écrit : *Je ne me repose que deux fois par jour, à l'autel et en chaire* (Nodet, 109) : les deux tables. C'est ici qu'il est bien. C'est ici enfin qu'il fait ce qu'il veut, qu'il offre tout et que tout aboutit dans le sacrifice rédempteur. C'est ici qu'il rencontre Jésus librement et se nourrit de la Parole en même temps qu'il la donne. Et ce contact d'un instant avec le ciel suffit à refaire ses forces pour marcher une journée sur la terre. C'est la manne et ce pain du ciel donné au peuple de Dieu dans le désert, pour marcher un jour encore vers la Terre Promise : *Le sacerdoce est une charge si lourde que, si le prêtre n'avait pas le bonheur de célébrer la sainte messe, il ne pourrait pas la supporter* (Nodet, 104).

Dieu triomphe.

Revêtu de la force du Christ, il peut reprendre, victorieux, le combat contre le mal et toutes les puissances d'enfer. Physiquement, moralement peut-être, il n'en peut plus, il est las... ce n'est pas de la force de l'homme que Dieu se sert pour vaincre le Prince de ce monde, mais de sa faiblesse : « Sa puissance s'accomplit en notre faiblesse. » Il vit de cela et s'y épuise. Il écrit : *Si un prêtre venait à mourir à force de travaux, ce ne serait pas si mal* (Nodet, 102). Mais, entre l'instant où il est trop fatigué pour vivre et celui où il est assez fatigué pour mourir, s'écoule un long moment où tout repose sur Dieu. C'est alors qu'il fait merveille. C'est alors que l'ennemi est en déroute, car il se heurte, non point à la résistance de l'homme, mais au souffle de Dieu. C'est alors que les pécheurs accourent de partout, car en lui ils ont pressenti la présence et l'action du Sauveur. Le combat spirituel ne s'achève pas par un succès de l'homme, mais une fois encore par le triomphe de Dieu. Dieu triomphe dans la faiblesse de l'instrument qu'il s'est choisi, en se servant de cette faiblesse même pour confondre le fort.

Est-il besoin de dire que tout cela a été écrit pour nous en cette vie, en lettres de sang ? Tout cela est plus actuel que jamais. Le prêtre engagé dans le ministère ne peut échapper au combat spirituel, ni en lui-même, ni dans le monde. Il vaut mieux qu'il le sache.

Peut-être serions-nous tentés d'éviter le combat, de ne point croire à l'action d'un adversaire spirituel, dont le mensonge est de se cacher et de se dissimuler sous des alibis ridicules. Au-delà des défroques diaboliques, il y a le Prince de ce monde. Peut-être serions-nous tentés de nous situer sur un terrain où nous ne l'affronterions pas trop. Ce serait fuir l'essence même du ministère apostolique. Le Christ et ses saints nous révèlent toutes les lois du combat et la nécessité de nous y engager pour entrer dans l'œuvre de

Rédemption. Mais, en même temps qu'il nous y engagent, ils nous y encouragent en nous en découvrant l'issue. Le combat du saint Curé éclaire en profondeur toute la pastorale de notre temps, il nous en découvre les dimensions spirituelles. Il nous situe sur le plan où il faut affronter le mal, et nous donne les armes pour vaincre.

IV

LA PASSION DU SAINT CURÉ

Cependant, en ce combat, le dernier mot n'est pas dit. L'œuvre de la Rédemption s'opère en lui, mais elle n'est pas encore achevée. Au-delà des pénitences et des mortifications qu'il s'impose depuis l'enfance, au-delà des tourments et des tentations que le démon lui fait subir, il y a l'épreuve suprême dirigée de la main de Dieu : la passion. Non pas qu'il faille voir là une sorte de succession chronologique. Car tout, dès le départ, est entre les mains de Dieu et, à toutes les étapes, c'est lui seul qui purifie. Mais cela apparaît mieux au terme.

Maintenant ce n'est plus tellement lui qui s'impose des pénitences, c'est Dieu qui le dépouille. Il n'a plus rien à inventer, mais il a tout à consentir. Non seulement ses ennemis, mais ses amis, ses plus proches, l'Église même, concourent providentiellement à le dépouiller de tout et de lui-même.

Il faut sacrifier « la Providence », cet orphelinat qu'il a bâti de ses deniers, où il a vécu tant d'instants de joie purement spirituelle, pour lequel Dieu a fait des miracles : sa seule famille, le seul refuge de sa tendresse. La manière dont il avait conçu et organisé la maison est entièrement modifiée. Ce n'est plus son œuvre. Il l'a laissée à d'autres. Il n'y prendra plus ses repas. Il l'aime encore, mais la fibre secrète de possession est brisée. La seule chose au monde à laquelle il tenait encore un peu, il en est détaché pour toujours. Sa paroisse même est officiellement confiée à son

vicaire, l'abbé Raymond, qui y a tout pouvoir et se charge de l'exercer. Dieu est souverainement exigeant.

Il ne lui reste rien. Cette auréole de sainteté qui déjà l'éclaire et attire les foules, il ne la voit pas. Ce qu'il ressent, ce sont les infirmités qui viennent, son impuissance, sa fatigue grandissante, l'épuisement, les coups d'épingle, les épines, les crachats. Cela durera combien de temps encore ? Autant que Dieu voudra. Ce n'est pas lui qui s'en ira. Aucune des causes de ses souffrances, il ne voudra les écarter. Seul, celui qui l'a fixé à cette croix mesure le temps qu'il faudra pour que tout soit consommé. Il a peine à parler, il a peine à marcher,il a peine à se lever. La vie lui échappe. Il la donne. Ses dernières forces, il les donne aux pécheurs. Ses derniers sous, il les donne au docteur. Son pauvre corps, il le lègue devant notaire à sa paroisse : *ce sera pour Ars, bien sûr!* mais *ce n'est pas grand-chose*. Sa vie, il la remet à Dieu. Vraiment il n'a plus rien. Alors il est prêt pour posséder tout : *Que le bon Dieu est bon! Quand on ne peut plus aller le voir, c'est lui qui vient*[2] !

V

LE MYSTÈRE DU CHRIST

Et voici qu'en regardant d'un seul coup la vie et l'itinéraire spirituel du saint Curé, il faut s'apercevoir soudain que le déroulement même des événements l'ont conduit au cœur du mystère du Christ. En regardant ce visage modelé par les années, creusé par les épreuves, rayonnant de charité, il nous faut reconnaître enfin les traits du visage du Maître.

Il a vécu le mystère ; ce fut sa vie d'y entrer par tout son être. Mystère d'Incarnation, insertion totale du prêtre, du pasteur, du curé, en ce coin de terre que Dieu lui donne, en cette portion d'humanité dont il le rend solidaire : sa

2. Mgr Francis Trochu, *Le Curé d'Ars*, p. 657.

paroisse. Il s'y donne, il s'y cache, il s'y perd ; il la porte, il en souffre, il en meurt. Il s'est fait l'un d'entre eux en vérité, pour souffrir de leurs peines, pour souffrir de leurs fautes, pour leur donner sa vie. Il vit et meurt de ce don : Curé d'Ars.

Son insertion totale de pasteur s'exprime en son action. Cette vie, cachée pendant des années au sein du peuple dont il est, s'épanouit en ministère. Il a parmi eux quelque chose à dire et à faire. Il apporte la Parole et peu à peu ses propres mots se fondent pour ne plus laisser couler que les flots de la charité de Dieu : le Verbe qui exprime l'amour. Il apporte le don de Dieu et sa présence même : en sa charité qui donne, qui secourt le pauvre, en son pardon qui relève le pécheur, en sa prière qui soutient, en son eucharistie qui nourrit. Il se donne enfin dans ce don de Dieu et Dieu même se donne en lui.

Il affronte pour eux et en eux les forces du mal. Satan traqué se déchaîne. Il est harcelé, épuisé, lassé. Mais il porte en lui une force de Dieu, contre laquelle l'ennemi ne peut rien. Et cependant sa victoire est baignée de sang. La grâce se répand et rayonne autour de lui sur un monde qui s'éclaire et se met en branle vers le salut, mais c'est au prix de sa vie. Il souffre en son corps, en son cœur, en son esprit, du péché qu'il pardonne. Il assume ce qu'il rachète, il porte en son corps la peine du pécheur, il s'use à cet effort, il en meurt. Et, alors qu'il est vaincu pour toujours, alors que cette voix s'éteint, qui ne nous parlera plus de Dieu, et que ce bras retombe, qui ne bénira plus pour pardonner au pécheur, c'est alors même que son rayonnement s'étend pour un fruit de Rédemption, que n'arrêtent plus les frontières de l'espace et du temps.

C'est alors, au-delà de la mort, alors que déjà un siècle le recouvre, qu'il faut reconnaître enfin, ou plutôt seulement déjà un peu deviner, ce visage de gloire du saint Curé, visage que Dieu même lui prépare en Jésus de toute éternité et lui façonne dans le temps, à travers sa vie et sa mort terrestres, son action et sa passion de prêtre.

Et c'est alors enfin que le rayon de sa lumière nous atteint

en plein cœur et illumine pour toujours notre chemin : le chemin du bon pasteur qui fut le sien. Il n'y a point chez lui de distinction entre le cadre et le contenu, l'événement et la vie spirituelle. Son progrès ne se situe pas dans une progression de pensée ou une expérience mystique indépendantes de son action et de ses insertions de vie. Il lui a suffi pour aller jusqu'au sommet de vivre en plénitude le contenu spirituel de sa vie de curé. C'est en cela même qu'il est le plus proche du Christ et le plus proche de nous et qu'il nous aide merveilleusement à rejoindre le Christ au centre de notre vie.

Car, pour le Christ lui-même, c'est l'événement, tel que le Père le façonne, qui fut sa nourriture et sa force. C'est son Incarnation, sa vie cachée, son ministère, sa passion et sa mort de pasteur et de prêtre, qui furent la forme et l'expression de sa sainteté de Verbe incarné. Et voici qu'il faut le voir enfin en son serviteur Curé d'Ars, cette voie, il veut que ce soit aussi la nôtre. Pour finir, c'est notre vie pastorale, vécue simplement en profondeur, telle que Dieu la mène, qui nous unit au Christ lui-même, à sa vie, à ses souffrances et à sa gloire.

Telle est la lumière définitive qui éclaire cette vie : celle du mystère du Christ. A travers tout, c'est là que Dieu le mène. A travers tout ce qu'il a vécu, à travers toute sa vie de prêtre et de curé, c'est la main du Père qui le conduit pour l'attirer en lui, c'est le don du Père qui l'envahit pour le transformer en son Fils Jésus-Christ.

Le rayon qui traverse la vie du saint Curé illumine notre route et jette sur nos vies le reflet du mystère qui la remplit.

Tel un berger, il nous conduit en cette voie qui fut la sienne : pour accéder à la sainteté, qui est plénitude de charité, il n'est que de vivre à chaque instant la progression et l'appel de la vie d'un pasteur, car « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

Louis Lochet.

VIVRE DE DIEU

Comment le Curé d'Ars parlait de la Sainte Trinité

Des différents mystères chrétiens, le mystère de la Sainte Trinité est bien souvent le plus méconnu. On se défend mal, sous prétexte de sublimité, de le rejeter dans l'abstraction.

Or, c'est une caractéristique majeure de la vie des saints que leur attention profonde au mystère même de Dieu. Les saints vivent de Dieu. Et rien n'est plus concret chez eux que cette attention. En ce sens, le Curé d'Ars est très traditionnel. Et ce n'est pas si banal. Chez un esprit dont l'éducation se fit d'abord au contact des choses de la terre, dont les préoccupations eurent toujours, au confessionnal, au village, à l'orphelinat, une urgence concrète, dont la sainteté fit si grande part aux conseils et à la prudence du quotidien, on s'attendrait à trouver un enseignement limité avant tout à la « morale », à la « pratique ».

Mais les témoignages sur ses actes, sur sa prédication, ses catéchismes sont unanimes[1], le centre de sa vie spiri-

1. Sur cette constante référence à la sainte Trinité pour chaque réalité chrétienne, voir l'excellent recueil, désormais classique, de B. Nodet, *Jean-*

tuelle et de sa préoccupation la plus profonde fut expressément le partage et la présence de la vie trinitaire dans les âmes. Tout vient de ce mystère, tout y conduit. Non pas, bien sûr, qu'il ait, pendant ses catéchismes, fait des cours sur le traité théologique de la Trinité, pas plus que saint Jean dans l'évangile. Mais, comme pour l'évangéliste, tout lui est occasion de se reporter à la vie de Dieu.

Qu'il parle du péché ou de la vocation de tout chrétien, il le fait en référence aux trois Personnes :

> Un chrétien créé à l'image de Dieu, racheté par le sang d'un Dieu : un chrétien l'enfant d'un Dieu, le frère d'un Dieu, l'héritier d'un Dieu! un chrétien, l'objet des complaisances des trois Personnes divines! un chrétien dont le corps est le temple du Saint-Esprit : voilà ce que le péché déshonore! — Une âme pure fait l'admiration des trois Personnes de la Sainte Trinité. Le père contemple son ouvrage : « Voilà donc ma créature. » Le Fils, le prix de son sang : on connaît la beauté d'un objet au prix qu'il a coûté. Le Saint-Esprit y habite comme dans un temple. — L'âme pure est comme une belle rose sur laquelle les trois Personnes divines s'inclinent pour en respirer le parfum. Elle est comme un miroir bien poli qui réfléchit le ciel[2] (Nodet, 141, 199, 201).

Qu'il pense au mystère de la Vierge Marie, à la prière, à l'eucharistie, c'est finalement toujours par rapport à la Trinité :

> Les trois Personnes divines contemplent la Sainte Vierge. Ce cœur si pur, si beau, si bon, l'ouvrage et les délices

Marie Vianney, Curé d'Ars. Sa pensée, son cœur, Éd. X. Mappus, Le Puy, 1958, pp. 22, 26, 31, 116, 141, 200, 201, 251, etc.

Pour simplifier, on signalera l'origine des textes cités ici en renvoyant à cet ouvrage désigné ci-dessous par Nodet. On y trouvera, pp. 258-260, la liste des principales sources, parmi lesquelles on devra toujours faire une place de choix au recueil publié par l'abbé Monnin, sous le titre : *Esprit du Curé d'Ars, M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation,* Éd. Téqui, 1935 (1re édition Douniol, 1864).

2. Cf. Is 32, 5 : « J'habiterai en toi parce que je t'ai élue, tu seras mon repos pour l'éternité : comme l'époux se réjouit en l'épouse, tu seras la joie de ton Dieu. »

de la Sainte Trinité. Le Père se plaît à regarder le cœur de la Très Sainte Vierge Marie comme le chef-d'œuvre de ses mains. — Quand nous prions, nous faisons plaisir à la Trinité. — On ne peut pas comprendre le pouvoir qu'une âme pure a sur le bon Dieu. Ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait la sienne. — La communion... Les trois Personnes divines habitent dans cette âme, c'est un petit ciel! (Nodet, 251, 22, 200, 116).

C'est pourquoi, avant de chercher ce que le Curé d'Ars dit du mystère de la Sainte Trinité, nous essaierons de saisir quelle leçon son attitude donne ici à notre foi.

Un paradoxe de la foi.

Sur terre, notre connaissance de Dieu ne peut s'accomplir que par des intermédiaires. C'est là une des plus hautes miséricordes chrétiennes : cet ensemble assuré de signes, de paroles, de témoignages révélés, et en même temps c'est la principale source de modestie en notre connaissance religieuse : sur terre, *on ne saisit jamais Dieu sans les signes dont il a décidé*. La tentation est alors normale de se limiter à ces signes, à ces intermédiaires. C'est celle de toutes les matérialisations théologiques ou spirituelles; elles sont chroniques dans la vie de l'Église. Puisqu'on ne saisit jamais Dieu sans les signes, on est alors tenté de conclure qu'on ne le trouve *que* dans les signes, et de les entendre au sens le plus restreint, le plus matérialisé.

Or, la valeur de toute chose, de tout événement ou de tout acte, quand il est chargé d'un enseignement de foi, est de nous renvoyer à autre chose. La dignité du signe ne vient pas d'abord de lui-même, mais de sa subordination à ce qu'il doit exprimer, faire comprendre, du fait qu'il devient l'ambassadeur d'une réalité supérieure.

Le Curé d'Ars conduit les âmes aux trois Personnes et saisit la Trinité dans les âmes, conformément à son rôle pastoral. C'est le signe qui lui est donné pour saisir le mys-

tère divin. Et comme saint Jean, comme les prophètes, il sait admirablement déceler les signes et les vestiges du mystère de Dieu, mais aussi, comme eux, il *refuse de s'en tenir aux signes*. Le Curé d'Ars ne s'évade pas du paradoxe de notre foi, il ne le méconnaît pas, il ne le durcit pas non plus faussement, au contraire.

La caractéristique de la foi du Curé d'Ars, plus que tout autre, est qu'il recherche spontanément les signes les plus hauts, et qu'il sait les lire immédiatement dans la lumière d'en-haut.

Le Curé d'Ars, saint Jean et les prophètes.

En face du mystère de Dieu, nous voyons le Curé d'Ars prendre, d'instinct, la même attitude que saint Jean, qui fut aussi celle des grands prophètes : pour eux, l'événement est lourd d'un sens théologique, et ce sens n'est pleinement dévoilé que s'il nous mène à la vie divine elle-même. C'est par là que la foi du Curé d'Ars est pour nous exemplaire.

Saint Jean voit le Christ annoncer la destruction du temple, il apprend à lire en ceci l'annonce de la mort et de la résurrection[3], qui à leur tour seront chargées pour lui de sens, si l'on sait y reconnaître la force de l'amour divin triomphant du mal.

David découvre ce que veut dire : « Dieu est Père, Dieu pardonne », le jour où il pleure son fils Absalom, mort dans la révolte : « Absalom, mon fils, mon fils, Absalom, que ne suis-je mort à ta place » (2 S 19, 6). Osée devient prophète en faisant un mauvais mariage. Dans la fidélité et la tendresse que Dieu réclame de lui à l'égard de sa femme volage, il comprend ce que sont les sentiments de Dieu pour son peuple (Os 2, 4-25 ; 11, 1-11). Dès le Deutéronome, on a su percevoir que tout événement est révélation de l'amour

3. Cf. sur ce point l'étude précise et suggestive de O. Cullmann, *La vie de Jésus, objet de la vue et de la foi, d'après le quatrième évangile,* dans *Mélanges Goguel,* 1950, pp. 52 sq.

de Dieu (voir par exemple Dt 8). Mais les prophètes sont là pour le rappeler. « Vous faites des alliances politiques et ne savez pas voir la justice de Dieu à l'œuvre, vous réparez les brèches des citernes et consolidez vos remparts et ne savez même plus regarder l'auteur de vos jours », répète Isaïe (Is 22, 9-12). Jérémie, en butte à l'hostilité de son peuple, comprend par ses souffrances ce que sont les sentiments de Dieu abandonné par Israël. De même il sait reconnaître, dans son célibat volontaire, une image de la solitude de Yahveh (Jr 16, 1-13), comme Ézéchiel saura, dans son veuvage, reconnaître le signe de la séparation entre Dieu et son peuple (Éz 24, 15-24), et, à travers son épreuve, mesurer le prix de l'amour de Dieu.

La caractéristique de la foi des saints est bien qu'ils savent lire les signes de Dieu dans la lumière d'en-haut. Ils ne matérialisent pas ces signes, ils ne les réduisent pas à une simple recherche intellectuelle. La violence même de leur situation traduit l'exceptionnel des sentiments divins.

La vie du Curé d'Ars n'eut rien de moins, en fait de solitude ou d'humiliation, que celle de Jérémie, d'Osée ou d'Ézéchiel. Et c'est ici et là le même recours à Dieu, un et trine, qui assure aux êtres et aux événements leur valeur de signe, et à la foi son réalisme véritable.

Le rapprochement le plus significatif reste celui qu'on peut faire entre le Curé d'Ars et saint Jean. Non plus au seul niveau de l'événement mais dans la proposition des mystères eux-mêmes. Pour le Curé d'Ars comme pour saint Jean, on peut dire qu'un mystère ne trouve sa pleine lumière que dans une référence explicite à la vie divine communiquée, à la vie des trois Personnes.

Rappelons ces phrases de saint Jean, tant on ne peut lire l'enseignement du Curé d'Ars sans les voir apparaître en filigrane. *La mission du Christ sur terre* : « Père, j'ai accompli l'œuvre que tu m'avais confiée... J'ai manifesté ton nom aux hommes » (Jn 17, 4-6). *L'apostolat* : « Tout ce que me donne le Père viendra à moi. Oui, c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup

de fruit » (Jn 6, 37 ; 6, 40 ; 15, 8). *La foi* : « Travaillez non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donne le Fils de l'homme, car c'est lui que le Père a marqué de son sceau » (Jn 6, 27). *La prédication* : « Je prie... pour ceux-là aussi qui grâce à leur parole croiront en moi... afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 20-21 ; 3, 25). *L'Église* : « Le Père aime le Fils ; il a tout remis en sa main. Mes brebis, le Père qui me les a données est plus grand que tous et nul ne peut rien arracher de la main du Père » (Jn 10, 29). *L'eucharistie* : « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du Ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le vrai. De même que moi je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi » (Jn 6, 32). *La prière* : « Ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom... et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous, car le Père lui-même vous aime » (Jn 16, 23-26). *L'ascèse* : « Mon Père est le vigneron... tout sarment qui porte du fruit il l'émonde » (Jn 15, 1-2).

Ainsi tout l'Évangile n'est écrit que pour nous montrer comment le Fils est venu nous conduire à la société des trois Personnes divines[4]. Ainsi la vie la plus profonde du Curé d'Ars, sa lecture divine dans les âmes, sa nostalgie qui unifiait tout : vivre en la communion bienheureuse des trois. « Un chrétien : l'objet des complaisances des trois Personnes divines. »

Un signe privilégié : sa propre vie.

Comme les prophètes qui souvent n'eurent pas d'autre signe que leur propre vie, ou plutôt qui surent découvrir, dans l'affrontement de leur foi aux événements, les signes de Dieu, le Curé d'Ars eut à apprendre à lire son histoire personnelle. « Ne demandez pas à Dieu la connaissance

4. Cf. 1 Jn 1, 2-3 ; 1 Co 1, 9 ; Ep 1, 14 ; 2 Co 3, 18 ; 1 P 1, 2, etc., tous textes explicites sur cette « société » divine où nous sommes conviés.

totale de votre misère, je l'ai demandée une fois et je l'ai obtenue. Si Dieu ne m'avait alors soutenu, je serais tombé à l'instant même dans le désespoir. Je fus tellement effrayé de connaître ma misère que j'implorai aussitôt la grâce de l'oublier. Dieu m'a entendu mais il m'a laissé assez de lumière sur mon néant pour me faire comprendre que je ne suis capable de rien » (Nodet, 202-203).

Sa propre vie a pour lui valeur de signe. Entendons-le bien. Non pas qu'il cherche à appliquer une sorte de grille magique sur les événements de sa vie comme s'il s'agissait de déchiffrer une carte pour découvrir des choses « mystérieuses » (en ce cas, nous retomberions exactement dans ces matérialisations factices et falsificatrices de la foi), mais sa vie joue le rôle d'un signe privilégié parce qu'*il refuse de se connaître et de s'aimer en dehors de Dieu.*

> Je n'ai d'autre ressource contre cette tentation du désespoir que de me jeter au pied du tabernacle, comme un petit chien aux pieds de son maître. — Le bon Dieu qui n'a besoin de personne se sert de moi pour ce grand ouvrage, quoique je ne sois qu'un prêtre sans science. S'il avait eu sous la main un instrument plus misérable, il l'aurait pris, et il aurait fait par lui cent fois plus de bien. — (Après une de ses fuites.) J'ai voulu mettre le bon Dieu au pied du mur, afin de lui faire voir que, si je meurs avec la charge de curé, c'est bien malgré moi et parce qu'il le veut (Nodet, 204, 207, 105).

Toute sa vie spirituelle est tournée vers le Père, à l'exemple du Christ. Et peu de vies auront donné l'impression d'une aussi constante tension et attention : considérer Dieu plus que lui-même, aimer Dieu plus que lui-même, se connaître et s'aimer de par le regard et de par l'amour de Dieu.

> Non, il n'y a rien au monde de si malheureux qu'un prêtre! A quoi passe-t-il sa vie ? A voir le bon Dieu offensé. Toujours son saint nom blasphémé! Toujours ses commandements violés! Toujours son amour outragé! Le prêtre ne voit que cela, il n'entend que cela. — Si on savait ce que c'est que la messe, on mourrait. Hélas, mon Dieu, que le prêtre

est à plaindre quand il fait cela comme une chose ordinaire. Oh! quand on pense que notre grand Dieu a voulu confier cela à des misérables comme nous! (Nodet, 104).

La vie du Curé d'Ars est une des illustrations les plus exactes de cette loi première de la sainteté. Les saints se connaissent parce que Dieu les connaît; ils se voient parce qu'ils regardent Dieu qui les voit[5].

Allons, mon âme, tu vas converser avec le bon Dieu, travailler avec lui, marcher avec lui, combattre et souffrir avec lui. Tu travailleras, mais il bénira ton travail; tu marcheras, mais il bénira tes pas; tu souffriras, mais il bénira tes larmes. Qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il est consolant de tout faire et en la compagnie et sous les yeux du bon Dieu, de penser qu'il voit tout, qu'il compte tout! — Les saints ne se croyaient rien, mais Dieu les estimait. — Si nous nous connaissions à fond comme il nous connaît, nous ne pourrions pas vivre, nous mourrions de frayeur. — Jamais nous ne comprendrons notre pauvre misère. Ça fait frémir rien que d'y penser! Dieu ne nous en donne qu'un petit aperçu. — Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous, et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. — Que Dieu est bon de supporter mes immenses misères. — Ma faiblesse et ma misère sont bien faites pour m'attrister, mais votre miséricorde me rassure. — Disons donc chaque matin : tout pour vous plaire, ô mon Dieu! Toutes mes actions pour vous! Que la pensée de la sainte Présence de Dieu est douce et consolante! Jamais on ne se lasse, les heures coulent comme des minutes. Enfin c'est un avant-goût du Ciel. — Nous le verrons! Nous le verrons! O mes frères, y avez-vous jamais pensé ? Nous verrons Dieu! Nous le verrons tout de bon. Nous le verrons tel qu'il est... face à face! Nous le verrons! (Nodet, 87, 202, 203, 204, 246).

5. Cf. Ga 4, 9; 1 Co 13, 12. « C'est au ciel seulement que l'âme connaîtra comme elle est connue de Dieu, et qu'elle l'aimera comme elle en est aimée. Alors, en effet, son amour sera l'amour même de Dieu. L'âme aimera Dieu avec la volonté et la force de Dieu même... Il n'y aura qu'un seul amour, l'amour de Dieu. Tant que l'âme n'est pas arrivée là, elle n'est pas satisfaite » (saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, str. 38).

Tel est le réalisme de sa « dévotion » à la Sainte Trinité. Il est à lui-même le premier signe de sa foi. « Magnificat... *quia respexit humilitatem meam.* » C'est la même foi chez le Curé d'Ars qui sait lire les signes dans la lumière d'en-haut et refuse de se connaître lui-même hors de cette lumière.

★

Il est certes bienfaisant pour nous que le mystère de la Sainte Trinité se refuse à toute explication trop facile. Bien qu'elle en évoque très concrètement la réalité, l'Écriture, en se servant des idées de « procession » et d' « origine », peut amener à résoudre par l'abstraction les difficultés — bien normales — de la réflexion en face de ce mystère. Pourtant il n'est pas absolument certain que le vocabulaire abstrait, trop fréquemment utilisé pour la Trinité, ne soit dû qu'à la transcendance du mystère[6].

En fait, on retrouve chez le Curé d'Ars une idée très simple, qui domine ici sa pensée, et ce n'est sans doute pas un hasard que ce soit aussi l'idée centrale de saint Paul comme de saint Thomas d'Aquin en face de ce mystère. Pour eux tout est commandé par la bonté divine, la fécondité bienheureuse de Dieu. Dieu se donne, Dieu se donne doublement : il se donne au Fils, et avec le Fils à l'Esprit[7], et c'est en cette divine communication que nous sommes invités à entrer.

6. C'est, hélas, un penchant trop facile en théologie trinitaire que cette abstraction... Il est cependant notable qu'en aucun des quatre grands traités occidentaux (saint Augustin, saint Hilaire, Richard de Saint-Victor et saint Thomas d'Aquin) la rigueur scientifique n'ait été acquise au détriment du réalisme de la foi. Qu'on relise en saint Thomas, par exemple, dans le *De Potentia,* l'admirable qu. 9, art. 9; dans le *Contra Gentiles,* au livre IV, les ch. 19, 22, etc.; dans la *Somme,* les qu. 27, art. 2, et les qu. 35, 37, 38, 39, art. 8 et 42, etc., comme en saint Augustin les livres I, V, IX et XV, et la conclusion de son traité.

7. Newman a fort bien vu cela dans un des sermons sur le Christ. Trad. Leyris, Luf, Egloff, 1943, pp. 196-197.

La similitude de langage entre le Curé d'Ars et saint Paul est frappante. Le Père est d'abord celui qui est la source de tout don, de toute bonté; le Fils celui qui nous est donné; et l'Esprit celui qui nous permet d'accueillir et de faire fructifier ce don, celui qui nous fait prier[8]. Telle est l'admirable vie divine à laquelle le Curé d'Ars conviait ses auditeurs.

LE PÈRE

Certains sermons nous laissent inquiets[9]. Il serait faux de vouloir y trouver toute sa pensée. Comment comprendre ce jansénisme apparent, cette sévérité? Sans doute, en n'omettant pas d'équilibrer ces emprunts faits aux sermonnaires du XVIII[e] siècle[10] par les autres moments où le Curé d'Ars, plus libre, parlait davantage selon sa conviction personnelle. Mais il reste que sa sévérité doit être comprise comme il la présente lui-même, en fonction de l'enjeu que la foi nous propose ici : la bonté de Dieu.

Tel est le Père pour le Curé d'Ars : avant tout, le Dieu de bonté, la source, la source de tout don, de toute gratuité comme le principe de tout accueil.

> Il y en a qui donnent au Père Éternel un cœur dur. Oh! comme ils se trompent! Le Père Éternel, pour désarmer sa justice, a donné à son Fils un cœur excessivement bon : on ne donne pas ce qu'on n'a pas. — Dieu nous aime plus que le meilleur des pères, plus que la mère la plus tendre. Nous n'avons qu'à nous soumettre et à nous abandonner

8. Relire, par exemple, pour le Père : 2 Co 1, 3-5; Ep. 1, 3-14; le Fils : Rm 5, 15; 8, 32; 1 Co 6, 20; l'Esprit : Rm 5, 5; 8, 9-14; Ga 4, 6, etc.

9. Par exemple, voir *Les sermons du pauvre Curé d'Ars,* Club du Livre chrétien, 1958, pp. 21-32, 41-48, 240.

10. On devra toujours regretter que certaines éditions — celle du Club du Livre chrétien en particulier — en se limitant aux sermons d'une période, n'échappent pas assez à ce déséquilibre. Il faudrait toujours revenir aux anthologies les plus directes, celle de l'abbé Monnin, de Faure de la Bastie, par exemple, qui vécurent avec le Curé d'Ars, et se reporter au recueil déjà cité de l'abbé Nodet.

à sa volonté, avec un cœur d'enfant. Son amour l'a porté à faire ce que nous n'aurions pas osé lui demander. — Le bon Dieu n'a pas besoin de nous ; s'il nous commande de prier c'est qu'il veut notre bonheur et que notre bonheur ne peut se trouver que là. — Lorsqu'il nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle (Nodet, 48, 59, 92).

Dieu seul est bon.

En revenant inlassablement sur cette vérité le Curé d'Ars fixait une donnée théologique capitale : Dieu est le seul à pouvoir être bon, au sens plein.

Être bon, cela veut dire d'abord *pouvoir se communiquer*, se donner. Quand il s'agit d'un être créé, limité, cette communication est un bénéfice pour celui qui se donne. Le premier, il y trouve son bien : car, pour lui, se donner c'est gagner une extension nouvelle, acquérir un surcroît de valeur et d'existence. Pour Dieu seul, parce qu'il est parfait, on pourra dire que son don n'est déterminé, n'est commandé par rien d'autre que par sa pure générosité. Dieu seul se donne sans profit, sans bénéfice.

En un deuxième sens, être bon veut dire *attirer*. Or ici aussi, Dieu seul peut, au sens strict, être *source* d'attirance. Seul en effet il n'a pas reçu d'un autre ce par quoi il attire et séduit ; et d'autre part, seul il a le droit d'attirer à lui, exclusivement, jalousement, sans risque de porter préjudice à celui qu'il attire, sans craindre de le priver d'un bienfait qui lui viendrait d'ailleurs : car Dieu seul est parfait, infini, et pour Dieu seul il n'y a pas de « ailleurs ».

On doit même dire finalement que la façon de donner pour Dieu est d'attirer à soi, de mettre en relation avec sa richesse, avec sa perfection, et qu'il est l'unique pour qui cela est vrai, sans égoïsme. Dieu seul est bon, sans recherche du bénéfice propre.

Or cette bonté que les trois Personnes possèdent en commun, le Père la vit d'une façon très particulière : il en est la source, le principe. Il ne la reçoit d'aucun autre. « On ne donne pas ce qu'on n'a pas. » Et ceci est tout à fait propre au Père, c'est ce qui le distingue des deux autres Personnes divines ; le privilège qui est sien, c'est d'être le principe, la source, l'origine de tout don. « Béni soit le Père... selon la richesse de sa grâce qu'il nous a prodiguée » (Ep 1, 3-8).

Il ne faut pas voir dans cette façon de penser du Curé d'Ars une simplification hâtive, et lui reprocher d'attribuer au Père la bonté, comme si elle n'était pas aussi une caractéristique des autres Personnes. Certes, il le sait. Mais comme saint Jean et saint Paul le firent les premiers, il sait que ces attributions de certaines perfections plus spécialement à une personne, ces « appropriations » vont beaucoup plus loin qu'une simple façon de parler — que l'on pourrait à la rigueur pardonner, faute de mieux[11]. Pour lui, ce sont bien les échanges divins, la vie de Dieu, l'intimité personnelle de chacun des trois, que cette bonté, cette fécondité nous permettent de saisir.

Et, comme saint Paul, nous retrouvons chez le Curé d'Ars un double mouvement de pensée. D'une part, il ne peut réfléchir au Père sans faire intervenir la bonté. Mais d'autre part, il s'aide de ce qu'est un père pour, très justement, faire mieux apparaître ce que cette bonté a d'unique, de divin : partout elle est première, sans antécédent, sans contrepartie. Elle est paternelle : c'est-à-dire principe, pure origine, pure gratuité[12].

11. On trouvera sur ce problème un résumé exhaustif et précis, mais un peu limitatif en ses conclusions, de A. Patfoort, dans *Bulletin thomiste*, t. VIII, 1953, pp. 864-877.

12. Cf. Jn 3, 16; 4, 10; 6, 32; Rm 5, 5-10; 9, 16; Ep. 2, 4-9; Tt 3, 4-5, etc. Qu'on se reporte aux analyses si exactes et géniales de saint Thomas, dont toute la pensée est dominée par le bien, force communicative de l'être, et sa gratuité, perfection appartenant en propre à Dieu seul (cf. Ia, qu. 21, art. 3; qu. 20, art. 2; voir les textes cités dans *La Vie Spirituelle*, mars 1958, pp. 285 sq.).

Ce Père qui court après le pécheur.

Nous l'avons dit, le Curé d'Ars ne se satisfait pas de vagues conceptions abstraites sur Dieu. Ceci se manifeste non seulement dans le réalisme des mots, des images qu'il utilise, mais dans l'attitude qu'il adopte et à laquelle il invite, en face du mystère de chaque personne.

La bonté du Père appelle d'abord l'adoration. Il nous faut reconnaître que nous ne pouvons pas nous mettre à la place de ce Père, puisque rien n'est antérieur. Dieu nous dépassera toujours en bonté. Nul ne peut prétendre, ayant tout reçu, avoir un droit sur celui qui donne, avoir quelque pouvoir de juger, pas même le pouvoir de connaître ses raisons. On ne peut posséder sa source. C'est contradictoire. On ne peut pas même voir sa source. (C'est toute l'histoire de Job. Prétendre juger de la bonté de Dieu, c'est sacrilège.)

Et, comme dans la parabole de l'enfant prodigue, il faut changer de perspective, se retourner pour enfin imaginer combien cette bonté nous dépasse : le Père est plus atteint par le péché que ne l'est son fils pécheur. Peu de paroles auront été dites plus expressives, plus fortes sur la nouveauté du christianisme que celles-ci[13] :

> « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Jamais nous n'aurions pensé à demander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme ne peut pas dire ou ne pas concevoir, et qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu dans son amour l'a dit, l'a conçu et l'a exécuté. Eussions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son Fils pour nous, de nous donner sa chair à manger, son sang à boire ? Si tout cela n'était pas vrai, l'homme aurait donc

13. Et elles doivent faire justice des soupçons de jansénisme à l'égard du Curé d'Ars. Mgr Trochu le relève très justement : « En fait le Curé d'Ars détestait le jansénisme. En 1827, il n'avait pas accepté d'être curé de Fareins, parce qu'il y avait dans cette paroisse « trop de bourgeois et de païens ». Il désignait par ces mots la secte janséniste qui à Fareins comprenait la moitié de la population » (*Les sermons du pauvre Curé d'Ars,* Club du Livre chrétien, 1958, p. 249, note 4).

pu s'imaginer des choses que Dieu ne peut pas faire : il serait allé plus loin que Dieu dans les inventions de son amour. Cela n'est pas possible. — Ce n'est pas le pécheur qui revient à Dieu pour lui demander pardon ; mais c'est Dieu lui-même qui court après le pécheur et qui le fait revenir à lui. — Dieu est si bon que, malgré les outrages que nous lui faisons, il nous porte en paradis presque malgré nous. C'est comme une mère qui porte dans ses bras son enfant au passage d'un précipice. Elle est tout occupée d'éviter le danger, tandis que son enfant ne cesse de l'égratigner et de lui faire de mauvais traitements (Nodet, 120, 132, 133).

Plus facile de se sauver que de se perdre.

Cette adoration, cet hommage à la transcendance de la bonté du Père vont aboutir à une attitude concrète : *l'abandon*. Ce n'est que la remise réelle de soi incluse dans la foi. Le Curé d'Ars retrouve ici les images exactes que le vocabulaire hébraïque suggère pour traduire cette confiance de la foi : faire porter son fardeau par un autre, changer de point d'appui, s'appuyer sur quelqu'un, se laisser porter.

> Dieu tient l'homme intérieur comme une mère la tête de son enfant pour le couvrir de baisers et de caresses. — Dieu ne nous perd pas plus de vue qu'une mère ne perd de vue son enfant qui commence à remuer le pied. — Lorsqu'il (Dieu) nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle (Nodet, 93, 61, 48).

Le péché lui donne occasion de revenir sur ce devoir d'abandon, sur cette confiance qui n'ont d'autre mesure que celle de la bonté du Père, infinie.

> Il est plus facile de se sauver que de se perdre, tant est grande la miséricorde de Dieu. — Si le pécheur s'égare davantage, ce tendre Père... ne cesse de le poursuivre par sa grâce. — Il sort de son cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour noyer les péchés du monde.

— Il va avec plus d'empressement chez le pécheur que chez le sage, parce qu'il sait que le pécheur a plus besoin de remèdes. — Figurez-vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant : voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur. — Le bon Dieu aura plutôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu (Nodet, 65, 133, 137).

Tel est le Père, non seulement celui qui donne le premier, mais celui qui chaque jour redonne à nouveau, qui à chaque défaillance restitue l'homme, malgré ce qu'il a fait, en sa condition d'enfant. Comme si le Père ne voulait pas regarder l'état de culpabilité de son enfant. « Comme une mère... son enfant ne cesse de l'égratigner... » C'est l'attitude même du père du prodigue ; le père arrête le fils qui commence sa liste d'accusation et souhaite recouvrer des biens extérieurs, pour lui redonner sa place de fils. Le Père n'est *que* Père, il ne peut être que Père. Aussi ne veut-il pas regarder ce que l'enfant a tant de peine à regarder. Seul Dieu peut avoir ce respect pour l'homme. Il respecte cette zone trouble de l'enfant parce que c'est son enfant. Et ce que Dieu ne regarde pas, n'existe pas.

Nous saisissons ici ce qui fut l'âme du Curé d'Ars confesseur, ce qui rend raison de ses appels à la conversion, et de sa paternité, à lui, sur les âmes malades. Il les invite à la paix, à la confiance, à l'abandon. Comme dans la conversion du prodigue, le Père ne veut pas regarder la zone trouble, mais regarde sa condition d'enfant. « Il nous porte en paradis presque malgré nous[14]. »

14. On doit ici encore faire justice de son jansénisme en citant ses remarques si justes sur l'enfer : « L'enfer prend sa source dans la bonté de Dieu ? Les damnés diront : Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas tant aimés, nous souffririons moins ! L'enfer serait supportable !... Mais avoir tant été aimés ! Quelle douleur ! » (Nodet, 242). Parlant de la peine des enfers, il faisait ressortir surtout la privation de Dieu et de son amour (p. 243). Il s'appliquait de toutes ses forces à leur inspirer des sentiments de confiance. Il semblait avoir de la prédilection pour les pauvres pécheurs, il n'était pas sévère pour eux (p. 139). « Le bon Dieu sait toutes choses. D'avance il sait qu'après vous être confessé, vous pécherez de nouveau et

L'amour vaut mieux que la crainte.

Le Curé d'Ars rappelle le motif pour lequel sa confiance et son abandon sont absolus, décisifs : c'est la gratuité de l'amour. Puisque Dieu ne nous aime pas pour quelque intérêt, sa paternité ne cessera jamais. Nous ne risquons jamais d'être laissés pour compte puisque cette paternité est aussi nécessaire que l'amour que Dieu a pour lui-même, pour sa propre bonté. Telle est la vraie raison de notre amour, la seule absolument stable : Dieu est bon, il est Père.

> L'amour vaut mieux que la crainte. O mes enfants, il y en a qui aiment le bon Dieu mais dans une grande crainte. Ceux-là se rendent la vie malheureuse, si épineuse, qu'ils font pitié ; ils vont au ciel ; mais ce n'est pas comme ça qu'il faut faire ; Dieu est bon, il connaît nos misères, il faut que nous l'aimions, il faut que nous voulions tout faire pour lui plaire. — ... afin que, désormais, l'on n'aimât plus le bon Dieu ni par l'espérance de la récompense, ni par crainte de la punition... mais uniquement parce qu'il est bon et qu'il mérite d'être aimé (Nodet, 71, 78).

LE FILS

Le Curé d'Ars montre par son insistance qu'il serait très facile de faire erreur en réfléchissant à la Passion du Christ, et aux raisons du salut par la Croix. L'enjeu est pour lui d'importance. Penser mal sur ce point, ce serait falsifier tout le sens de la venue du Christ, et du même coup, mal comprendre qui est le Fils.

Très logiquement, il ne parle pas du mystère du Fils en dehors du mystère du Christ, Dieu-homme. C'est vraiment le secret du Christ : il est le Fils de Dieu. Et l'on doit dire que c'est ce secret qui nous entrouvre le mystère de Dieu.

cependant il vous pardonne. Quel amour que celui de notre Dieu qui va jusqu'à oublier volontairement l'avenir pour nous pardonner » (p. 134).

Tel est le chemin que suit le Curé d'Ars. Il ne sépare pas la révélation du Fils de la raison de sa venue. Pour lui, comme pour saint Paul, il n'y a qu'une façon réelle et vivante de lire les rapports du Fils et du Père, c'est de le faire dans le mystère de Jésus. En un mot, le Christ nous révèle le *prix* de l'amour du Père, et par là, nous apprend ce que c'est que d'être fils.

Cette idée de « prix » que va utiliser constamment le Curé d'Ars, et que l'on retrouve au centre de la réflexion des synoptiques et de saint Paul[15], dans l'idée de « rançon » appliquée à la Passion du Christ, est sujette à une double et grave erreur. On peut être tenté ici de tout ramener à la justice : le Christ aurait dû, pour le péché de l'homme, payer à son Père une rançon. Mais alors on est devant la question : est-ce Dieu qui voulait tout ce sang ? Fallait-il un quota de souffrance ? A la limite, cette justice vindicative, ce troc, cette idée d'un Dieu féroce nous semblent proche du blasphème. L'on peut alors, par opposition, être tenté de tout ramener — de façon simpliste — à l'amour. Mais là aussi, la question demeure : pourquoi tout ce déploiement, pourquoi une telle Passion ? « Jésus aurait pu sauver le monde rien qu'en baissant les yeux devant son Père, et il a voulu être l'homme de douleurs, de toutes les douleurs » (Nodet, 51).

Cette âme m'a coûté trop cher.

Très simple, la réponse du Curé d'Ars est la même que celles de saint Paul et saint Jean. Ce n'est pas par rapport à une exigence divine qu'il faut penser cette rançon comme par rapport à un « autre », à un vis-à-vis imaginé à la façon d'un étranger, plus puissant, peut-être même infiniment, mais encore au niveau de l'homme ; mais c'est *de Dieu par rapport à lui-même,* de Dieu qui, s'étant fait

15. Cf. Mt 20, 28; Mc 10 45; Rm 5, 6-8; 1 Co 15, 3; Ga 1, 4, etc.

homme, a voulu montrer aux hommes le prix qui était attaché à leur dignité : le prix même de son amour.

Tel est le Fils : celui qui est donné, celui qui, se donnant, manifeste les dimensions de l'amour divin. La paternité divine, source du don, ne peut nous en apprendre le prix, elle est pure gratuité. Seul celui qui est donné peut dire lui-même et rendre visible ce prix.

Et c'est bien la juste manière de comprendre l'idée scripturaire de rachat. Non en l'imaginant comme un marché, mais en sachant y découvrir la valeur positive de l'amour divin : celle d'un don. Si le Fils est venu pour les pécheurs, c'est pour être l'Épiphanie de l'amour du Père. « Il faut que le monde sache comment j'aime le Père » (Jn 14, 31). Telle est l'ultime raison de la Passion pour saint Jean, comme pour le Curé d'Ars.

Ils échappent au dilemme d'une justice vengeresse, ou d'un amour sans consistance. « On aime une chose à proportion de ce qu'elle nous a coûté. » « Cette âme m'a coûté trop cher, je l'aime encore quoique pécheresse » (Nodet, 93). C'est bien l'idée de « prix », mais en son sens supérieur. Non entre deux êtres qui se font face, mais de Dieu à l'égard de lui-même, de Dieu qui se regarde en l'homme et veut lui apprendre sa grandeur, son amour, et lui laisser, en participant à ce prix, la possibilité de coopérer à sa rentrée en grâce. Tel est le Fils : celui en qui le Père peut manifester la plénitude de son amour et de sa vie.

> Un Dieu qui descend sur la terre pour être victime de nos péchés, un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt, un Dieu qui endure tous les tourments parce qu'il a voulu porter le poids de nos crimes! — Jésus aurait pu sauver le monde rien qu'en baissant les yeux devant son père, et il a voulu être l'homme des douleurs, de toutes les douleurs. — Notre-Seigneur a souffert plus qu'il ne fallait pour nous racheter. Mais ce qui aurait satisfait la justice de son père n'aurait pas satisfait son amour (Nodet, 51).

Ne rends pas ce sacrifice inutile.

Si l'adoration du Père invite le Curé d'Ars à l'abandon, l'adoration du Fils l'invite au sacrifice. Ce prix que le Christ nous révèle par sa passion humaine est trop élevé pour que nous puissions vraiment le mesurer. Il est sans mesure puisqu'il est d'abord l'expression de l'attachement absolu du Fils au Père. Il est comme le signe vivant, comme la parabole qui manifeste dans une vie humaine la réalité de ce qui se passe entre le Fils et le Père, de ce que cela veut dire que le Fils et le Père s'aiment. Et c'est infini. Nous ne pouvons qu'adorer. Mais ceci nous engage. Car cet amour du Fils pour le Père, nous le découvrons dans ce que le Fils a fait, a payé pour nous. C'est la même histoire qui nous manifeste l'amour du Fils et du Père, et qui nous révèle ce que veut dire : être aimés de Dieu.

> Jamais on ne pourra se faire une idée, jamais on ne pourra dire ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous. Pour le comprendre il faudrait savoir tout le mal que le péché lui fait. Nous ne connaîtrons cela qu'à la mort. — Voilà ce qu'il en a coûté à mon Sauveur pour réparer l'injure que mes péchés ont faite au bon Dieu! — Méditons souvent au pied de la Croix l'énormité du péché qui a fait mourir Notre-Seigneur. — Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile; mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage, voilà qui est incompréhensible! (Nodet, 52, 51, 53).

Quand il invite au sacrifice, il ne s'agit donc pas pour le Curé d'Ars d'une ascèse, d'un appel plus ou moins moralisant, stoïque, au renoncement, mais avant tout de la gravité de ce que Dieu a fait pour nous. Là encore sa pensée rejoint les grandes attitudes bibliques : ne pas oublier ce que Dieu a fait pour nous, se souvenir du don de Dieu, et cela de façon *présente*. Et ce souvenir est grave, notre Exode et notre Pâque ont coûté la mort d'un Dieu. Aussi

nous n'avons pas le droit de laisser perdre ce que le Fils a fait pour nous. On ne peut, pour le Curé d'Ars, penser au Fils sans avoir à ratifier — en vérité — le sacrifice qu'il a accompli :

> Oh! ne rends pas ce sacrifice inutile. — Rien n'afflige tant le cœur de Jésus que de voir toutes ses souffrances perdues pour un si grand nombre. — Quel dommage que des âmes qui ont tant coûté de souffrances au bon Dieu se perdent pour l'éternité[16]! (Nodet, 53, 52).

Il est une autre conclusion, en cet appel au sacrifice. C'est que jamais nous ne sommes plus proches du Christ que par le partage de la Croix, jamais nous n'exprimons davantage que nous sommes fils de Dieu qu'en ayant occasion de préférer Dieu à tout le reste, à l'exemple de ce qu'a fait le Christ. C'est ce qui explique pourquoi notre sacrifice ne sera jamais fini. Il ne s'agit pas d'un effort isolé, d'une prouesse héroïque, mais de la participation à l'obéissance du Fils qui, lui, aura donné infiniment plus que nous. Telle est la valeur théologale du renoncement humain, et la seule manière d'échapper nous aussi à toute idée d'échange calculé, de marché avec Dieu. Par suprême respect de notre dignité et délicatesse de son amour pour nous, Dieu nous offre d'avoir part à notre rentrée en grâce, à la restauration de l'amitié que nous avons perdue, et ceci en imitation de son Fils. De ce Fils qui n'a pas marchandé notre salut puisqu'il était occasion de manifester la grandeur de l'amour divin.

> Rien ne nous rend semblable à Notre-Seigneur que de porter sa Croix. — Nous nous plaignons de souffrir ; nous aurions bien plus raison de nous plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous rend plus semblable à Notre-Seigneur.

16. Cf. sainte Thérèse de Lisieux : « Je ne veux pas laisser perdre ce sang précieux ! Je passerai ma vie à le recueillir pour les âmes » (*Novissima Verba*, p. 107, et l'épisode rapporté au début du chapitre v de l'*Histoire d'une âme*, Manuscrits autobiographiques, éd. courante, 1957, p. 109).

Oh! belle union de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'amour de sa croix! — Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu et de pouvoir se dire le soir dans son examen : « Allons, mon âme, tu as eu aujourd'hui deux ou trois heures de ressemblance avec Jésus-Christ. Tu as été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée avec lui! » — Quelle ingratitude ce serait de se montrer avare envers un Dieu qui se montre si prodigue! N'a-t-il pas donné tout son sang pour nous sur la Croix ? Ne se donne-t-il pas à nous tout entier dans la Sainte Eucharistie ? — Dieu n'exige pas autant de nous que pour son Fils, il nous traite bien plus doucement et nous nous plaignons toujours. Ce n'est pas ça, mes enfants (Nodet, 52, 53).

LE SAINT-ESPRIT

Il est une difficulté que le réalisme du Curé d'Ars peut nous aider à surmonter, c'est de ne pas consituer spontanément le Saint-Esprit égal au Père et au Fils. Notre mentalité habituelle nous entraîne à ne pas penser à l'Esprit comme à une personne.

Nous n'avons pas de mot pour déterminer directement sa personnalité. Le Père pour nous est quelqu'un, le Fils est fils, auquel nous assignons la place de l'histoire de Notre-Seigneur. Pour l'Esprit, c'est différent; nous n'avons que des mots communs: Esprit et saint. Or, tous les trois sont saints et tous les trois sont esprits. De plus, spontanément nous considérons les deux premières personnes comme actives, tandis que l'Esprit « terme » des processions, est passif. Nous essayons de suppléer à ces difficultés en disant qu'il est amour. Mais pour nous l'amour est encore un lien entre deux personnes qui s'aiment, non une personne.

La structure même de notre pensée ne facilite donc pas notre acte de foi en l'Esprit, comme en une personne. Nous avons à apprendre à lui adresser notre prière, à lui dire « Seigneur », comme au Père. L'exemple, le réalisme direct du Curé d'Ars peuvent nous y aider. Pour lui, comme pour

saint Paul, l'Esprit a des exigences sur notre vie, une place très précise, irremplaçable :

> Les sacrements que Notre-Seigneur a institués ne nous auraient pas sauvés sans le Saint-Esprit. La mort même de Notre-Seigneur nous aurait été inutile sans lui. — Il fallait que la descente du Saint-Esprit vînt fructifier cette moisson de grâces. C'est comme un grain de blé; vous le jetez en terre, bon! mais il faut le soleil et la pluie pour le faire lever et monter en épi[17]. — Sans le Saint-Esprit, nous sommes comme une pierre du chemin... Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau et dans l'autre un petit caillou, pressez-les également. Il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance. L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, et le caillou c'est le cœur froid et dur où le Saint-Esprit n'habite pas. — Le Saint-Esprit est une force... c'est lui qui soutenait les martyrs. Sans le Saint-Esprit les martyrs seraient tombés comme la feuille des arbres. — Le Saint-Esprit est le conducteur de l'âme; sans lui, elle ne peut rien. L'âme possédée par lui est comme un raisin d'où sort une liqueur délicieuse quand on le presse. Sans l'Esprit-Saint, l'âme est comme un caillou d'où l'on ne peut rien tirer. — Sans l'Esprit-Saint, nous sommes comme un homme estropié privé du mouvement de ses membres. Avec l'Esprit-Saint, nous avons la force et le mouvement. Il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse élever l'âme et la porter en haut (Nodet, 54, 55, 57).

17. Cf. la même intuition et la même image chez saint Irénée : « Telle est donc la raison par laquelle le Seigneur, lui aussi, nous a promis d' « envoyer le Paraclet » : c'est pour nous « adapter » à Dieu. Car, comme la farine sèche ne peut, sans eau, devenir « un » dans le Christ Jésus sans « l'Eau » qui vient du ciel. Et comme la terre aride, si elle ne reçoit l'eau, ne fructifie point, ainsi nous-mêmes, qui d'abord étions « du bois sec », nous n'aurions jamais porté de fruits de vie sans la pluie librement donnée d'en-haut. Car nos corps par le bain du baptême ont reçu l'unité qui les rend incorruptibles; mais nos âmes l'ont reçue par l'Esprit. C'est pourquoi l'un et l'autre sont nécessaires, car l'un et l'autre procurent la Vie de Dieu » (*Contre les hérésies,* III, Coll. « Sources chrétiennes », 34, p. 305).

Comme un jardinier... notre domestique.

Tout est donné avec le Fils. Et de ce don, notre adoration va au Père, découvrant la magnificence et la libéralité divines de celui qui donne. Mais il reste que ce don s'adresse à des êtres débiles, pour qui il serait sans valeur, si celui qui donnait n'apportait avec lui les titres à être reçu, s'il ne comblait par sa propre vertu les retards, les défaillances, les imperfections qui s'opposent à lui, même quand il donne. Car il s'adresse à des impies. « Alors que nous étions encore pécheurs », dit saint Paul (cf. Rm 5, 5-10). S'il n'est pas adapté, attendu, préparé, un don risque d'être inutile. Pour le Curé d'Ars, l'Esprit se révèle d'abord ainsi : comme la manifestation suprême de la miséricorde divine qui a voulu prévenir son propre don et être présente, jour après jour, en ceux qu'elle sauve, miséricorde qui sait combien la vie divine dépasse l'homme, et suppose un renouvellement, une conversion toujours à recommencer.

Si le Père est source et principe du don, si le Fils est ce don lui-même et le prix rendu manifeste de l'amour qui y préside, l'Esprit est celui qui le rend possible, lui donne vie. Il est la tendresse qui prépare, accueille et convertit, la lumière qui fait vivre ce don et la force qui le maintient contre toute adversité.

> Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme... Le Saint-Esprit est notre « domestique ». — C'est le Saint-Esprit qui forme les pensées dans le cœur des justes et qui engendre les paroles. — Le Saint-Esprit couve les bons désirs dans une âme pure, comme la colombe couve ses petits. — Les bons désirs sont le souffle de l'Esprit-Saint qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé comme ce vent chaud qui fond la glace et ramène le printemps (Nodet, 56, 57).

Ainsi il est celui qui fait devenir mienne la vie de Dieu[18].

18. « L'Esprit-Saint est une semence spirituelle qui procède du Père et

LA VIE SPIRITUELLE

est la revue qui convient à tous,
prêtres et laïcs,
religieux et religieuses.

Aidez-nous à étendre son rayonnement.

Envoyez-nous les adresses des personnes susceptibles d'être intéressées par la revue. Nous nous ferons un plaisir de leur en offrir plusieurs numéros de votre part si vous le désirez.

★

Nom : .....

Adresse : .....

De la part de : .....

Nom : .....

Adresse : .....

De la part de : .....

Nom : .....

Adresse : .....

De la part de : .....

Nom : .....

Adresse : .....

De la part de : .....

Prière d'inscrire très lisiblement
et de nous envoyer votre liste. Merci.

A paraître en mai :

Le livre le plus complet sur la prière chrétienne

dans la collection PROBLÈME DE LA RELIGIEUSE D'AUJOURD'HUI

LA PRIÈRE

Un volume, 332 pp. *En souscription* (jusqu'au 20 mai) : **750** fr.
A la parution : **900** fr.

PRÉFACE (Albert Plé, o. p.)

PREMIÈRE PARTIE : **SOURCES**

CHAPITRE I : La prière de l'Ancien au Nouveau Testament (H. HAMMAN, o.f.m.).
— II : La prière dans le christianisme primitif (Mgr L. CERFAUX).

DEUXIÈME PARTIE : **LES PRINCIPES**

— III : Esquisse d'une théologie de la prière (FRANÇOIS LEPARGNEUR, o.p.).
— IV : La prière chrétienne (LOUIS COGNET).
— V : Les conditions de vie favorables à la prière (PIE-RAYMOND RÉGAMEY, o.p.).
— VI : Prière des religieuses et droit canonique (GÉRARD FRANSEN).
— VII : Directives actuelles de la Sacrée Congrégation des Religieux concernant la prière des religieuses (R. P. ÉLIO GAMBARI, Montfortain).

TROISIÈME PARTIE : **LA PRIÈRE COMMUNE**

— VIII : L'importance de la vie liturgique pour la prière de la religieuse (Dom OLIVIER ROUSSEAU).
— IX : Formation religieuse à la prière liturgique de l'Office (MARIE-EPHREM, o.f.m.).
— X : Les différentes formes de la prière chorale actuellement en usage (A.-M. ROGUET, o.p.).

QUATRIÈME PARTIE : **L'ORAISON**

— XI : Les principes de l'oraison (ÉLIE DE JÉSUS-MARIE, o.c.d.).
— XII : L'initiation à la pratique de l'oraison dans la vie religieuse (M. OLPHE-GALLIARD, s.j.).
— XIII : Problèmes actuels dans la formation des novices à l'oraison (Mère MARIE-ALFRED, Auxiliatrice du Purgatoire).

CINQUIÈME PARTIE : **PRIÈRE ET APOSTOLAT**

— XIV : Enrichissements réciproques et unité de la vie de prière et de la vie apostolique (A. DELCHARD, s.j.).
— XV : Conflit entre prière et apostolat (Mère MARIE-PAUL, Dominicaine d'Étrépagny).

(Voir bulletin de souscription au dos.)

LES ÉDITIONS DU CERF

Rappels :

Collection
PROBLÈMES DE LA RELIGIEUSE D'AUJOURD'HUI

(hors commerce)

Directoire des supérieures, 340 p..... **620** fr.
Le discernement des vocations de religieuses, 140 p..... **300** fr.
L'obéissance, 328 p..... **500** fr.
La pauvreté, 336 p..... **600** fr.
La chasteté, 322 p..... **600** fr.
Directoire des prêtres chargés de religieuses, 368 p..... **620** fr.
La vie commune, 360 p..... **620** fr.
L'apostolat, 240 p..... **600** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

valable jusqu'au 20 mai

Nom : .....

Adresse : .....

souscrit à ..... exemplaires du volume *LA PRIERE* et adresse aux Éditions du Cerf la somme de ..... fr.

par chèque bancaire ou

par chèque postal (C.C.P. Paris 1436-36).

Les Éditions du Cerf, 29 boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

N. B. — Les souscriptions ne seront servies qu'au reçu du versement.

La souscription à la
BIBLE DE JÉRUSALEM grand format *est ouverte.*
Voir page 4 de couverture.

Venant du Père et du Fils, il « tient » des deux, et à cause e cela, il a responsabilité de nous introduire en leur inti- mité. Il est notre « lien », et l'effigie de ce qu'il est : la ommunion du Père et du Fils. Et c'est cette même unité u'il réalise entre l'homme et Dieu, et entre les hommes ux-mêmes. Aussi quand on prie l'Esprit, on prie toute la rinité puisqu'on s'adresse à celui qui est communion ivante entre le Fils et le Père.

Il met le feu.

Mais ne nous y trompons pas. Il s'agit désormais de vivre u rythme d'un autre, de Dieu. Et ceci suppose une con- ersion de chaque jour. Désormais, nous acceptons de voir, e penser, de juger, d'aimer selon Dieu. Comme si l'amour 'avait pas permis à Dieu de s'arrêter avant ce partage ltime : son Esprit, et, réciproquement, ne nous laissait pas anquilles avant que nous n'ayons pleinement adopté cette e nouvelle. Telle est la mission de l'Esprit « sanctifica- ur », « vivificateur ». Pour le Curé d'Ars, comme pour int Paul, nous ne sommes plus de simples spectateurs de Cité divine, mais les coopérateurs de Dieu, et, même plus, s fils qui vivent de son Esprit, qui « reflétant sur un visage ns voile la gloire du Seigneur, sont transformés à la même ssemblance de gloire en gloire comme par l'action du Sei- neur qui est l'Esprit » (2 Co 3, 18). Et ceci ne va pas sans angement. Nous sommes transformés, comme par le feu », jusqu'à voir tout comme l'Esprit voit, « en grand », lon le cœur même de Dieu, Père et Fils[19].

Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. Si ce n'est pas

st pourquoi il peut nous engendrer à la vie divine et faire de nous des de Dieu. Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce e la semence de Dieu demeure en lui » (1 Jn 3, 9) (saint Thomas d'Aquin, *mmentaire sur l'Epître aux Romains*, ch. 8).

9. « C'est par l'Esprit-Saint que l'âme au Ciel sera rendue capable de duire en Dieu la même aspiration d'amour que le Père produit avec le

le Saint-Esprit nous avons beau faire, il n'y a pas de substances, ni de saveur dans tout ce que nous faisons. — C'est le Saint-Esprit qui met le feu et les bonnes œuvres partent. — Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit ont les idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long que les savants. — Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Alors les moindres imperfections paraissent très grosses ; les moindres péchés font horreur. — Avec le Saint-Esprit on voit tout en grand on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu et la grandeur des moindres fautes. — Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand. — Ceux qui ont le Saint-Esprit ne peuvent pas se sentir tellement ils connaissent leur pauvre misère. Les orgueilleux sont ceux qui n'ont pas l'Esprit Saint (Nodet, 55-57).

Bienheureuse conversion qui nous prouve que l'Esprit est quelqu'un, une « Personne », celui par qui le mystère de Dieu est devenu nôtre, celui qui, malgré le départ ou l'absence du Christ, ne nous laisse pas orphelins. Il est le témoin qui comble cette absence et par là peut « consoler » ceux qui ne peuvent se passer du Christ :

Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière, qui fait qu'elle trouve toujours le temps trop

Fils et avec le Père : cette aspiration n'est autre que l'Esprit-Saint lui-même. La transformation de l'âme ne serait ni réelle, ni complète si elle ne l'obtenait à un degré saisissable et évident dans les Trois Personnes de la Sainte Trinité. Mais quand cette communication est reçue ici-bas, elle reste indicible, car l'âme unie à Dieu, transformée en lui, aspire Dieu en Dieu et cette aspiration est elle-même de Dieu. Dès que Dieu par sa grâce unit l'âme à la Très Sainte Trinité, ce qui la rend déiforme et Dieu par participation, qu'y a-t-il d'incroyable à ce qu'elle accomplisse son œuvre de connaissance et d'amour dans la Trinité, ensemble avec elle, et comme la Trinité même ? N'est-ce pas pour permettre à l'âme d'atteindre une telle vie que Dieu l'a créée à son image et à sa ressemblance ? Mais aucune science, aucune puissance intellectuelle ne peut expliquer ce mystère... » (saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, str. 39).

court; elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu. Son cœur devant notre bon Sauveur au Saint Sacrement de l'autel est un raisin sous le pressoir. — Notre âme ne peut avoir d'autre nourriture que Dieu lui-même, parce qu'elle doit vivre de l'Esprit de Dieu même. — Dans le ciel on sera nourri du souffle de Dieu. — Quand le SaintEsprit veut une chose, elle réussit toujours (Nodet, 57, 117, 56).

★

Dans la vie des âmes, le Curé d'Ars sait lire le signe de Dieu, de la vie divine.

Si cette connaissance du mystère de Dieu nous apparaît toujours si vraie, c'est qu'il participe lui-même à cette paternité. Il ne fait pas que parler de Dieu, il en vit, il conduit les âmes à en accepter le don. A travers cette expérience de paternité sur les âmes, qui fut la raison de son désespoir, de ses craintes, de ses prières, avant d'être sa gloire, Dieu lui a donné compréhension de la paternité divine.

Ce qui pour saint Jean fut le secret du Christ, cette expérience première du Verbe auprès du Père, cette expérience du Fils, ce qui fut l'âme de toute révélation de Notre-Seigneur auprès des hommes : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même si ce n'est ce qu'il voit faire au Père » (Jn 5, 19), fut aussi la raison de vivre du Curé d'Ars. Au confessionnal, à la messe, au catéchisme, c'est le même désir de conduire les hommes au Père, c'est la même obéissance, la même acceptation de la volonté du Père, dans la prière et aussi dans l'agonie et le besoin de fuir, et c'est aussi la même joie de révéler aux petits la paternité bienheureuse de leur Dieu.

Si la pastorale du Curé d'Ars convertissait, consolait, conduisait à Dieu, c'est parce qu'elle ne fut pas seulement fondée sur des « signes », aussi beaux soient-ils. On retrouve chez lui la même force de témoignage que par exemple chez les Pères du désert. Une parole vivante qui a force d'apaisement, de lumière et de salut, un « ῥῆμα », ce que l'on venait chercher auprès des ermites des déserts, on venait le

chercher à Ars : une force qui engendre à la vie, qui sauve, console et communique la vie d'en-haut.

Au-delà de tous les titres du Christ, il y a son secret, le secret du Fils : « Philippe, qui m'a vu a vu le Père. » Peut-être ce qu'il y a finalement de plus précieux dans l'exemple du Curé d'Ars, c'est le partage de ce secret redoutable. Et n'est-ce pas le même partage qui seul peut nous livrer un peu son âme et sa sainteté ?

Fr. Bernard Bro, O. P.

LE CURÉ D'ARS ET LA PRÉDICATION

Il est inutile de rappeler longuement avec quel sérieux le Curé d'Ars envisageait ses devoirs et ses responsabilités de pasteur : au point d'en être écrasé et parfois tenté par le désespoir. C'est là le principal motif de ses essais de fuite. « Je ne suis pas fâché d'être prêtre pour dire la sainte messe, mais je ne voudrais pas être curé, j'en suis fâché. » « Vous ne savez pas ce que c'est, de passer d'une cure au tribunal de Dieu[1]. »

Le premier devoir : enseigner.

Le premier devoir d'un curé, d'un apôtre, c'est d'enseigner. Aussi bien le Curé d'Ars considérait-il le péché d'ignorance comme le plus dangereux de tous. « Nous sommes sûrs que ce seul péché en damnera plus que tous les autres ensemble ; parce qu'une personne ignorante ne connaît ni le mal qu'elle fait, ni le bien qu'elle perd en péchant[2]. » « Quand on n'a pas la foi,

1. Bernard NODET, *Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars, sa pensée, son cœur*, Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1958, p. 19. Nos nombreux emprunts à ce remarquable recueil seront désormais désignés seulement par : Nodet, avec le numéro de la page.

2. Mgr Francis TROCHU, *Le Curé d'Ars, saint Jean-Marie-Baptiste Vianney*, Éd. E. Vitte, Lyon-Paris, 12e édition française, p. 157.

on est aveugle. Celui qui ne voit pas ne connaît pas, celui qui ne connaît pas n'aime pas... » (Nodet, 68).

L'instruction de ses fidèles est donc le premier de ses soucis. Nous n'avons pas à parler ici de l'œuvre qu'il a accomplie en faveur de l'enseignement primaire, en créant plusieurs écoles. Mais il faut insister sur son zèle à faire le catéchisme.

Il l'enseigna d'abord aux enfants de la paroisse. Comme ceux-ci gardaient les troupeaux dès leur plus jeune âge, il leur fit le catéchisme à six heures du matin, tous les jours de semaine, de la Toussaint à l'époque des communions, tandis que le catéchisme du dimanche se donnait avant les vêpres, vers une heure. Ce jour-là les paroissiens y étaient admis. Ce catéchisme ne cessait, pour les enfants, qu'avec la première communion. Aussi M. Vianney reculait-il indéfiniment la première communion de ceux qui ne savaient pas suffisamment leur catéchisme (et il exigeait le mot-à-mot). Cette pratique, qui serait inadmissible aujourd'hui, était conforme au rigorisme régnant. Elle eut au moins le résultat de faire des paroissiens d'Ars des fidèles parfaitement instruits de la doctrine chrétienne. Le Curé d'Ars enseigna lui-même le catéchisme aux enfants de sa paroisse pendant vingt-sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1845, où il eut un auxiliaire (Trochu, 157-160).

A ce catéchisme paroissial, il faut ajouter ceux qu'il donna à l'orphelinat de la Providence, en 1824. Il les donnait tous les jours de l'année, et plus longuement qu'à la paroisse, puisque ces enfants n'étaient pas requises par le travail des champs. Bientôt les pèlerins y assistèrent du dehors, près de la fenêtre, puis dans la salle. En 1845, il fallut se transporter dans l'église et certains le regrettèrent, car ils voyaient le saint de moins près. Jusqu'à la fin de sa vie, ce catéchisme ou *instruction* de onze heures devint une des principales attractions, si l'on peut dire, du pèlerinage, et un des moments où le Curé d'Ars se livra le plus librement (Trochu, 253-254). Il y fut fidèle jusqu'à la fin.

Il y avait enfin la prédication du dimanche : l'homélie, dont on nous dit qu'elle commentait l'évangile du jour. Mais d'après ce que nous pouvons en lire, il semble que cet évangile fournissait seulement un point de départ, car les soucis moralisants

le ces sermons les faisait davantage ressembler à des sermons le mission qu'à une homélie véritable. Nous verrons d'ailleurs ientôt qu'il faut ici distinguer entre plusieurs époques de la ie du Saint.

Pas moins d'une heure...

Il avait déjà prêché avant de venir à Ars, comme vicaire de M. Balley, à Écully : Nous savons seulement qu'alors « il était court et clair » et, au dire de sa sœur Marguerite : « Il ne prêchait pas encore bien à mon avis ; et cependant, quand c'était son tour de parler, on courait à l'église » (Trochu, 115). N'étant que vicaire, prêchait-il d'une façon plus personnelle et plus libre ? On peut le supposer, car il en sera tout autrement dans ses débuts de curé à Ars.

Il dut croire qu'un curé se devait de donner des sermons longs et élaborés. Il ne prêchait pas moins d'une heure, et sans doute estimait-il, même plus tard, qu'un prédicateur ne devait pas être avare de ses paroles. Un ecclésiastique, qui prêchait sans doute brièvement, lui dit que son auxiliaire M. Raymond (c'était donc après 1843) était trop long et endormait son auditoire. Le curé répondit : « Oh! il le met en extase, mais vous, vous ne lui donnez pas le temps de s'asseoir[3]. » Pour remplir cette durée, mais aussi pour que ses sermons soient construits avec exorde, démonstration, péroraison, le Curé d'Ars déploya un énorme effort de compilation. Il écrivait entièrement son texte. Mais il n'inventait guère : il cousait bout à bout des fragments recopiés dans les sermonnaires, en se contentant souvent d'y changer quelques mots, soit pour expliquer un terme un peu abstrait, soit pour souligner une exhortation de piété[4]. Ce magma souvent mal ordonné, il fallait ensuite l'apprendre par cœur : à quoi bon, autrement, avoir puisé chez les auteurs ?

3. *Le Curé d'Ars,* biographie illustrée, Éd. du Chalet, Lyon, 1959. Texte de S. Exc. Mgr Fourrey, p. 15. Désigné ci-dessous par Fourrey.

4. J. Genet, *Le Curé d'Ars est-il l'auteur de ses sermons ?* dans *Études,* septembre 1958, pp. 161-177.

Il y consacrait, dans la sacristie, des nuits entières, et du dehors ses paroissiens l'entendaient répéter sa leçon. Malgré tout ce labeur, ou plutôt à cause de lui, il lui arrivait de ne pouvoir achever sa récitation : « En chaire, il se perdait et il était obligé de redescendre sans avoir fini » (Trochu, 161-162).

Tout ceci aide à comprendre les caractéristiques et, disons-le, les défauts de cette première période : compilation, mauvaise composition, rigorisme parfois stupéfiant[5] et une certaine grandiloquence. Il faut encore ajouter qu'à cette époque M. Vianney pensait avant tout à convertir sa paroisse. Il luttait contre la profanation du dimanche, les blasphèmes, les bals, les veillées immorales, l'indifférence religieuse. Ce souci pastoral et, à cette époque de début, missionnaire, l'amenait d'ailleurs à truffer ses plagiats de tableaux de mœurs, pris sur le vif, qui sont souvent d'une excellente verve populaire. Il explique aussi la perspective très moralisante de presque tous ses sermons, perspective qui s'accordait bien avec le rigorisme des sources auxquelles il recourait.

Il abandonne ses cahiers.

Heureusement, l'afflux des pèlerins devait lui ôter le temps nécessaire à ces efforts, certainement méritoires, mais disproportionnés à leur résultat. Vers 1832, après une neuvaine au Saint-Esprit, il abandonna ses cahiers et monta en chaire, pour le catéchisme ou pour la prédication, sans aucune préparation immédiate. C'est alors qu'il devint vraiment lui-même, et nous reviendrons tout à l'heure sur cette prédication dont nous ne connaissons guère le texte, il est vrai, pour en rechercher l'inspiration profonde.

5. « Hélas ! que de chrétiens qui sortent de l'église (après avoir assisté à la messe) avec peut-être plus de trente et cinquante péchés mortels de plus que quand ils y sont entrés ! » Mgr Trochu, dans *Sermons*, Éd. du Club du Livre chrétien, postface, p. 240.

Les missions.

Il est un troisième mode d'apostolat par la parole qui a tenu une grande place chez le Curé d'Ars, ce sont les missions. Avant que ne commence le pèlerinage, il a participé à des missions dans le voisinage, notamment à Trévoux en 1823. Il participa à de nombreuses missions données pour le jubilé de 1826. Mais lorsque ce ministère à l'extérieur lui fut interdit, il s'y intéressa de la façon la plus efficace : en *fondant* des missions décennales. « Oh! que je regrette d'avoir pensé si tard à une si belle œuvre! » Il économisait sou par sou pour pouvoir réaliser une nouvelle fondation : « J'aime tant les missions que si je pouvais vendre mon corps pour en établir une encore, je le vendrais[6]! » Il y dépensa des sommes considérables : à la fin de sa vie, il avait fondé ainsi plus de cent missions, et sa légende au bréviaire rappelle sur ce point son zèle apostolique. Le curé d'une paroisse pauvre lui avait demandé quatre-vingts francs pour acheter une statue ou une bannière. « Oh! non, je ne peux pas. Toutes mes ressources sont destinées à l'œuvre des missions. » Un jour où il lui manquait deux cents francs pour établir une mission, il vendit une aube qui lui appartenait (Trochu, 441). « On trouvera toujours assez de personnes pour acheter des bannières ou des statues, mais le salut des âmes par les missions doit être préféré » (Nodet, 35).

On sait pourtant combien il se plaisait à monter « le ménage du bon Dieu », et qu'il dépensait sans compter pour embellir son église, acheter les plus riches ornements et les plus beaux vases sacrés qu'il pouvait trouver chez les marchands. Il n'y mettait aucun esthétisme. Un double et unique souci le guidait : d'abord honorer le Seigneur, surtout dans son eucharistie, mais aussi attirer les fidèles à l'église et leur inspirer de la dévotion.

Sa dévotion à l'eucharistie, à la présence réelle et à la messe

6. Ce n'est pas une hyperbole. Le Curé d'Ars pour soutenir son orphelinat, ses écoles, les missions, etc., faisait argent de tout. Il vendit son camail de chanoine, sa croix de la Légion d'honneur... et jusqu'à ses dents !

sont bien connues. On a gardé le souvenir de paroles frappantes[7] : « Si l'on nous disait : à telle heure on doit ressusciter un mort, nous courrions bien vite pour le voir. Mais la consécration... n'est-ce pas un bien plus grand miracle que de ressusciter un mort? » « Que c'est beau! après la consécration, le bon Dieu est là, comme dans le ciel!... Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de nos faiblesses » (Nodet, 108).

Parole et eucharistie.

Aussi est-on d'autant plus rempli d'admiration en voyant quelle valeur le Curé d'Ars accordait à la Parole de Dieu, qu'il met sur le même plan que l'eucharistie, et parfois même au-dessus d'elle. Les *logia* recueillis sur ce thème par l'abbé Nodet se rattachent à la plus pure tradition des Pères et au thème classique des deux Tables. Il faudrait tout citer.

« La parole divine est un des plus grands dons que le bon Dieu peut nous faire. — Je crois qu'une personne qui n'entend pas la Parole de Dieu comme il faut ne se sauvera pas. — Il est tout à fait impossible d'aimer Dieu et de lui plaire sans être nourri de cette parole divine. »

Mais voici qui est plus paradoxal, et qui nous étonne, sur les lèvres d'un curé du XIX^e^ siècle, nous qui croyons avoir découvert la Bible et les Pères.

« Celui qui écoute la Parole de Dieu avec un grand désir d'en profiter est plus agréable à Dieu que celui qui le reçoit dans la sainte communion. » Il faut évidemment l'entendre de quelqu'un qui ne communierait pas avec un aussi « grand désir d'en profiter », et qui séparerait l'eucharistie de la parole.

« Notre-Seigneur, qui est la vérité même, ne fait pas moins de cas de sa parole que de son corps (allusion probable au discours

7. Il a beaucoup prêché sur la présence réelle dans la première période, qu'il ne faudrait donc pas s'imaginer comme uniquement moralisante et négative. Mais tous ses sermons sur ce sujet ont été perdus (cf. *Sermons,* Club du Livre chrétien, Trochu, préface, note 2).

sur le Pain de Vie). Je ne sais pas si c'est plus mal fait d'avoir des distractions pendant la messe que pendant les instructions ; je ne vois pas de différence. Pendant la messe, on laisse perdre les mérites de la mort et passion de Notre-Seigneur, et pendant les instructions, on laisse perdre sa parole qui est lui-même. » Il est étonnant que le Curé d'Ars ait accordé plus de réalisme à la parole qu'à la messe!

Aussi, prenant la suite des Origène et des Augustin, il voit une profanation dans le mépris de la parole : « Nous n'avons jamais pensé que nous commettions une espèce de sacrilège lorsque nous ne voulons pas profiter de cette parole sainte » (Nodet, 126-127).

Dans cette haute vue de foi, prêcher n'est plus un exercice laborieux de rhétorique et de mémoire. C'est un acte sacramentel dans lequel le prédicateur est un véritable célébrant, et il communie le premier au pain de vie qu'il distribue aux autres. C'est, nous semble-t-il, ce que suggère cette confidence : « Je ne me repose que deux fois par jour : à l'autel et en chaire » (Nodet, 109).

Le mépris de la Parole de Dieu.

Certes, le Curé d'Ars n'avait aucune vanité oratoire. Il aimait laisser prêcher les autres, et disait que les auditeurs y gagneraient. Lorsqu'il se plaint de l'inattention des fidèles, ce n'est donc pas pour exhaler l'amertume d'un orateur vexé dans son amour-propre. Mais il souffre du dommage subi par les pauvres gens qui n'estiment pas à son haut prix la Parole de Dieu. Dans ses descriptions pittoresques on sent la souffrance de l'apôtre : « Voilà la pensée qui les occupe : « Mon Dieu, quand est-ce que cela sera fini ? » Vous les voyez à l'église, surtout pendant l'instruction, tourner la tête d'un côté et de l'autre, demander à leur voisin quelle heure il est. D'autres bâillent et s'étendent, tournant les feuillets de leur livre, comme pour examiner si le libraire y a fait quelques fautes. D'autres, vous les voyez dormir comme dans un bon lit. La première pensée qui se présente à

eux, ce n'est pas d'avoir profané un lieu si saint, mais : « Mon Dieu, cela ne finira plus!... Jamais je ne reviens!... » Et enfin, d'autres à qui la Parole de Dieu (qui a converti tant de pécheurs) donne mal au cœur. Ils sont obligés de sortir, disent-ils, pour respirer un peu l'air, pour ne pas mourir (...). Si on leur demande ce que l'on a dit à l'instruction : « Ah! vous répondront-ils, il a assez crié!... Il nous a assez ennuyés!... Je ne m'en rappelle pas seulement!... Si ce n'était pas si long, on retiendrait bien mieux. Voilà ce qui dégoûte le monde d'aller aux offices : c'est parce que c'est trop long... » Vous avez raison de dire : le monde, parce que ces gens-là sont du monde, de ceux qui sont du monde, sans bien le savoir. Mais, allons, nous tâcherons de leur faire mieux comprendre (du moins, s'ils le veulent). Mais étant sourds et aveugles (comme ils le sont), il est bien difficile de leur faire entendre les paroles de vie, et étant aveugles, il sera encore mal aisé de leur faire comprendre leur état malheureux » (*Sermons*, 42-43).

On lui demandait pourquoi il criait si fort en prêchant, tandis qu'il disait ses prières à voix basse. Il répondit : « Quand je prêche, j'ai souvent affaire à des sourds ou à des gens qui dorment; mais quand je prie, j'ai affaire au bon Dieu, et le bon Dieu n'est pas sourd » (Nodet, 128).

On prêche bien mieux ailleurs.

Cette inattention des auditeurs ne s'explique-t-elle pas par certains de ses défauts? Nous avons vu qu'il était long. D'après sa sœur, étant vicaire, il ne prêchait « pas encore bien ». Mais prêchait-il bien, plus tard? Ceux qui le jugeaient par comparaison ne le pensaient pas. Il disait un jour à un curé voisin : « J'ai vu aujourd'hui une grande dame de Paris qui m'a bien dit mes vérités. « J'étais venue, disait-elle, pour entendre bien prêcher, mais on prêche bien mieux ailleurs » (Fourrey, 15). Son auxiliaire l'abbé Raymond se jugeait très certainement très supérieur. Il avait proposé à son curé de diviser le travail : le curé au confessionnal, et le vicaire en chaire! Il reprochait à

M. Vianney des incorrections grammaticales. « Souvent son catéchisme n'était qu'un *pathos,* c'est-à-dire un peu de tout » (Nodet, 130). Et, nous l'avons dit, il criait souvent plus qu'il ne parlait, d'une voix gutturale, avec une diction saccadée...

Mais ceux qui venaient pour entendre un saint buvaient ses paroles. Aux conférences ecclésiastiques, c'était lui qui le plus souvent était chargé de l'instruction. On sait que ses catéchismes attiraient la foule et que des prêtres, des évêques, y revenaient chaque jour.

Nous savons quels étaient alors ses sujets de prédilection : « Il parlait fréquemment de l'amour de Dieu, de sa présence, de la nécessité de lui demeurer uni pour sanctifier ses actions, du bonheur et des joies du Paradis, de la beauté de l'âme en état de grâce, des bienfaits du Saint-Esprit, de la nécessité de la prière, des avantages des croix » (Nodet, 130).

On voit que c'étaient des sujets assez différents de ceux du début, des sermons imprimés. Malheureusement, ces sermons de la seconde époque n'ont pas été transcrits : il y aurait fallu la sténographie ou le magnétophone. L'abbé Raymond a reconnu cette impossibilité de reproduire ses paroles, en termes d'ailleurs ambigus : « Nous avons essayé plusieurs fois de confier au papier ces catéchismes avec l'aide d'un récent souvenir. Mais souvent la plume nous tombait des mains, parce que nous ne pouvions pas nous-même en supporter la lecture » (Fourrey, 48).

Cependant, bien des *logia* isolés ont été retenus par des auditeurs, tant leur formulation vive, populaire, fervente, se plantait comme une flèche dans la mémoire et dans le cœur. *L'Esprit du Curé d'Ars* de l'Abbé Monnin, le recueil récent de l'abbé Nodet sont constitués en grande partie de ces fragments.

L'éloquence d'un saint.

On était d'autant plus frappé de certaines paroles qu'elles étaient formulées dans le style le plus net, souvent par mode d'interpellation directe, qui engendrait une sorte de dialogue (Fourrey, 51-52). On a cependant remarqué, et le Curé d'Ars

l'a proclamé lui-même, que s'il a souvent le trait vif, et s'il ne craint pas de reprocher leurs défauts à ses paroissiens, sa prédication n'a jamais été agressive, polémique ou désespérante, mais toujours optimiste dans son austérité.

Mais plus que les paroles ou les idées, ce qui frappait et bouleversait c'était le ton, le regard, l'attitude. Le véritable orateur saisit beaucoup moins par ce qu'il dit que par ce qu'il est. Et c'est pourquoi aucun orateur ne pourra rivaliser avec un saint comme M. Vianney. « Parfois son visage s'enflammait; son action était si vive, surtout quand il parlait de l'amour de Dieu, qu'il semblait ne plus tenir à la terre. Sa parole était simple et sans nul art, mais il la prononçait en homme inspiré, avec un cœur si pénétré et d'un ton de voix si touchant qu'il était aisé de juger, en l'écoutant, qu'un feu divin le transportait et l'élevait au-dessus de lui-même. »

A la fin de sa vie, il était épuisé, édenté, on ne comprenait presque plus rien, on n'entendait que quelques mots, indéfiniment répétés; mais comme a dit l'évêque de Belley dans son éloge funèbre : « Même lorsqu'on ne l'entendait pas, lorsqu'on ne le comprenait pas, sa vue en chaire, sa vue toute seule, prêchait, touchait, convertissait » (Fourrey, 54).

Un vieux paroissien d'Ars résumait ainsi le souvenir qu'il avait gardé de la « rhétorique » de son curé : « Ses prêches étaient tout en comparaison » (Fourrey, 49). Ce brave homme songeait-il qu'il rejoignait la remarque de l'évangéliste sur ce Jésus dont le Curé d'Ars disait qu'il *était* la parole : « Tout cela Jésus le dit aux foules en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles » (Mt 13, 34). Ainsi comme on disait : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme » (Jn 7, 46) on a dit : « Jamais aucun prêtre n'a parlé de Dieu comme M. le Curé d'Ars » (Fourrey, 54).

A.-M. Roguet.

PEUT-ON PARLER D'UNE PASTORALE DU CURÉ D'ARS?

A son arrivée à Ars en 1818, M. Vianney avait trouvé un pays qui se déchristianisait doucement. Les gens n'étaient pas méchants, mais ils devenaient de plus en plus indifférents vis-à-vis de Dieu. La plupart allaient encore à la messe le dimanche, mais ce n'était plus pour eux qu'un geste vide de sens.

M. Vianney eut tout de suite conscience du grave problème qui se posait à lui. Jusque-là, s'il s'était penché avec angoisse sur les âmes de ceux qui l'entouraient, il n'avait guère pensé à la responsabilité pastorale de curé. Comme vicaire à Écully, il avait vécu avec exigence sa vie de prêtre, mais avait laissé tout naturellement le soin de la direction de la paroisse à son cher curé, M. Balley, dont la sainteté était indiscutable et l'intelligence reconnue de tous. Il n'avait eu qu'à faire confiance à son ancien maître et à lui obéir.

De quelle frayeur...

Par contre, quand il fut lui-même nommé curé, il prit conscience de la charge très lourde que l'archevêché de Lyon lui confiait. Aussi quand le bon M. Courbon, vicaire général, lui dit cette phrase presque banale : « Je vous envoie dans une petite paroisse où il n'y a pas beaucoup d'amour du bon Dieu, vous en mettrez », son cœur se déchira. Il avait maintenant mis-

sion de faire aimer le bon Dieu par deux cent trente personnes, ou plutôt par deux cent trente fois une personne. Quelle responsabilité pour lui qui comprenait ce que cela voulait dire : être curé! être réellement chargé de deux cent trente âmes! *De quelle frayeur ne doit pas être saisi un pauvre prêtre en exerçant un ministère aussi redoutable!*

Il n'est donc pas étonnant que presque tous les témoins du procès de Canonisation parlent de son inquiétude intérieure. Son esprit fin et intuitif fut bien vite envahi d'une angoisse vis-à-vis de sa paroisse trop pesante et de lui-même qui répondait si mal, croyait-il, au désir de Dieu. *Oh! quand on pense que notre grand Dieu a daigné confier cela à des misérables comme nous!* Il ne se débarassa, du reste, jamais complètement de cette sensation d'incapacité. Et ses fuites vers des lieux solitaires avaient certainement comme raisons profondes, en plus de son besoin de prière et de contemplation, son désir d'abandonner une charge qu'il trouvait trop lourde pour lui. Le lendemain de son dernier départ il avouait : *J'ai voulu mettre le bon Dieu au pied du mur, afin de lui faire voir que, si je meurs avec la charge de curé, c'est bien malgré moi, parce qu'il le veut.*

Ce trouble cependant n'atteignit jamais « la fine pointe » de son âme qui gardait une paix bienfaisante. *J'étais tourmenté,* disait-il, *cependant j'éprouvais une grande paix.* Écrasé par la résistance des hommes vis-à-vis de Dieu, il conservait, ainsi que tous les mystiques les plus tourmentés, une sérénité, un calme qui fut assurément une des grandes raisons qui attirèrent par milliers ces âmes plongées dans la misère humaine. *Oh! que le pécheur est malheureux,* disait-il, *il perd la paix de l'âme.*

Je me repose deux fois par jour.

Cette sorte de contradiction stimula en lui le travail pastoral qu'il entreprit dès qu'il mit le pied sur sa paroisse. Et, en devenant pleinement curé, il devint le grand saint que nous connaissons. On doit affirmer en effet que le grand moyen de sanctification de M. Vianney fut de vivre comme pasteur dans le village d'Ars. Il devint le confesseur extraordinaire qui « aspi-

rait » les pécheurs, parce qu'il avait d'abord su s'intéresser de tout son cœur aux quarante fermes qui lui étaient confiées.

Prêtre et curé il se devait en effet de donner Dieu à toutes ces âmes qui vivaient autour de lui. Il le fit presque facilement. *Je me repose deux fois par jour, à l'autel et en chaire.* Mais il devait également donner ses gens à Dieu. Là, cette tâche l'écrasait. Il ne vit qu'un moyen efficace, immédiat, ce fut de se jeter lui-même en prière, non pas seulement pour supplier le Seigneur pour ses paroissiens : *Mon Dieu, convertissez ma paroisse,* mais pour rendre à Dieu la louange que lui devait tout le village. *Que ne puis-je voir tous les hommes occupés seulement à vous aimer intérieurement, quoique occupés chacun extérieurement à leurs affaires!*

En prière.

Son premier soin fut donc, en arrivant au pays, de remplacer ce qui manquait à l'amour de Dieu dans sa paroisse. Il se mit donc en prière « à la place » de ceux qui ne priaient pas.

Les paysans qui descendaient très tôt dans la nuit à la foire de Trévoux voyaient souvent une faible lueur à travers les pauvres vitraux de leur petite église qui dominait le chemin. Leur curé était là en silence. *Quand on ne dit plus rien, c'est la plus belle des prières, celle-là.* Il portait toute sa paroisse dans son cœur et confiait au bon Dieu sa détresse de pasteur. *Je dis comme Notre-Seigneur entrant dans le monde : Me voilà, faites, Seigneur, ce que vous voudrez. Je m'offre en sacrifice!* Ce sacrifice intérieur s'adressait à la Trinité elle-même qui fut la grande direction de sa vie intérieure. *Lorsque nous prions, nous faisons plaisir aux trois Personnes de la Sainte Trinité.*

Être pratique.

Mais le curé est un être essentiellement pratique. Il savait bien qu'il ne pouvait pas orienter de prime abord ses gens vers

ce mystère ineffable. Il chercha donc à faire prendre conscience à ses gens que le centre du village était l'église, que l'église contenait le tabernacle, *garde-manger de l'âme,* et que l'Eucharistie c'était le Seigneur lui-même. Il prit donc position au pied du tabernacle, posant ainsi un problème vivant, mais facile à résoudre, même pour les têtes les plus dures, celui de la présence de Dieu. Enfin il se mit à prêcher. *Il est là, dans le sacrement de son amour, qui soupire et intercède sans cesse auprès de son Père.*

Évidemment, il prêcha aussi sur d'autres sujets, parfois, du reste, très moralistes et assez pénibles à suivre, puisqu'il cherchait ses idées dans les sermonnaires du temps. Mais déjà il jetait des pensées où l'on sentait frémir son âme remplie d'amour de Jésus-Christ. Il avait des « arrêts » émouvants. Il répétait parfois le même membre de phrase, ne pouvant continuer son discours, impressionné par la présence du Seigneur si proche.

Tous les témoins des premières heures (Villier, Mandy, Verchère, Catherine Lassagne) sont en effet unanimes pour affirmer que leur curé parlait surtout sur l'amour de Dieu, sur la présence eucharistique.

N'est-ce pas d'une grande intelligence pastorale d'appuyer fréquemment sur une idée simple, un fait précis, une présence merveilleuse ?

Un peu pénitence.

Le sentiment de la responsabilité de curé devait fatalement provoquer chez un saint un désir intense de faire pénitence pour sa paroisse. Il fallait bien qu'il se mortifie pour ceux qui ne pensaient plus qu'à s'amuser. *Je ferais un peu pénitence pour eux et tout le monde s'en trouverait mieux.* Les bals, les cabarets, l'indifférence religieuse sont donc l'explication de son extraordinaire mortification, qu'il ne faut pas non plus exagérer, pour la beauté romantique d'un curé de campagne pénitent. M. Vianney a gardé sur ce sujet un équilibre réel.

Mais l'action de M. Vianney ne s'arrêta pas, comme on l'a cru longtemps, à ces activités spirituelles. En bon curé, il essaya

aussi de penser, à mesure qu'il les apercevait, les problèmes de pastorale de sa paroisse.

Se faire accepter.

Sur ce plan son premier soin avait été de « se faire accepter » par les gens du pays. Tous les jours à l'heure de midi, il s'en allait, le chapeau sous le bras et le chapelet entre les doigts, visiter une ou deux fermes. En ouvrant la barrière, il appelait le père de famille par son prénom, puis obligeait tout le monde à se rasseoir autour de la longue table et, lui-même restant debout, causait familièrement.

Il lui arriva cependant de prendre part au repas de famille. Antoine Mandy raconte : « M. Vianney a mangé quelquefois chez mon père, maire d'Ars, jamais sur invitation. Il arrivait quelquefois à l'heure du repas et alors il y prenait part avec plaisir acceptant une pomme de terre et ne craignant pas de prendre un peu de vin. »

De cette façon il remarqua rapidement les familles sur lesquelles il pouvait compter. Il y avait justement les Mandy, et les Lassagne qui habitaient le quartier du Tonneau, les Cinier dont la ferme s'ouvrait juste en face de l'église, les Pertinand qui possédaient une grande maison en contrebas du cimetière, les Lardet au Trêves, dans le haut du village.

Le Curé s'attaqua d'abord...

Ces familles, qui étaient les meilleures, avaient petit à petit, tout comme les autres, accepté des choses très regrettables. En été un café organisait des bals sur le « Plâtre », la place du village, et presque toutes les familles s'y réunissaient, fermant les yeux sur les désordres qui se passaient dans la grange du petit cabaret tenu par un dénommé Mortier. L'hiver également, les familes se groupaient, le soir venu, dans l'une ou l'autre ferme pour écosser les noix, « blailler » le chanvre ou « épanouiller » le maïs. Après avoir travaillé ensemble, les jeunes gens

et les jeunes filles s'amusaient parfois d'une façon honteuse. Là encore les parents fermaient les yeux.

D'instinct le Curé s'attaqua d'abord aux personnes qui lui semblaient les plus influentes et aussi les plus faciles à atteindre, les mères de famille. Il parla à chacun en particulier de ses inquiétudes, de leur responsabilité. Il y faisait de nombreuses allusions dans les conversations générales. Chaque fois que son ministère lui en donnait l'occasion, il revenait sur ce même sujet. Parfois il plaisantait gentiment, car il avait souvent le sourire aux lèvres. *Un jour,* raconte-t-il, *je me trouvai de passer auprès d'un gros feu. Je pris une poignée de paille bien sèche, je la jetai dedans lui disant de ne pas brûler. Ceux qui furent témoins de cela me dirent en se moquant de moi : « Vous avez beau lui dire de ne pas brûler, cela n'empêchera pas qu'elle ne brûle. — Et comment, leur ai-je répondu, puisque je lui dis de ne pas brûler ? Qu'en pensez-vous, ma mère ? Vous y reconnaissez-vous ? N'est-ce pas que vous aviez dit à votre fille d'être bien sage, lorsque vous lui donniez la permission de partir ? »*

Un jour enfin il parla haut et fort : *J'ai longtemps balancé si je vous parlerai d'une matière si difficile à faire comprendre* (*la danse*). *Vous serez responsable devant Dieu. Vous avez moins de souci de vos enfants... que vous n'avez souci de vos bêtes qui sont dans votre écurie. Vous avez bonne grâce de défendre à vos enfants ce que vous faites vous-même.* Il savait qu'il était maintenant accepté par la presque totalité de la population, que les mères étaient au fond de son avis, et que les jeunes filles commençaient à se sentir mal à l'aise dans ces amusements si troubles. Il pouvait donc dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Bien entendu, certains jouèrent aux esprits forts et critiquèrent violemment leur curé. Le pasteur tint bon et, convaincu qu'il n'était pas possible d'assainir les bals, il demanda ni plus ni moins qu'on en fît le sacrifice et par contrecoup qu'on s'abstînt d'aller aux vogues. Il s'amusait même à payer le ménétrier pour qu'il reparte avant d'être arrivé. Il savait bien que ce geste ne pouvait pas avoir un sens définitif et durable. Il ne faut pas croire non plus que le curé faisait là une action vengeresse. Il acceptait seulement de sourire dans cette lutte où il voulait sortir vainqueur.

Par contre, il avait remarqué que le problème des veillées était tout autre. Il savait d'expérience qu'il était possible de réorganiser ces soirées passées en commun. Quand il était dans le maquis, au Noës, on lui demandait souvent d'assister aux veillées afin d'y raconter des histoires. Il connaissait donc la question. Il s'arrangea pour toucher encore une fois les parents. Peut-être se servit-il des réunions du Rosaire, qu'il venait de rétablir et qui attiraient déjà presque toutes les jeunes filles, les mères de famille, et même, si singulier que cela puisse paraître, deux ou trois pères de famille. Ensemble on réfléchit et l'on prit des résolutions. Bientôt ainsi les veillées devinrent de bonnes soirées familiales. On commençait par travailler, puis la jeunesse s'amusait, mais toujours sous l'œil des parents, et l'on finissait par la prière.

Quelques années après, les jeunes filles, en revenant tard dans la nuit, n'hésitaient pas à monter se confesser, en voyant encore du feu à l'église. Et le bon Curé leur disait en sortant du confessionnal : *Allez vite vous coucher. Vous ferez votre pénitence plus tard. Vous avez bien sommeil.*

L'éducation familiale.

M. Vianney aborda à partir de ce moment les grands problèmes de l'éducation. Il le pouvait maintenant avec ces parents qui comprenaient le sens de leur responsabilité. *Plus vos enfants avancent en âge, plus vous devez redoubler vos prières et vos soucis. Voulez-vous, ma mère, que votre fille fasse des connaissances ? Ne vous inquiétez pas tant, elle en fera bien sans que vous vous tourmentiez si fort! La vertu passe du cœur des mères dans le cœur des enfants qui font volontiers ce qu'ils voient faire. Ne vous effrayez pas de votre fardeau, Notre-Seigneur le porte avec vous. Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait et, quand il donne à une jeune mère beaucoup d'enfants, c'est qu'il la juge digne de les élever. C'est de sa part une marque de confiance. Que vos enfants se rappellent un jour bien plus ce qu'ils ont vu faire que ce que vous leur avez dit.*

Sous cette impulsion, les mères devinrent de véritables édu-

catrices. Peut-être étaient-elles sévères, selon les principes du moment, mais il est certain qu'elles formèrent une génération exceptionnelle d'hommes et de femmes. A la fin de la vie de M. Vianney, les habitants d'Ars étaient donnés en exemple dans toute la région.

Les œuvres et les lieux d'influence.

L'âme apostolique du Curé n'en resta pas là. Elle chercha à élargir la charité du cercle familial. Pour un curé d'Ars une famille n'avait pas le droit de demeurer sur elle-même. Elle devait s'inquiéter de la misère des autres. *Les personnes qui pratiquent la dévotion, qui se confessent et communient, et qui ne font pas les œuvres de foi et de charité, sont semblables à des arbres en fleurs. Vous croyez qu'il y aura autant de fruits que de fleurs : il y a bien de la différence!*

Il se chargea, du reste, de leur faire faire des « œuvres de foi et de charité ». Une pauvre salle jointe au four « minal » (communal) servait de classe à tous les enfants : petits et grands, filles et garçons. La chose ennuyait M. Vianney. On savait dans les fermes que M. le curé cherchait une solution. Aussi Mme Lardet et ensuite Mme Lassagne ne furent pas autrement surprises de voir arriver un jour leur curé venant leur demander leur fille pour ouvrir une petite école. Elles acceptèrent, semble-t-il, assez rapidement, car Benoite et Catherine partirent bientôt se former à Fareins. Si le curé rencontra de nombreuses difficultés à la fondation de son école, elles ne vinrent pas des familles du pays, qui, du reste, l'aidèrent souvent à soutenir sa Providence une fois qu'elle fut devenue un orphelinat.

M. Vianney s'inquiéta alors de ce qu'on appellerait aujourd'hui des « lieux d'influence ». Oh! n'exagérons rien! Je ne pense pas qu'il se soit mis à sa table de travail la tête entre les mains pour essayer de discerner méthodiquement le problème pastoral de sa paroisse. Mais, très attentif à l'activité de ses gens et aux causes de leur formation ou de leur déformation, il aperçut petit à petit, en vivant dans ce village, les points importants qui

avaient une influence certaine et où il était bon d'y glisser des hommes de valeur.

Heureusement il avait remarqué quelques jeunes gens dans une famille qui était, peut-être, plus évoluée que les autres. Elle avait déjà donné un prêtre à l'Église, qui était curé dans le Lyonnais. Parmi les quinze enfants Pertinand, trois lui semblaient particulièrement doués : Jean qui était intelligent et réussissait bien dans les études. André, garçon pratique, ayant du bon sens et... aussi de bons muscles. Enfin, François, le bavard, qui était toujours le centre des petits groupes de jeunes.

M. Vianney orienta donc doucement ces trois garçons vers les trois lieux d'influences qu'il avait remarqués.

Les petites filles avaient leur école. Il fallait songer aux garçons. M. le Curé envoya Jean auprès de son oncle, l'abbé Renard, pour qu'il achève ses études et devienne instituteur au village. Pendant ce temps il poussait rapidement les travaux pour la construction d'une belle maison dans la « verchère » de la Cure, et en l'année 1838 il inaugurait l'école de garçons avec « son » Jean comme maître.

Malgré ce qui a été souvent dit, le Curé d'Ars n'avait jamais pu mettre un terme définitif aux cabarets du pays, qui étaient plutôt des débits de boisson installés dans une ferme. Bien sûr, ils disparaissaient les uns après les autres, mais parfois un étranger essayait, malgré tout, sa chance. D'autre part il savait bien, ce bon M. Vianney, que les hommes se rassemblaient encore, le dimanche après les vêpres, par exemple.

Il n'était pas tellement bon non plus qu'ils aillent dans une de leurs fermes où le manque de surveillance était presque total. Il poussa donc André à ouvrir un « hôtel » dans la grande maison paternelle. Le pèlerinage commençait. Il fallait pouvoir accueillir les gens. Bien entendu il fut absolument défendu d'appeler l'hôtel Pertinand un « café », mais j'imagine que ce dut être un lieu de rassemblement tout trouvé pour les hommes qui se trouvaient ainsi sous la surveillance de ce brave André, de taille et de force à faire respecter son « hôtel ».

Enfin, M. Vianney n'avait pas été sans remarquer que toutes les bonnes femmes et même les hommes, quand ils n'étaient pas dans les champs, couraient à l'arrivée des voitures pour appren-

dre les nouvelles du pays. En ce temps, les gazettes atteignaient très peu de monde à la campagne. Le journal était donc « parlé » par les voituriers. Le Curé sentit tout de suite l'influence que pouvaient avoir ces informateurs bénévoles. Il engagea donc François à organiser le service des diligences qui devenait nécessaire en raison du pèlerinage. Le jeune homme prit si bien la chose au sérieux qu'il devint célèbre comme voiturier « babillard ». Il y a quelques années encore on voyait des vieux à Ars qui parlaient du « fameux » François Pertinand.

M. Vianney connaissait encore un autre moyen de diffusion des nouvelles que le maître de diligence, le mendiant. En effet celui qu'on appelait familièrement « le pauvre » passait de village en village racontant, en remerciement de la soupe qu'on lui faisait manger au coin de la table ou du morceau de pain qu'on lui taillait dans la grosse miche, ce qu'il avait entendu dire le long de son vagabondage.

M. le Curé, dont la charité était inépuisable, mais cependant équilibrée, faisait toujours entrer le pauvre dans sa cuisine afin de lui acheter les vieux croûtons qui traînaient depuis des jours au fond de sa besace. Parfois même il lui offrait avec joie le pâté que Mlle Lacan avait imprudemment déposé dans son garde-manger. Il pouvait ainsi causer avec le pauvre homme, apprendre ce qu'on lui cachait dans le pays, redresser son jugement, rétablir la vérité dans ses histoires. Puis il le raccompagnait jusqu'à la porte en le remerciant d'avoir bien voulu lui céder le fond de son sac.

Tout doucement.

Tout doucement ainsi le terrain spirituel de son village se préparait. Il pouvait déjà proposer à son peuple non seulement des idées saines, mais même des pensées surnaturelles adaptées à la vie de chacun. *On ne peut pas dire que les laboureurs, les ouvriers n'ont pas le temps de méditer, puisqu'ils peuvent le faire si facilement en travaillant.*

Bien entendu tout ce travail se fait « à chapeau » comme on disait dans le pays. Mais, si on ne peut admettre que M. Vian-

ney dressa un plan d'apostolat, il est impossible de ne pas admirer « sa pastorale » vivante, intelligente et fructueuse.

Il ne s'agit évidemment pour personne de reprendre les mêmes moyens que le Curé d'Ars, de refaire les mêmes gestes. « Il ne faut jamais imiter un homme, si saint soit-il. On n'imiterait que ses défauts », disait saint Jean de la Croix. Nous pouvons cependant trouver avec bonheur chez le Curé d'Ars une intelligence des problèmes qui se posaient à lui, une compréhension profonde de la personne humaine, un sens pratique des réalités, un amour immense de Dieu qui permettent à tous les curés (et certains en ont douté) de voir en lui vraiment un patron exemplaire.

Bernard Nodet.

LE PÈLERINAGE D'ARS

Rencontre avec le Seigneur

Il est vrai de dire d'Ars ce que l'on pourrait dire de Lourdes : sa réelle influence n'est pas prouvée par l'extraordinaire merveilleux ou par le miracle extérieur, encore qu'une maladie incurable, guérie, puisse être le signe de la présence de l'Esprit vivifiant.

Le « miracle d'Ars », son influence pastorale réelle, la prière efficace et actuelle de saint Jean-Marie Vianney sont d'ordre intérieur, et, singulièrement ici, d'ordre pénitentiel : un retournement, à la manière de la terre sous le soc de la charrue, une ouverture à la lumière, l'accueil d'une présence, la réponse à un appel. « Vivante, en effet, est la Parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées des cœurs (He 4, 12). »

Ars est ce lieu de la rencontre avec la Parole qui « pénètre jusqu'au point de la division de l'âme et de l'esprit » pour y faire jaillir l'eau vive. Le saint Curé d'Ars continue à nous montrer ce « chemin du ciel ».

Quelques témoignages authentiques illustreront, ici, ces remarques. C'est un homme d'affaires :

> Après avoir passé la Saône à Villefranche, au moment de tourner à Jassans, j'aperçus une plaque : Ars — 8 km. J'avais le temps. Je poursuivis tout droit. Depuis longtemps je ne pratiquais plus. La question religieuse m'inquiétait bien un peu, me donnait même une certaine angoisse, probablement en raison d'une liaison que je ne voulais pas rompre. J'essayais donc d'y penser le moins possible et n'entrais jamais dans une église pour y prier.

Par contre, j'acceptais d'en visiter, par intérêt historique ou artistique. Quelques minutes plus tard je pénétrais donc dans ce sanctuaire qui commence en pauvre et finit en nouveau riche. Une paix immense m'envahit. Je restai quelques instants debout derrière un vieux bénitier. Devant moi un prêtre disait son bréviaire, je pensai tout de suite qu'il était là pour confesser. Je montai lentement jusque devant la châsse que je regardai comme une momie du Louvre, et redescendis dans la pauvre petite église. Le prêtre était toujours là. Le visage de mon péché m'apparut alors beau, très beau. Je me précipitai vers la porte. Je contemplai le fond du bénitier sans le voir, j'y plongeai les doigts pour me donner une contenance. Enfin je respirai fortement et m'élançai dehors. Je me dirigeai vers ma voiture. J'ouvris la porte que je balançai, sans monter. Je me répétais : « La paix était là, la paix était là... » Brusquement je refermai la porte et courus comme un fou à l'église. Je fis quelques pas dans le sanctuaire comme pour le visiter à nouveau. Devant la chapelle de la Sainte Vierge je me retournai, revins sur mes pas, et, comme dans un rêve je m'adressai au prêtre : « Mon Père, confessez-vous ? »

C'est une jeune ouvrière :

On m'avait envoyée à B. parce que je faisais le désespoir de ma famille. B. est un foyer de jeunes filles installé dans une usine. J'avais l'impression d'être en prison. Un jour la directrice décida d'une grande sortie, à Villefranche-sur-Saône. En gare de Perrache je profitai de quelques instants et je filai avec deux filles à la poursuite d'un beau jeune homme. La conversation fut bien vite engagée. Mais la directrice nous retrouva. A Villefranche on nous parla d'Ars. Le nom du Curé d'Ars me disait quelque chose : je voyais sa marmite de pommes de terre moisies, je pensais au diable; celà me donnait des frissons dans le dos. En arrivant dans le petit village je fis la grimace. Il y avait si peu de monde. Un missionnaire vint nous donner spécialement des explications. Dans l'après-midi nous avons été au cinéma de la paroisse. Il y avait pas mal de jeunes. Je ne sais pourquoi je ne cherchais pas à me faire remarquer. Vers cinq heures j'étais décidée d'aller voir le missionnaire. Le soir, je n'eus qu'à écouter. Toute ma vie s'éclaircit en quelques minutes. Et le lendemain, je communiai comme le jour de ma première communion.

Une trouée dans la nuit de la souffrance et de l'angoisse :

A l'aube du 10 août 1953, je me mettais en marche vers Ars, l'insupportable fardeau de ma vie sur le dos, et au cœur, l'obscure espérance des vivants. Fardeau de mon enfance marquée par la souffrance, conflits d'adolescence, d'adulte. Fardeau de l'angoisse, de la tristesse, de la maladie, des déceptions et des deuils. Fardeau du doute, de la peur et du désespoir. Un oiseau affolé dans l'étau d'une main cruelle. Je dis en arrivant au saint Curé : « Je ne partirai pas avant que vous ne m'ayez éclairé, exaucé, guéri. » Une grève des chemins de fer m'y bloqua pendant trois semaines. Ce furent trois semaines de larmes, de cauchemars, de secousses, d'orages et de lumières. Trois semaines de grâces. Les conflits s'éclairèrent soudain, l'angoisse et la peur cédèrent. La paix, la grande paix que je n'avais jamais connue, et l'aurore des jours nouveaux que j'allais vivre se leva. Je vis toutes choses avec des yeux neufs.

La rencontre avec la joie des Béatitudes :

J'ai lutté toute une année, et ce n'est qu'à Ars, en cette fin d'août, que j'ai lâché la terre. Ce que j'ai atteint, c'est la vérité, je le sais, c'est le bonheur aussi, mais ce ne peut être une halte. Plus que jamais il me faut être attentive et active. Je ne possède rien, j'ai simplement entrevu. Plus on avance, plus il y a d'exigences de la part de Dieu. Comme il faut donner quand on a reçu. Il y a trop d'heures de sommeil dans notre vie, dans notre cœur, pour que nous puissions être en paix avec nous-même. Notre insuffisance ne cesse pas, hélas, avec notre désir de Dieu. Qu'y a-t-il en ce lieu où j'ai retrouvé la vie ? Est-ce la silhouette du saint Curé que l'on y rencontre ? La tendresse de la Vierge que j'ai trouvée si proche ? L'Esprit triomphant toujours du mauvais goût et de la médiocrité de l'homme, la beauté à Ars est plus forte que la laideur. Je puis partir, je puis rentrer. La joie que j'ai en moi fait partie de moi. Je l'emportais, suppliant Dieu de savoir la garder. Retrouvant mon labeur, mes tâches, l'air lourd et traînant de mon corps douloureux, je suis rentrée dans ma nuit éclairée.

« Il est toujours émouvant de surprendre le Seigneur au travail dans une âme. On nous parle toujours des merveilles qu'il accomplit dans le cœur des saints, on ne dit pas assez les miracles,

les longs et patients miracles qu'il fait pour les autres, la délicatesse avec laquelle il leur parle tout en les laissant libres (là précisément est la délicatesse). Même dans cette sorte d'enfer qu'est le péché mortel, il sait nous atteindre, mais comment ? Il y a une heure, une seconde où il agit, si on le laisse agir — et parfois il a la miséricorde de ne pas nous consulter et d'agir malgré nous[1]. »

« Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille », nous dit Jésus (Jn 5, 17). Ars est ce lieu de la rencontre avec ce mystérieux travail du Seigneur en chacun de nous, pour notre réussite d'éternité. Il y a ceux pour qui cette rencontre sera la conversion imprévue et inattendue, point de départ d'une vie chrétienne : « ab homine iniquo et doloso erue me ». Il y a ceux pour qui cette rencontre sera celle de l'œuvre d'art jamais achevée, ici-bas, dans les mains de l'Artiste : « estote perfecti sicut Pater ». Pour tous : rencontre transformante.

« Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille », comme le vigneron qui émonde sa vigne. Comme le sang qui nforme et fortifie les muscles pour l'effort et la marche. Comme a sève qui porte le fruit à sa maturité. Comme la rosée qui mprègne la terre et la rend féconde. Comme l'amour qui brise 'égoïsme orgueilleux et solitaire, pour ouvrir notre cœur à la vérité du don de soi et à la joie purifiante de la lumière, dans e consentement d'une communion vécue et fidèle.

Ars est ce lieu de la rencontre avec le Seigneur sur le « chemin du ciel ». C'est là son témoignage toujours actuel. Le saint Curé nous prend par la main et nous conduit à ce lieu de la rencontre. « L'homme a une belle fonction, nous dit-il, celle de prier et d'aimer. » Et encore : « Il faudrait dire chaque matin : mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit qui me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes. »

Dès lors ne pourrait-on pas dire, en conclusion, qu'Ars demeure le lieu de la rencontre avec la béatitude de la pauvreté ?

Abbé J. Bidot,
Curé de Lachassagne (près d'Ars).

1. Julien Green, *Le bel aujourd'hui*, p. 171.

QUELQU

8 mai 1786 : Naissance de Jean-Baptiste-Marie Vianney et baptême à Dardilly.

Dix ans de préparation

1805 : A dix-neuf ans, il commence ses études à Écully sous la direction de M. Balley.
1809-1811 : Il échappe à la conscription et se cache aux Noës.
1811-1812 : Petit séminaire de Verrières.
1813-1814 : Grand séminaire de Lyon.
13 août 1815 : A vingt-neuf ans, ordination sacerdotale.
1815-1818 : Vicariat d'Écully.
17 décembre 1817 : Mort de M. Balley.

Quarante et un ans de charge

9 février 1818 : A trente-deux ans, il est nommé curé d'Ars.
Novembre 1824 : Établissement de « La Providence ».
1825-1830 : Débuts du pèlerinage à Ars.
1830 : Culte à sainte Philomène et premiers miracles.
Vers 1840 : Premier essai de fuite (Croix des Combes).

ATES

Septembre 1843	: Grande maladie et fuite chez son frère à Dardilly.
Novembre 1848	: Fermeture de « La Providence » sur ordre de l'Évêché.
4 septembre 1853	: Troisième et dernière tentative de fuite.
26 janvier 1855	: Essai infructueux de visite à son frère.
1824-1858	: Il lutte trente-quatre ans avec le diable.
4 août 1859	: Il meurt à Ars à soixante-treize ans.
31 mai 1925	: Canonisation.

Et pendant plus de trente ans...

A minuit, le saint Curé se lève.
A une heure, il descend à l'église et fait ses prières.
Jusqu'à six heures, il confesse.
A six heures, il dit sa messe et fait son action de grâces.
A sept heures, il boit un demi-bol de lait à la Providence.
Puis jusqu'à onze heures, confession des hommes.
A onze heures, catéchisme à la Providence ou à l'église.
De midi à huit heures du soir, déjeuner au presbytère, visite des malades, bréviaire, confession pendant six heures environ.
A huit heures, prière publique, puis homélie ou catéchisme.
A dix, il est rentré chez lui et reçoit les visiteurs illustres.
Une à trois heures de sommeil, vingt heures de travail, quinze heures de confessionnal.

PAROLES DU CURÉ D'ARS

« Père, dis-moi une parole qui sauve. » Cet appel qui revient constamment dans les apophtegmes des Pères du désert, combien de fois le Curé d'Ars ne dut-il pas l'entendre! Il fut vraiment un témoin de la Parole de Dieu. Tout ce que nous redécouvrons, par nos essais pour plus de vérité dans la pastorale, il l'a expérimenté.

« Une parole qui sauve. » Les siennes nous atteignent encore, tranchantes comme l'épée, puissantes comme le marteau sur le roc, exigeantes comme le feu, mais aussi douces comme le souffle de l'ami, et patientes comme la sève de printemps. A travers ses paroles, nous comprenons un peu ce que furent, et ce que sont pour nous, ces attributs de la Parole de Dieu : une parole qui sauve.

Ne croyez pas avoir tout fait.

Accordez-moi la conversion de ma paroisse : je consens à souffrir ce que vous voudrez tout le temps de ma vie. (*En arrivant à Ars.*)

Si j'avais su en arrivant à Ars tout ce que je devais y souffrir, je serais mort sur le coup.

Il n'y a qu'à aller jusqu'au bout de soi-même.

Si un prêtre venait à mourir à force de peines et de travaux ıdurés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce ne serait as mal.

Vous avez prié, vous avez pleuré, vous avez gémi, vous avez ›upiré. Mais avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous couché ır la dure, vous êtes-vous donné la discipline ? Tant que vous 'en serez pas venu là, ne croyez pas avoir tout fait.

(*A un curé qui se plaignait de ne pouvoir changer le cœur de ses paroissiens.*)

Si j'avais su ce qu'était un prêtre...

Non, s'écria-t-il, il n'y a rien au monde de si malheureux ı'un prêtre! A quoi passe-t-il sa vie? A voir le bon Dieu offensé. ›ujours son saint nom blasphémé! Toujours ses commande- ents violés! Toujours son amour outragé! Le prêtre ne voit que la, il n'entend que cela. Il est toujours comme saint Pierre au étoire de Pilate, il a toujours sous les yeux Notre-Seigneur sulté, méprisé, raillé, couvert d'opprobres. Les uns lui crachent ı visage, les autres lui donnent des soufflets; d'autres lui ettent une couronne d'épines; d'autres frappent sur lui à ands coups. On le pousse, on le jette par terre, on le foule aux eds, on le crucifie, on lui perce le cœur. Ah! si j'avais su ce ı'était un prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais en vite sauvé à la Trappe.

On est toujours prêtre trop tôt.

(*Pendant un catéchisme à l'église.*)

Si je suis mort curé, c'est vous qui l'avez voulu...

J'ai cru entendre cette nuit les cris de triomphe poussés par le démons : Nous le tenons, nous le tenons, disaient-ils, il est nous!

(*Pendant sa grande maladie.*)

Lorsque je ne dors pas, mon esprit voyage : je suis à l Trappe, à la Chartreuse; je cherche un coin pour pleurer m pauvre vie et faire pénitence de mes péchés, et essayer si le bo Dieu voudrait bien encore lui faire miséricorde.

Que Dieu est bon de supporter mes immenses misères! Die m'a fait cette grande miséricorde de ne rien mettre en moi su quoi je puisse m'appuyer : ni talent, ni science, ni force, ni vertu Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvre péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tou et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me fera tomber dans le désespoir.

Le bon Dieu qui n'a besoin de personne se sert de moi pou ce grand ouvrage, quoique je ne sois qu'un prêtre ignorant. S' avait eu sous la main un instrument plus misérable, il l'aurai pris, et il aurait fait par lui cent fois plus de bien.

C'est une chose affreuse de passer d'une Cure au tribunal d Dieu.

Monseigneur ne s'embarrasse pas de moi.

Je sèche d'ennui sur cette pauvre terre, mon âme est trist jusqu'à la mort. Mes oreilles n'entendent que des choses pén bles et qui me navrent le cœur.

— Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du monde — Tout de même... Je ne crains pas la peine... Je serais

plus heureux des hommes, n'était cette pensée qu'il faudra paraître au tribunal de Dieu avec ma PAUVRE VIE DE CURÉ.

Mon Dieu, si je savais que je dusse avoir le malheur de ne pas vous voir pendant l'Éternité, puisque je vous tiens maintenant, je ne vous lâcherais plus.

Le bon Dieu m'accorde bien à peu près ce que je lui demande, sauf quand je prie pour moi.

Le prêtre.

Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait, non de frayeur, mais d'amour.

Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange. Celui-ci est l'ami de Dieu, mais le prêtre tient sa place.

— Monsieur le Curé, il y a pourtant de très braves gens dans le clergé ?

— Que dites-vous, mon ami ? Bien sûr, il y a d'honnêtes gens parmi nous. Où seraient-ils, grand Dieu, s'ils n'étaient pas là ? Mais pour dire la messe, il faudrait être un séraphin. Si on savait ce que c'est que la messe, on mourrait. On ne comprendra le bonheur qu'il y a à dire la messe que dans le ciel. Mon ami, la cause de tout ce malheur et du relâchement du prêtre, c'est qu'on ne fait pas attention à la messe. Hélas! mon Dieu, qu'un prêtre est à plaindre, quand il fait cela comme une chose ordinaire. Il en est qui ont si bien commencé, qui ont si bien dit la messe pendant quelques mois! et ensuite... Oh! quand on pense que notre grand Dieu a voulu confier cela à des misérables comme nous! Ce qui fait du mal, ce sont ces nouvelles du monde, ces conversations, cette politique, ces gazettes. On s'en remplit la tête, puis on va dire la sainte messe, le bréviaire. Mon grand désir à moi serait de me retirer à Fourvière, n'étant chargé de personne, et après avoir bien prié, d'aller passer mon temps à

l'hôpital. Oh! que je serais heureux! Eh! mon ami, il ne faut pas perdre confiance. Mais voyez, le bréviaire est léger comme une plume, de curés canonisés. Ce qui perd les prêtres, c'est d'aller se voir sans cesse. A la bonne heure, qu'on aille de temps en temps visiter un confrère pour s'édifier, se confesser. Mais toujours courir, hélas! Vous êtes sous-diacre, mon ami, oh! que vous êtes heureux! Une fois qu'on est prêtre, on n'a plus qu'à pleurer sa pauvre misère. Pour être saint, il faut être fou, avoir perdu la tête. Ce qui nous empêche d'être saints, nous autres prêtres, c'est le manque de réflexion. On ne rentre pas en soi-même; on ne sait pas ce qu'on fait. C'est la réflexion, l'oraison, l'union à Dieu, qu'il nous faut. Oh! que c'est malheureux un prêtre qui n'est pas intérieur! Mais pour cela il faut la tranquillité, le silence, la retraite, mon ami, la retraite! C'est dans la solitude que Dieu parle.

Je dis quelquefois à Mgr Devie : si vous voulez convertir votre diocèse, il faut faire des saints de tous vos curés. Le moyen d'être bon prêtre serait de vivre en séminariste. Mais on ne peut pas toujours.

L'ouvrage d'un Dieu.

Nous sommes l'ouvrage d'un Dieu. On aime toujours son ouvrage. Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile. Mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage, voilà qui est incompréhensible.

Oh! que l'homme est grand. L'homme créé par amour ne peut vivre sans amour : ou il aime Dieu, ou il s'aime, ou il aime le monde. S'il avait la lumière, il verrait bien que tout ce qu'il aime ne peut que lui donner la mort éternelle : c'est un avant-goût de l'enfer.

Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. Le cri de l'ange, c'est la prière; le cri de la bête, c'est le péché. Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher.

Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du temps. Comme cet avare qu'on administra un jour; lorsqu'on lui présenta à baiser un crucifix d'argent : « Voilà une croix, dit-il, qui pèse bien dix onces. »

Pour notre corps, la mort n'est qu'une lessive.

Notre âme est emmaillotée dans notre corps, comme un enfant dans ses langes. On ne lui voit que la figure.

Le poisson cherche-t-il les arbres et la prairie? Non, il s'enfonce dans les eaux. L'oiseau s'arrête-t-il sur la terre? Non, il s'envole dans les airs. Et l'homme qui est créé pour aimer Dieu, posséder Dieu, renfermer Dieu, que fera-t-il de toutes les forces qui lui ont été données pour cela?

Nous le verrons! Nous le verrons! O mes frères, y avez-vous jamais pensé? Nous verrons Dieu! Nous le verrons tout de bon. Nous le verrons tel qu'il est... face à face! Nous le verrons.

(*Pendant un sermon sur la Transfiguration.*)

Maudits de Dieu! Comprenez-vous mes frères, maudits d'un Dieu qui ne sait que bénir, maudits d'un Dieu qui ne sait que pardonner et aimer.

Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour le couvrir de baisers et de caresses. On aime une chose à proportion du prix qu'elle nous a coûté; jugez par là de l'amour que Notre-Seigneur a pour notre âme qui lui a coûté tout son sang! Aussi est-il affamé de communications et de rapports avec elle.

L'homme a été créé par l'amour : c'est pourquoi il est si porté à aimer.

Nous ne sommes sur la terre que par entrepôt, pour un petit moment. Il semble que nous ne bougeons pas, et nous marchons à grands pas vers l'Éternité, comme la vapeur.

Nourri du souffle de Dieu.

Le bon Dieu n'a pas besoin de nous; s'il nous commande de prier c'est qu'il veut notre bonheur et que notre bonheur ne peut se trouver que là. Lorsqu'il nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle.

Lorsque le cœur est pur, il ne peut se défendre d'aimer, parce qu'il a retrouvé la source de tout l'amour, qui est Dieu.

Il faut quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu comme le poisson quand il voit venir la vague.

Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps.

Plus on prie et plus on veut prier. C'est comme un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite et qui va toujours plus avant. L'âme se plonge, s'abîme, se perd dans les douceurs de la conversation avec Dieu.

L'âme pure est une belle rose et les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum.

Quand nous nous lasserons de nos exercices de piété et que la conversation avec Dieu nous ennuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le bon Dieu.

Celui qui ne prie pas est comme une poule ou une dinde qui ne peut s'élever dans les airs. Si elles volent un peu, elles retombent bientôt, et, grattant la terre, elles s'y enfoncent, s'en aspergent et semblent ne prendre plaisir qu'à cela.

Si un damné avait le bonheur d'aimer le bon Dieu tous les mille ans une fois, et cela pendant cinq minutes, son enfer cesserait d'être un enfer.

Dans le ciel, on sera nourri du souffle de Dieu.

Le Saint-Esprit, notre conducteur.

Une âme qui a le Saint-Esprit ne s'ennuie jamais en la présence de Dieu. Il sort de son cœur une transpiration d'amour.

Que c'est beau, mes enfants, le Père est notre Créateur, le Fils est notre Rédempteur, et le Saint-Esprit notre Conducteur.

Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand. Avec le Saint-Esprit, on voit tout en grand. Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Alors les moindres imperfections...

L'Esprit-Saint nous conduit comme une mère conduit son enfant de deux ans par la main, comme une personne qui y voit conduit un aveugle.

L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie, comme le rien ne voit pas plus loin que ce mur, quand la porte de l'église est fermée. L'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité. Pour l'homme qui se laisse conduire par l'Esprit-Saint, il semble qu'il n'y a point de monde; pour le monde il semble qu'il n'y a point de Dieu. Il s'agit donc de savoir qui nous a conduit. Si ce n'est pas le Saint-Esprit, nous avons beau faire, il n'y a point de substance ni de saveur dans tout ce que nous faisons. Si c'est le Saint-Esprit, il y a une douceur moelleuse... c'est à mourir de plaisir.

Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme... Le Saint-Esprit est notre domestique.

Ceux qui ont l'Esprit-Saint ne peuvent pas se sentir tellement ils connaissent leur pauvre misère.

Si l'on disait aux damnés : Pourquoi êtes-vous en enfer? Ils répondraient : Pour avoir résisté au Saint-Esprit.

La crainte des croix.

C'est la crainte des croix qui est notre plus grande croix.

La croix sue le baume et transpire la douceur, mais il faut la serrer contre son cœur; les contradictions nous mettent au pied de la croix, et la croix à la porte du Ciel.

Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette voie de l'abnégation. Quand une fois on y est entré, ça va tout seul, et quand on a cette vertu, on a tout.

C'est suave, c'est le bonheur... Seulement il faut aimer en souffrant, il faut souffrir en aimant.

Vous, monsieur, il faut accepter votre croix; si vous la portez courageusement, elle vous portera au Ciel.

Ce qui rend la vie religieuse si méritoire, c'est ce renoncement de chaque instant à la volonté, cette mort continuelle de ce qu'il y a de plus vivant en nous.

Ce qui fait que nous n'aimons pas Dieu, c'est que nous ne sommes pas arrivés à ce degré où tout ce qui coûte fait plaisir.

Quand on va se confesser...

Le bon Dieu aura plutôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu.

Figurez-vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant; voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur.

Le démon nous amuse jusqu'au dernier moment, comme on amuse un pauvre homme en attendant que les gendarmes vien-

nent le prendre. Quand les gendarmes arrivent, il crie, il se tourmente; mais on ne le lâche pas pour autant.

Voyez : le malheur est qu'on ne réfléchit pas. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche, à une jeune personne qui vient de danser deux ou trois heures, à un homme qui sort ivre du cabaret : « Que venez-vous de faire? Vous venez de crucifier Notre-Seigneur! », il seraient tout étonnés : c'est qu'ils n'y pensent pas. Il faudrait que tous les pécheurs, quand ils vont à leurs plaisirs coupables, rencontrassent sur leur chemin, comme saint Pierre, Notre-Seigneur, qui leur dit : Je vais à cet endroit où tu vas toi-même, pour y être crucifié de nouveau.

Quand on va se confesser, il faut comprendre ce qu'on va faire. On peut dire qu'on va déclouer Notre-Seigneur.

Au reste, celui qui n'a pas été tenté contre la vertu d'humilité et contre la vertu de chasteté ne sait pas ce que c'est que la vie spirituelle.

Nos fautes sont un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes de Dieu.

Le bon Dieu sait toutes choses. D'avance il sait qu'après vous être confessé vous pécherez de nouveau, et cependant il vous pardonne. Quel amour que celui de notre Dieu qui va jusqu'à oublier volontairement l'avenir pour nous pardonner.

Dans le ciel s'il y avait un jour sans adoration, ce ne serait plus le ciel; et si les pauvres damnés, malgré leurs souffrances pouvaient adorer Dieu, il n'y aurait plus d'enfer. Hélas! ils avaient un cœur pour aimer Dieu, une langue pour le bénir : c'était leur destinée... Et maintenant, ils se sont condamnés à le maudire pendant l'Éternité. S'ils pouvaient espérer qu'une fois ils prieront seulement pendant une minute, ils attendraient cette minute avec une telle impatience que cela adoucirait leurs tourments.

La Passion de Notre-Seigneur est comme un grand fleuve qui descend d'une montagne et ne s'épuise jamais.

Je portais celui qui me porte.

En sortant de la table sainte, nous sommes aussi heureux que les mages, s'ils avaient pu emporter l'Enfant Jésus.

Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan. On ne peut plus les séparer.

Notre-Seigneur a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Jamais nous n'aurions pensé demander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Eussions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son Fils pour nous, de nous donner sa chair à manger et son sang à boire? Si tout cela n'était pas vrai, l'homme aurait donc pu imaginer des choses que Dieu ne peut pas faire; il serait allé plus loin que Dieu dans les inventions de l'amour? Ce n'est pas possible.

Mes enfants, quand l'âme d'un chrétien qui a reçu Notre-Seigneur entre en paradis, elle augmente la joie du ciel.

Quand on fait la sainte communion, on sent quelque chose d'extraordinaire, un bien-être qui parcourt tout le corps et se répand jusqu'aux extrémités. Qu'est-ce que ce bien-être? C'est Notre-Seigneur qui se communique à toutes les parties de notre corps et les fait tressaillir. Nous sommes obligés de dire comme saint Jean : « C'est le Seigneur! » Ceux qui ne sentent tout à fait rien sont bien à plaindre.

Je n'aime pas, quand on vient de la sainte table, qu'on se mette tout de suite à lire. Oh! non, à quoi bon la parole des hommes, quand c'est Dieu qui parle?

Au jour du jugement, on verra briller la chair de Notre-Seigneur à travers le corps de ceux qui l'auront reçu dignement sur la terre.

La Très Sainte Vierge.

Quand on parle de la Sainte Vierge, c'est toujours nouveau.

Le bon Dieu pouvait créer un plus beau monde que celui qui existe, mais il ne pouvait donner l'être à une créature plus parfaite que Marie. Elle est la tour bâtie au milieu de la Vigne du Seigneur.

Le Père se plaît à regarder le cœur de la très Sainte Vierge comme le chef-d'œuvre de ses mains ; on aime toujours son ouvrage surtout lorsqu'il est bien fait. Le Fils, comme le cœur de sa Mère, la source dans laquelle il a puisé le sang qui nous a rachetés ; le Saint-Esprit comme son temple.

Nos prières présentées par la Sainte Vierge ont un tout autre mérite, parce que la Sainte Vierge est la seule créature qui n'ait jamais offensé Dieu. Tout ce que le Fils demande au Père lui est accordé. Tout ce que la Mère demande au Fils lui est également accordé.

Avec l'aide de Marie, nous n'avons qu'à vouloir être victorieux pour être sûr de vaincre.

L'*Ave Maria* est une prière qui ne lasse jamais.

Vous savez ces œufs qui sont dans la mer, dont on voit sortir de petits poissons, qui fendent les eaux avec une si grande vitesse... De même la Sainte Vierge, aussitôt créée, a la plénitude de la vie et se promène dans le grand océan de la grâce.

Le cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien.

LES LIVRES

LA BIBLE

Le Nouveau Testament, traduit en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 880 pp., 10,5×16,5, et 3 cartes.

Le Nouveau Testament. Traduction nouvelle par les moines de Maredsous. 5e édition revue et corrigée. Éd. de Maredsous, 1958; 570-46 pp., 9×14,5.

Il n'est pas besoin de vanter ni même de présenter ici les deux Bibles dont sont extraites ces éditions du Nouveau Testament. Qu'on nous passe seulement quelques réflexions.

Le Nouveau Testament de la Bible de Jérusalem est purement et simplement un tiré à part dans un format plus maniable et une typographie plus dégagée. On y retrouve donc la traduction, les introductions, les notes, y compris les fameuses notes-clefs, les références parallèles, les dispositifs de présentation qui sont familiers déjà aux lecteurs de la grande Bible. En appendice, un tableau chronologique à partir de l'époque romaine, le calendrier, les mesures et monnaies, un index des notes principales, trois cartes. Le résultat est une réussite, par sa clarté et sa commodité. Le prix est « relativement » bas, si l'on considère le contenu. Les éditeurs, délibérément, sans doute pour ne pas égarer le public par une multitude de présentations différentes d'un même texte, se sont abstenus de modifier quoi que ce soit à celui-ci. On peut donc renouveler les critiques déjà adressées à la Bible. Les chiffres gras en tête des chapitres passent beaucoup trop inaperçus. Sur certains points l'annotation reste un peu creuse, en dépendance lointaine, semble-t-il, de l'inégalité des fascicules (trois exemples. Sur Jo 1, 13, qui met le texte au singulier, ces simples mots : « Var (leçon courante)=' eux ' », sont bien vite expédiés. Sur 1 Co 13, 1, une splendide note-clef sur la charité dispense de dire quelque chose de l' « hymne ». Dans Hébreux on pourrait préférer une coupure entre 4, 13 et 14; la note sur ce passage est un peu courte). Pas de table des textes utilisés dans la liturgie.

Le petit Nouveau Testament de Maredsous n'est que la réédition d'un texte qui a fait ses preuves. La traduction n'a cessé, bien que discrètement, de recevoir depuis dix ans des retouches destinées à l'améliorer. En Mt 5, 32, inconduite est devenu faux mariage, et en 19, 9, mariage interdit; en Mt 6, 5 et 16, hypocrites est devenu faux dévôts (*sic :* lire dévots); en Jo 9, 7, l'Émissaire (Siloé) est devenu l'Envoyé. On a cherché à se rapprocher le plus possible du vocabulaire courant, avec le danger de-ci de-là d'abandonner un mot un peu spécialisé, mais biblique. Il y a un peu plus de notes, par endroits, que dans la grande Bible de Maredsous, ce qui n'en donne pas encore beaucoup. C'est l'Apocalypse qui en a reçu le plus, et, chose intéressante, on trouve là plusieurs notes qui dépassent les explications de

détail pour indiquer le sens d'un passage. Il faudrait songer à cela quand on annote le Nouveau Testament : dégager en quelques notes la portée d'un récit ou d'un développement peut être plus utile, pour guider le lecteur, que les menus éclaircissements sur un terme ou une construction. La table analytique demande du courage, donnant des séries de références classées suivant l'ordre du Nouveau Testament, avec des renvois aux autres mots de la table, mais sans aucune subdivision.

A force de compulser les éditions du Nouveau Testament qui nous ont été offertes depuis une dizaine d'années, on finit par se faire une idée du Nouveau Testament parfait, qui cumulerait les avantages de chacun. Qui le réalisera ? Et même, réalisé, satisferait-il tout le monde également ? On peut quand même se rapprocher encore de l'idéal.

L. W.

Il Vangelo : unificato a tradotto dai testi originali. Éd. réalisée par P. Vanetti, s.j. Éd. Missioni, Venise, 1958; 446 pp.; prix sous couverture souple plastifiée : 500 lires.

Cette édition, due à la collaboration de trois jésuites et d'un prêtre italiens, nous est présentée par le P. A. Vaccari, de l'Institut Biblique de Rome. Elle est essentiellement populaire, tant par son contenu que par sa présentation.

Le texte de « l'Évangile » est une « harmonie », mais le récit n'est nullement un mélange informe et décoloré. Dans chaque paragraphe l'un des textes est pris pour base, et les principales variantes synoptiques sont ajoutées en italique, soit dans le texte, soit dans les Actes. Les références sont toujours clairement indiquées. Bien entendu on peut discuter l'ordre des textes ou les détails, mais le résultat d'ensemble n'est pas malheureux.

Ce qui donne tout son intérêt à l'édition, c'est la manière dont elle se présente au lecteur. Au bas des pages, quelques notes explicatives très sobres. En titre courant, avec les lieux et dates des scènes, on trouve le renvoi à l'une des vingt-deux cartes (inspirées de l'Atlas de Tellier) réparties au long du récit et qui elles-mêmes renvoient aux paragraphes. Surtout, plus de cent pages (325-446) sont consacrées à des appendices et tables de toute espèce. On y trouve, entre autres choses, des notices sur l'histoire de Jésus et les évangiles, sur la chronologie et la géographie, une brève synthèse sur la personne de Jésus d'après ses propres paroles et celles des autres personnages évangéliques, et surtout un grand index analytique « dogmatico-moral » (378-435 en petits caractères) où des renvois très nombreux permettent de se reporter à tout ce qu'on cherche (peut-être aurait-on pu ajouter quelques renvois d'une rubrique à l'autre à l'intérieur même de cet index).

Si l'on ajoute encore qu'il y a trente-deux hors-texte fort convenables, on appréciera le prix modique de cette édition qui s'est tout de suite répandue partout en Italie. Nous n'avons rien d'analogue en France. A l'heure où les « livres de poche » connaissent tant de succès, un éditeur devrait bien se sentir capable de tenter une semblable entreprise au profit du Livre des livres.

L.-M. D.

Saint LUC : *Évangile, Actes des apôtres.* Version nouvelle d'après les textes originaux par les moines de Maredsous. Introduction par le P. Paul Passelecq. Coll. « Les Écrits des Saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 208 pp.

Il était naturel de faire figurer les textes du Nouveau Testament parmi les « Écrits des Saints ». Après un *Saint Paul*, voici un *Saint Luc*. Les quelques pages d'introduction rassemblent un minimum de données sur l'auteur et ses deux ouvrages. Les notes sont rares et succinctes, trop.

La version est établie sur la base de Maredsous avec l'intention d'une lisibilité plus coulante. On aurait pu y introduire plus de clarté typographique en insérant au milieu des paragraphes et de leurs sous-titres les divisions retenues par les tables (ou, pour les Actes, d'autres un peu plus larges). Cette nouvelle édition des deux écrits ainsi rapprochés facilitera l'accès aux paroles et aux écrits du Seigneur, soit en sa condition terrestre, soit élevé en gloire et régissant son Église par l'action de l'Esprit (p. 111).

L.-M. D.

L'Histoire des Apôtres, de saint Luc, médecin, collaborateur de saint Paul. Texte, présentation et notes par Gilbert Le Mouel. Coll. « La Parole vivante ». Les Éd. Ouvrières, Paris, 1957; 200 pp.; 500 fr.

Dédié à « tous ceux qui veulent connaître l'histoire des débuts de l'Église et qui n'ont pas le temps ou la possibilité de lire des livres longs ou difficiles à comprendre », cette édition des *Actes* offre d'abord une longue introduction (pp. 10-66) qui présente à loisir la personnalité de saint Luc, son œuvre d'historien, le peuple juif (histoire, structure sociale et religieuse), l'empire romain. La traduction est volontairement dégagée de tout ce qui peut arrêter un lecteur non initié (ainsi la conversion devient le retour sur soi; prophétiser, parler au nom de Dieu; le nom devient la personne; la fraction du pain, le partage du pain). Les notes expliquent les difficultés qui peuvent subsister dans un texte déjà éclairci: histoire ou géographie, usages du temps, vie de l'Église ancienne, allusions bibliques, etc. Au chrétien de bonne volonté qui cherche un premier contact avec l'œuvre de Jésus et de l'Esprit-Saint dans l'Église primitive, ce petit volume apporte beaucoup de données intelligemment groupées et présentées : il ne peut qu'aviver le désir de relire les textes dans la prière et la réflexion pour en savoir davantage. Lecture tout indiquée pour nos jeunes au temps de la Pentecôte.

L.-M. D.

F. OHLY : *Hohelied-Studien*. Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1958; 328 pp.

Depuis longtemps le besoin se faisait sentir de voir enfin raconter l'histoire du Cantique des cantiques. Ce solide volume comble en grande partie cette lacune. Avec une généreuse érudition, l'auteur nous y donne, selon que l'annonce le sous-titre, « les traits fondamentaux de l'interprétation du Cantique des cantiques en Occident jusque vers 1200 ». Il s'est donc limité à la littérature latine, mais celle-ci lui offrait un champ de recherches vaste et riche en résultats, d'autant plus qu'il inclut des écrivains orientaux, tel Origène, dont les textes, très tôt, furent traduits et se répandirent et ne sont parfois même conservés qu'en latin. Il se borne également à la période qui précède le XIIIe siècle; mais elle est longue et belle, et c'est l'âge d'or de cette théologie spirituelle sans laquelle la scolastique, dont la grande époque suivit, n'eût pas été une « doctrine sacrée » et n'eût même pas été du tout. Pendant ces douze premiers siècles de tradition chrétienne, les commentaires du Cantique sont comme le reflet de la vie de l'Église. Pour tous les livres bibliques, l'exégèse répond aux besoins de l'action et de l'enseignement. Mais ce livre si singulier, ce chant d'amour, devenait le lieu d'une rencontre entre l'âme et son Dieu : cette recherche du Seigneur, ce dialogue passionné, se nuancent différemment à l'époque de saint Ambroise et de la grande catéchèse patristique, dans l'œuvre vaste et délicate de saint Grégoire le Grand, chez les compilateurs des époques de foi facile comme fut l'âge carolingien, chez les animateurs de la réforme du XIe siècle, enfin chez

saint Bernard et les représentants de la théologie monastique, tout au long du XII^e siècle. Alors une tension nouvelle, et ardente, vers l'expérience de Dieu, avec tout ce que celle-ci suppose et favorise de désir et de détachement, avec tout ce dont elle enrichit la psychologie, trouve son expression dans les appels qu'échangent l'Époux et son Épouse. « L'essor de la mystique se produisit dans les cloîtres, non dans les écoles. Pour la scolastique, le Cantique était un livre parmi les autres; pour la mystique, c'était un témoignage stimulant » (p. 134). A partir de Rupert de Deutz et du début du XII^e siècle l'exégèse du Cantique se diversifie selon les états de vie dans lesquels on s'y livre : bénédictins, cisterciens, prémontrés, chanoines réguliers sont étudiés successivement. Chacun de ces exposés n'apporte pas de nombreux éléments neufs, mais tous rassemblent et synthétisent des résultats jusqu'ici dispersés. L'information est de première main. Ce volume, enrichi d'index, sera donc un utile instrument de travail pour les historiens de l'exégèse; mais il constitue en même temps une importante contribution à l'histoire de la spiritualité.

J. Leclercq.

PATRISTIQUE

Marguerite HARL : *Origène et la fonction révélatrice du Verbe incarné*. Coll. « Patristica Sorbonensia », 2. Éd. du Seuil, Paris, 1958; 402 pp.

De son vivant, et depuis dix-sept siècles, Origène est un signe de contradiction. Depuis une cinquantaine d'années on l'a tour à tour présenté comme un témoin de l'hellénisation du christianisme, un philosophe presque néoplatonicien; puis la réaction est venue qui a invité à découvrir un Origène, non seulement chrétien, mais encore mystique et profondément théologien. Peut-être ces synthèses, apparemment contradictoires, reposaient-elles trop exclusivement, les unes et les autres, sur une partie seulement de l'œuvre immense et complexe du grand Alexandrin. Une connaissance assurée de sa pensée authentique est rendue particulièrement difficile par le fait qu'une part notable de ses écrits ne nous est parvenue qu'au travers d'adaptations latines souvent influencées par la polémique ou par l'apologie. Il importait de mettre scrupuleusement en œuvre les méthodes les plus exigeantes de la philologie et de l'histoire, sans préoccupation théologique ou apologétique immédiate et en concentrant son attention sur une question à la fois assez étroitement délimitée pour permettre une étude exhaustive et assez déterminante pour que cette étude vînt éclairer l'ensemble de la pensée d'Origène.

C'est à quoi s'est appliqué M. Harl, et sa thèse paraît devoir prendre une place de choix dans l'ensemble des études qui s'efforcent à l'heure actuelle de retrouver les justes perspectives dans lesquelles doit être considéré Origène. Suivant, autant qu'il est possible, le développement chronologique de l'œuvre, l'auteur nous montre un Origène qui — d'abord préoccupé dans le *De Principiis* de problèmes spéculatifs, plus porté à voir dans le *Logos* la Raison universelle que la Parole de Dieu, peu attentif à ce qu'il semble à la personne concrète de Jésus — devient de plus en plus le prédicateur d'une Église considérée comme le lieu où opère la Parole de Dieu à laquelle Jésus a donné sa pleine signification par son enseignement et son universelle efficacité par sa mort et sa résurrection.

La fonction révélatrice du Verbe incarné est conçue avant tout comme une pédagogie qui, par la réforme

des mœurs et l'exemple d'une vie contemplative toute tendue vers le Père, conduit les croyants vers la destinée pour laquelle ils ont été créés. A l'école de ce Maître en pédagogie, Origène fut lui-même un admirable pédagogue et nous pouvons bien ajouter que, par la clarté de son exposition, le choix des textes abondamment cités, l'ampleur et l'organisation de la bibliographie et des indices, M. Harl se montre digne de ce maître.

I.-H. Dalmais.

Saint CYPRIEN : *Textes* choisis et présentés par le docteur Denys Gorce. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 190 pp.; 510 fr.

Le dix-septième centenaire du martyre du grand évêque de Carthage n'a pas donné lieu, comme on aurait pu l'espérer, à d'importantes études sur sa vie et sur sa pensée. C'est du moins une heureuse idée que d'avoir mis à la disposition du grand public un choix de ses traités susceptible de donner quelque idée de son enseignement et des préoccupations de l'Église d'Afrique en ces années cruciales du milieu du IIIe siècle. Le docteur Gorce était préparé de longue date à cette œuvre. On regrettera que les limites impératives de la collection ne lui aient pas permis d'élargir son choix et de donner la traduction intégrale d'un opuscule aussi important que le traité sur l'Oraison dominicale. Souhaitons que son travail soit bientôt complété par la traduction d'un choix de lettres qui nous permettent de communier si étroitement à la vie de cette vieille communauté chrétienne.

I.-H. D.

Serge HUTIN : *Les gnostiques*. Coll. « Que sais-je », 808. P.U.F., Paris, 1959; 127 pp., 200 fr.

Les découvertes récentes de manuscrits gnostiques à Nag-Hammadi (Égypte), celles aussi des textes de Qumrân, attirent l'attention du grand public sur ce vaste mouvement de pensée, jusqu'ici si mal connu, que le christianisme eut à affronter dès les temps apostoliques et durant plusieurs siècles. Les textes jusqu'ici déchiffrés (qui ne représentent qu'une faible part de ce qui a été retrouvé), ce qu'un trop rapide dépouillement lors de la découverte permet de savoir des autres, les études poursuivies depuis près de dix ans par le professeur H.-Ch. Puech et son équipe, sont à la base de ce petit volume de vulgarisation. L'auteur est au courant de la littérature récente et s'appuie même largement sur l'enseignement oral d'H.-Ch. Puech. C'est dire que son information est de bon aloi. La première partie est particulièrement intéressante. Il en ressort l'incompatibilité totale des attitudes gnostiques avec celles que propose la révélation chrétienne. Mais l'étude de la mentalité gnostique, telle que les textes actuellement connus permettent de la reconstituer, montre que nous avons affaire à une structure mentale dont les manifestations se retrouvent en bien d'autres domaines que ceux qui appartiennent à la « gnose » telle qu'elle s'est constituée au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, sans doute par la rencontre de traditions iraniennes avec le judaïsme hellénisé d'Égypte. Cette mentalité menace toujours de contaminer la foi chrétienne. La seconde partie brosse un tableau, trop rapide pour ne pas être schématique et superficiel, de l'histoire des gnoses. Dans la brièveté de ses raccourcis l'auteur se trouve conduit à user d'expressions qui défigurent parfois les doctrines chrétiennes auxquelles il croit devoir se référer.

I.-H. D.

LEOCADIA MALUNOWITZ : *De voce « sacramenti » apud S. Hilarium Pictaviensem.* Lublin, 1956; 234 pp.

Cette thèse de l'Université Catholique de Lublin relève et classe tous les emplois du mot *sacramentum* chez saint Hilaire de Poitiers. On constatera que le saint emploie *sacramentum* beaucoup plus fréquemment que *mysterium,* et qu'il lui donne surtout un sens doctrinal : mystère de la Trinité, du Christ, de la rédemption. L'emploi cultuel et proprement sacramentel (baptême, eucharistie) est beaucoup plus rare. Ces analyses lexicographiques, menées comme celle-ci avec tant de précision, sont révélatrices des tendances doctrinales d'un auteur.

P.-TH. CAMELOT.

HAGIOGRAPHIE

M.-D. CHENU : *Saint Thomas d'Aquin et la théologie.* Coll. « Maîtres Spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1959; 192 pp.; 450 fr.

Ce n'est certainement pas par hasard qu'à ce volume de la collection « Maîtres Spirituels », le P. Chenu a donné pour titre, non pas simplement *Saint Thomas d'Aquin,* mais bien *Saint Thomas d'Aquin et la théologie.* Nous ne croyons pas forcer la pensée de l'auteur en lisant dans cette formule l'intuition profonde qui commande ce petit livre : c'est saint Thomas théologien, et *parce que théologien,* qui est maître spirituel, et l'un des plus grands. Ne s'en étonneront peut-être que ceux qui sont encore victimes de fâcheuses disjonctions entre théologie et « spiritualité », ou ceux-là, nombreux en nos jours, qui cherchent leur doctrine avant tout dans l'Évangile, ou auprès de saints qui, comme François ou Dominique, ont vécu l'Évangile en toute sa pureté et simplicité. Que vient faire ici saint Thomas, avec son aristotélisme et son lourd appareil scolastique ?

C'est l'originalité du P. Chenu de montrer, comme il l'avait déjà fait dans son *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin,* que cette théologie est le fruit de l'évangélisme des premiers Prêcheurs : « La vocation évangélique de Frère Thomas est à l'origine de sa théologie » (p. 17). Il situe saint Thomas Frère prêcheur dans le contexte de son époque (non peut-être çà et là sans une pointe d'anachronisme !), époque fiévreuse et fervente, marquée par un retour à l'Évangile, dans la pauvreté et dans la liberté de la parole de Dieu, — et, d'autre part, par la découverte, nous dirions le respect de la *nature* et de ses lois (« la grâce rend la nature à elle-même et la mène à sa perfection... la foi rend la raison à elle-même... »), qui garantit la transcendance du mystère et de la parole de Dieu. Cette parole est reçue *dans la foi,* d'où émane la théologie (p. 34, et cf. l'autre petit livre du P. Chenu, *La théologie est-elle une science ?*). Où l'on voit l'*unité* de la foi et de la doctrine sacrée, l'unité de la science et de la sagesse, l'unité de la théologie et de la vie spirituelle : « La spiritualité de saint Thomas est incluse, en fait et en droit, dans sa théologie. La confiance en l'intelligence est l'effet et la garantie du sens du mystère » (p. 125).

La théologie est aussi facteur de vie spirituelle parce qu'en sa fonction pratique elle contribue à faire de l'homme partagé un homme unifié, en lui montrant les lois de la vérité humaine de son action : la grâce rend la nature à elle-même; la vertu est raison. Subtile harmonie de la grâce et de la nature : la nature trouve sa perfection dans et par la grâce. Mais saint Thomas retrouve bientôt ici le paradoxe évangélique : Aristote est mis au service de l'ins-

piration chrétienne, de la vérité vivante de l'Évangile (p. 156).

« Spiritualité objective » (p. 72), « moins avide de goût que désireuse de lumière » (Ét. Gilson, cité p. 173); mais elle tend d'elle-même, parce qu'elle jaillit de la foi, à la contemplation théologale et évangélique : il n'est pas de plus grand amour que d'aller contempler (p. 58) ! Mais c'est le comble de l'amour que de renoncer à la contemplation, si délectable soit-elle, pour servir Dieu dans ses frères (*Quaest. disp. de car.*, I, 11, 6). « La charité est inspiratrice et régulatrice » (p. 56). *Contemplata aliis tradere :* « Saint Thomas le théologien est fils de Dominique le prêcheur. Et les Prêcheurs, saint Thomas d'Aquin, sont impensables » (p. 17). S'il existe une « spiritualité dominicaine », c'est chez saint Thomas qu'il faut la chercher.

On ne peut résumer un tel livre, « à la fois tendu et chaleureux » (cf. p. 33), d'une si dense plénitude, et pourtant si vivant. L'illustration, qui est beaucoup plus qu'une banale iconographie, replonge le texte et les doctrines dans le milieu concret qui fut celui de saint Thomas. Il faut le lire, le méditer et apprendre, avec reconnaissance, du P. Chenu, et à travers lui de saint Thomas, que la théologie est école de vie spirituelle et maîtresse de sainteté.

P.-Th. Camelot.

Pierre GAGEAC : *Saint Jean de la Croix dans son voyage au bout de la nuit.* Coll. « Situation des Saints ». J. Gabalda, Paris, 1958; 156 pp.

Parler de saint Jean de la Croix c'est toujours aborder un problème difficile et délicat. Le Docteur du Carmel dut traverser une longue nuit — trois bons siècles — « sinon d'oubli, du moins de relative obscurité », avant de trouver la large audience que lui accordent nos contemporains. Et aujourd'hui encore, s'il attire, il effraie aussi et nombreux sont ceux qui hésitent à l'aborder. Chose curieuse, presque étrange, lui qui n'a cessé de mettre en garde contre les faveurs exceptionnelles, on redoute, en le prenant pour guide, de s'engager dangereusement dans une voie trop haute et semée d'écueils. Et l'on n'est pas non plus — cela, tout au moins au premier abord, s'expliquerait mieux — sans demeurer quelque peu interdit devant les exigences qu'il nous propose. Ces exigences, certes, il importe de ne pas les dissimuler : il ne faudrait pas édulcorer le message du saint sous prétexte de le rendre plus abordable. Il importe seulement d'en éclairer le sens en les plaçant dans leur vraie lumière. C'est ce que fait avec bonheur l'auteur de ce livre. Il se dégage de ces pages une impression qui nous met dans l'atmosphère propre à saint Jean de la Croix : un climat d'absolu, d'ardente recherche de Dieu : « Pourquoi tarder, ô mon âme ? » Cette hâte, en quelque sorte, cette fervente poursuite de l'unique bien désirable, c'est elle qui donne l'élan rendant seul possibles de tels dépouillements. Ceux-ci ne peuvent être autre chose que l'expression d'un désir essentiel de don total, exclusif, à celui qui apparaît trop pleinement digne d'amour pour qu'on puisse lui offrir un autre hommage que celui-là.

L'auteur nous signale un autre écueil à éviter : les épreuves — les Nuits — par lesquelles saint Jean de la Croix, ou plutôt la grâce, telle qu'il nous la décrit, conduit l'âme à un intime dépouillement, ces épreuves risquent d'être interprétées comme des épreuves purement mystiques, extraordinaires, sans commune mesure et sans points de contact avec les souffrances, les croix qui se rencontrent dans la vie de tous les jours. Il semblerait qu'elles se situent sur un autre plan. Combien, tout au contraire, la doctrine du Saint du Carmel sur les Nuits s'applique à tous les genres d'épreuves et nous est un secours en toute souffrance, c'est ce que l'auteur met particulièrement

en relief. Et il souligne combien toute douleur peut être — comme ce fut le cas pour Ana de Penalosa, frappée d'un double deuil — l'occasion de rencontrer saint Jean de la Croix et d'apprendre combien il sait, par son enseignement, venir charitablement en aide à ceux qui ont à porter ces « douleurs morales plus nombreuses et plus cachées » que les douleurs physiques que la charité songe davantage à soulager.

Notons seulement que l'orientation même de la collection dans laquelle ce livre est publié conduisait l'auteur à étudier surtout saint Jean de la Croix à la lumière de ce qui nous est raconté de sa vie. Le danger de durcir quelque peu ses traits semblerait plus grand quand on se place à ce point de vue, alors qu'en étudiant de plus près sa doctrine il serait peut-être plus facile de découvrir bien des nuances capables de rassurer ceux qu'éloigne de lui la crainte de ne pouvoir le suivre sur un chemin trop rude. Et sa vie mystique, elle aussi, n'aurait-elle pas dans cette perspective quelques chances d'apparaître plus proche de la « sobriété spirituelle » qui lui était si chère ?

G. Lefebvre.

Michel CARROUGES : *Le Père Jacques*. Coll. « La vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 326 pp.; 960 fr.

L'annonce de cette biographie nous laissait espérer la lecture d'un beau et grand livre, tant par celui dont on nous retracerait la vie que par celui qui l'éclairait. De fait, nous n'avons pas été déçus, bien au contraire, et nous voudrions inviter le lecteur de ces lignes à ouvrir cette vie du P. Jacques, carme déchaux, supérieur du collège d'Avon, mort au camp de concentration de Mauthausen, et à se laisser pénétrer profondément par la richesse du message qu'elle contient.

Maître éducateur, le P. Jacques le fut de toute son âme et de toutes ses forces dans son originalité propre avec sa forte personnalité si riche en dons, mais ayant aussi ses limites; loin d'être coulé dans un moule, il fut lui-même, et c'est ce qui le rend si attachant. De même spirituellement, il ne fut pas un saint tout fait, nous allions écrire : inodore, incolore et sans saveur, mais un homme ayant entendu l'appel du Christ et y ayant répondu peu à peu dans une générosité totale et une disponibilité foncière dans ce que Dieu lui demandait par lui-même comme par les hommes et les événements; c'est elles qui le conduisirent au sacerdoce, au professorat, à la vie carmélitaine, au supériorat du collège d'Avon et enfin à l'enfer concentrationnaire de Mauthausen, où il mourut. Pourtant, il répandit la grâce qu'il possédait, la joie dans laquelle il vivait comme aussi le don de soi qu'était sa vie.

Tout cela nous est dit, et bien dit, dans une description vraie et forte. C'est ce qui a valu à ce livre d'être classé parmi les cinquante meilleurs ouvrages de l'an passé, et c'est ce qui fera le large succès que nous lui souhaitons.

P. Franceschini.

Louis VAN DEN BOSSCHE : *Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse d'Avila*. Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 250 pp.; 990 fr.

Il y a trois cent cinquante ans, Anne de Jésus établissait le Carmel aux Pays-Bas. Entrée une des premières dans l'Ordre réformé par sainte Thérèse, elle avait été aussitôt remarquée par la Madre; ses qualités natives, ses vertus religieuses, ses dons surnaturels en faisaient une personnalité hors de pair. Elle fut la coadjutrice de sainte Thérèse dans la fondation de plusieurs carmels, notamment à Grenade et à Madrid; elle fut surtout sa continuatrice, défendant son œuvre après sa mort, puis acceptant d'introduire la réforme thérésienne en France et en Belgique.

Elle fonda les couvents de Paris et

de Dijon, mais ses difficultés avec Bérulle (l'auteur n'a-t-il pas été bien sévère pour le cardinal français ?) ne lui permirent pas d'y donner sa pleine mesure. C'est avec soulagement qu'elle partit pour Bruxelles; elle y demeura quatorze ans, consolidant l'œuvre thérésienne par l'exemple d'une vie carmélitaine parfaite, par la formation de nombreuses religieuses et la fondation des couvents de Louvain et de Mons, par la diffusion des écrits de la sainte. Biographie de tous points excellente.

M.-L. T.

Prisonnier des âmes. Le saint Curé d'Ars. Textes recueillis par Dom R.-J. Hesbert et Dom E. Bertaud. Éd. Alsatia, Paris, 1959; 256 pp.

De beaux textes, déjà connus. On ne cherchera donc ici rien d'original, mais on saura gré à Dom Hesbert et à Dom Bertaud « d'avoir voulu grouper les plus belles pages qui ont été écrites sur le Curé d'Ars » et de nous permettre ainsi de relire celles que nous aimons d'Henri Ghéon, de Mgr Trochu, d'Ernest Hello, et par elles de mieux aimer le Curé d'Ars. On s'étonnera seulement que ce recueil ait été établi avant l'année du centenaire, où tant de « belles pages » paraîtront sans doute... En tout cas, de relire celles-ci n'invitera que mieux à relire le Curé d'Ars lui-même dont, décidément, les paroles dépassent toute « belle page ».

B. Bro.

André DUPEYRAT et François DE LA NOË : *Sainteté au naturel. Alain de Boismenu, évêque des Papous.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, 1958; 260 pp.; 850 fr.

Mgr de Boismenu (1870-1953), apôtre de l'Océanie (Nouvelle-Guinée) de 1898 à sa mort, fut une personnalité missionnaire de taille exceptionnelle. Nous avons dans ce volume une esquisse de biographie par son cousin, François de la Noë, mais surtout des éléments pour la biographie complète que l'on prépare : de nombreuses lettres personnelles et d'importants extraits de ses lettres pastorales. Une physionomie spirituelle attachante, toute détendue, souriante, humble et naturelle. Il fut le directeur de Marie-Thérèse Noblet, dont il appréciait beaucoup la qualité d'âme. Sa méthode apostolique est une illustration remarquable des documents pontificaux sur la mission. En un mot, un livre précieux et utile à plus d'un titre.

A. R.

Sœur Marie de SAINT-JEAN, o.p. : *La vie de Mme Amiot,* qui fut à l'origine des Dominicaines missionnaires des campagnes. 128 pages ronéotypées par les Dominicaines missionnaires des campagnes, Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or), 1957.

Ces pages polycopiées, écrites surtout pour les Dominicaines missionnaires des campagnes, et reliées avec goût, sont le témoignage filial de la première compagne de Mme Amiot. Elles ont le charme, plein d'émotion, des souvenirs personnels et la fraîcheur des origines.

Pourtant Mme Amiot eut une destinée déconcertante. Appelée très tôt à la vie religieuse, elle ne sut pas répondre à cette vocation et, après avoir perdu un fiancé qu'elle aimait passionnément, se jeta tête baissée dans un mariage qui ne devait lui apporter que des chagrins. Dieu l'éclaire peu à peu et elle se met à mener dans son foyer une vie austère de pénitence et de prière. Après la mort de son mari elle voudrait entrer au Carmel, mais sa santé chancelante ne le lui permet pas. La pensée de l'isolement moral des campagnes la hante; elle s'installe alors dans une bourgade du Doubs avec deux compagnes : quatre années d'un travail fort humble, mais animé par un zèle apostolique intense et soutenu par une

prière constante. A sa mort, elle laissait quatre jeunes filles à peine formées : la congrégation dont elle a posé les fondements compte maintenant plus de quatre cents membres.

M.-L. T.

R. KOKEL, a.a. : *Vincent de Paul Bailly. Un pionnier de la presse catholique.* Bonne Presse, Paris, 1957; 236 pp.

Le procès de béatification du P. Bailly a été récemment ouvert. Peu de catholiques connaissent le fondateur de *La Croix* et des Éditions de la Bonne Presse; bien moins encore savent que ce religieux actif et batailleur était un homme qui vivait sans cesse en présence de Dieu et qui manifestait à tous ceux qui l'approchaient une exquise charité. Les épreuves ne lui manquèrent pas : quand on se lance dans la mêlée on risque de se tromper et de recevoir des coups; sa bonne humeur, son courage à toute épreuve, son sens surnaturel de la souffrance, son obéissance sans faille à l'Église, l'aidèrent à les supporter. « Ce qu'il a fait est admirable, disait Pie X au lendemain de sa mort. Oui, c'est une belle vie, et il jouit maintenant de la récompense due à tant de vertus et de mérites. »

M.-L. T.

L'ÉGLISE

R.-P. RUYSSEN : *France religieuse du V^e^ au XII^e^ siècle* et *France religieuse du XII^e^ au XV^e^ siècle.* — M.-D. POINSENET : *France religieuse du XVII^e^ siècle.* — M.-H. JETTE : *France religieuse du XVIII^e^ siècle* et *France religieuse sous la Révolution et l'Empire.* Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1958; 312, 324, 384, 224 et 292 pp.; 780, 780, 900, 675 et 750 fr.

Ces cinq ouvrages ne veulent pas être une histoire de France ou une histoire de l'Église. On pourrait préciser le propos des auteurs en rappelant l'optique dans laquelle a été rédigée l'*Histoire des Français* de Pierre Gaxotte, où l'éclairage était davantage orienté vers les hommes que vers les institutions. Dans cette histoire de la *France religieuse,* l'attention est plus marquée pour les chrétiens, les grands apôtres, les figures de saints que pour les cadres sociaux et religieux. Tous ces volumes se lisent facilement et plairont à tous ceux que rebutent les développements très techniques et les appparats scientifiques. Des bibliographies succinctes renvoient d'ailleurs le lecteur qui souhaiterait en savoir davantage à des ouvrages spécialisés ou de bonne vulgarisation. Le succès de publications comme *Historia* ou le *Miroir de l'histoire* permet d'augurer que ces cinq ouvrages trouveront de nombreux lecteurs parmi les chrétiens désireux d'avoir une vue panoramique et anecdotique de la vie chrétienne, en France, des origines au début du XIX^e^ siècle.

S. B.

Jules CHAIX-RUY : *Donoso Cortès, théologien de l'histoire et prophète.* « Bibliothèque des Archives de Philosophie ». Éd. Beauchesne, Paris, 1956; 182 pp.

« Le monde va à grands pas vers la constitution d'un despotisme, le plus gigantesque et le plus destructeur que les hommes aient jamais vu. Voilà où vont le monde et la civilisation... Pour annoncer ces choses, je n'ai pas besoin d'être prophète : il me suffit de le considérer du seul point de vue d'où la vérité se découvre : des hauteurs du catholicisme » (p. 164). Ces paroles du diplomate espagnol Donoso Cortès,

définissent assez bien l'orientation de sa pensée. Spirituel, lecteur de Louis de Grenade, appuyé à un traditionalisme proche de celui de Joseph de Maistre, de plus en plus isolé par ses idées politiques, il ne put, malgré sa noblesse morale, éviter un pessimisme, où nous ne voyons guère la marque de la théologie ni du prophétisme ! L'auteur met bien en relief les qualités de l'homme qui s'était proposé « de rétablir dans la société l'empire des vérités catholiques et placer l'ordre moral sous la tutelle et la protection de l'Église » (p. 144). Quoi qu'il en soit, cette formule, et l'évolution de cette pensée vers des formes de plus en plus systématiques, montrent bien qu'il ne peut s'agir d'une réflexion politique conforme à l'esprit véritable d'une réflexion politique catholique. Cortès pensait que le développement des techniques ne pouvait que doter l'homme de moyens disproportionnés à sa capacité de réflexion et à sa valeur morale (p. 162); il pensait aussi qu'un renouveau chrétien est impossible et qu'aucun peuple ne saurait revenir à la foi après l'avoir perdue (p. 163) : ce qui donnerait selon lui, pour mission aux gouvernants de savoir être forts et résistants. Ce petit livre est néanmoins matière à réflexion.

B. D.

F. LE DOUAREC : *Le Concordat dans un diocèse de l'Ouest. Monseigneur Cafarelli et le préfet Boullé.* Alsatia, Paris, 1958; 184 pp.; 540 fr.

Quand la hiérarchie fut rétablie en France après la Révolution, à combien de difficultés ne se heurtèrent pas les évêques ! Souvent étrangers à leur nouveau diocèse, ignorant quelle en avait été la vie pendant les années tragiques, suspectés parfois par le clergé et les fidèles qui avaient résisté jusqu'au sang, obligés de lutter contre un pouvoir civil jaloux de ses droits, qu'il s'agît de l'empereur ou du moindre fonctionnaire, ils n'en devaient pas moins rouvrir les églises, reconstituer les cadres diocésains, réorganiser les séminaires, ressusciter les Congrégations religieuses. Ces soucis et ces luttes furent ceux de Mgr Cafarelli, évêque de Saint-Brieuc. En face de lui, le préfet Boullé, lui aussi personnalité de valeur, prend des allures de dictateur à la décision duquel rien ne saurait échapper. L'histoire de leurs démêlés, très alertement contée, d'après des mémoires manuscrits de grand intérêt, restitue exactement l'atmosphère de nombreux diocèses de France sous le Consulat et l'Empire.

M.-L. T.

M. VILLAIN : *Introduction à l'Œcuménisme.* Coll. « Église vivante ». Casterman, Tournai-Paris, 1958; 260 pp.

Ce livre, de lecture aisée, contient, dans sa première partie, des choses connues, ou qu'on peut trouver ailleurs : une histoire, à grands traits, du mouvement œcuménique. Mais il formule surtout une vue du travail œcuménique, celle dont l'abbé Paul Couturier a été comme le prophète. Cette vue se caractérise par : 1) une place décisive faite à la prière, aux attitudes et aux approches *spirituelles,* dans le dialogue, et donc dans l'activité œcuménique; 2) la conviction, confirmée par l'expérience, que, même dans l'ordre de l'échange théologique le plus rigoureux, des rapprochements considérables sont *possibles* dans un certain climat spirituel œcuménique, qui ne le sont pas dans un autre climat. Substituons-nous nos propres conceptions à celles de l'auteur et de son maître ? Nous ne le pensons pas. Dans ces conditions, nous prendrions nos distances par rapport aux critiques et aux avertissements sévères, encore qu'unis à un sincère témoignage d'estime, que le P. R. Rouquette a formulés dans les *Études* (février 1959, pp. 251-260). Le

P. Rouquette va jusqu'à parler de « piétisme »... Nous adresserions, pour notre part, à ce livre, un reproche moins grave, mais un reproche tout de même. Dans sa *Vie de l'abbé Couturier* déjà, le P. Villain localisait excessivement tout l'éclairage œcuménique catholique sur le centre lyonnais et l'abbé Couturier (cf. *Revue*, 1957, p. 590). C'était encore légitime, puisque, après tout, il s'agissait d'une biographie de l'abbé Couturier. Le P. Villain nous donne aujourd'hui une *Introduction à l'Œcuménisme*. Et certes, l'angle de vision est plus large. Il nous semble cependant que des composantes importantes de l'œcuménisme catholique n'ont pas reçu ici toute la place qu'elles méritaient. Pour nous en tenir à l'aire de langue française, des hommes comme le P. Portal (et ses disciples : l'abbé Gratieux, par exemple), Dom Lambert Beauduin et son œuvre d'Amay-Chevetogne, ont assez fait, ils ont payé assez cher la pureté de leur action, pour ne pas apparaître dans toute leur stature et leur rôle d'initiateurs; même si, « nains portés sur les épaules de géants, nous voyons aujourd'hui plus loin qu'eux » : ce qui resterait à démontrer.

Nous savons que la lecture de ce nouveau livre du P. Villain, courageux, loyal et informé comme les précédents, a déjà éveillé plus d'une âme à l'inquiétude œcuménique, prélude à l'action spirituelle que préconise le P. Villain.

Y. M.-J. CONGAR.

Mère MARIE DE CHANTAL GUEUDRÉ, o.s.u. : *Histoire de l'Ordre des Ursulines en France*, t. I : *De l'Institut séculier à l'Ordre monastique*. Préface de G. LE BRAS. Éd. Saint-Paul, Paris, 1958; 358 pp.

Quand Angèle Mérici fonda, en 1535, l'Institut des Ursulines, elle désirait conduire à la perfection, dans le monde, des jeunes filles qui voulaient contribuer à rénover la vie chrétienne dans la famille et dans la société; elle ne cherchait donc pas à créer des couvents. Dès sa mort pourtant, surtout en France, où divers groupements suivirent sa Règle à partir de 1595, et où les congrégées se multiplièrent rapidement, se dessina un mouvement vers une vie monastique : introduction des vœux, du noviciat, et enfin de la clôture. Malgré ces changements de statuts, les Ursulines restaient fidèles à l'esprit de leur fondatrice : charité, humilité, service, tel était leur idéal, et, ne pouvant plus sortir pour aider les pauvres, elles se dépensaient sans compter pour former les enfants et en faire de vraies chrétiennes.

La Mère de Chantal Gueudré a étudié minutieusement la fondation et l'évolution des différentes branches d'Ursulines françaises; son livre est remarquable par l'érudition historique, la justesse du jugement, un sens profond de la vie spirituelle, qui n'exclut pas un certain humour. Très fouillé, il n'est jamais lourd. Trois autres tomes doivent le suivre et l'ensemble constituera sûrement une œuvre que les historiens de la vie religieuse en France auront à consulter souvent.

M.-L. T.

JEAN DES GRAVIERS : *Le Droit canonique*. Coll. « Que sais-je ? » P.U.F., Paris, 1958; 128 pp.

Bien écrire sur les institutions ecclésiastiques réclame une solide formation doctrinale; ou à tout le moins d'avoir trouvé bon guide ou docte censeur. J. des Graviers fait preuve de toute la sûreté désirable : sa première partie est un petit chef-d'œuvre de brève synthèse, bien en place, sur les fondements doctrinaux et l'esprit du Droit canonique. En quelques pages l'essentiel est dit et bien dit. La deuxième partie est plus classique en fournissant un résumé de l'histoire du Droit canonique. Puis l'exposé reprend un tour plus personnel avec la dernière partie

allant « à travers la législation canonique ». L'auteur a justement estimé qu'une ébauche de formation juridique civile était plus courante qu'une culture canonique et que les cadres de la première pouvaient éventuellement servir lors d'une introduction à la seconde. Le plan du Code de Droit canonique n'en est pas moins suivi de très près. Nous sommes trop peu gâtés en français sur ces matières pour ne pas faire bon accueil à ce petit compendium, si bref soit-il.

F. L.

LE MARIAGE

L'amour plus fort que la mort, par Henri Caffarel, Louis Lochet, R. P. Carré, R. P. Roguet, etc. Éd. du Feu nouveau, Paris, 1958; 340 pp.; 750 fr.

Cet ouvrage est destiné aux veuves. Il est tout autant à recommander aux prêtres et aux religieux qui ont souvent l'occasion de rencontrer des veuves parmi leurs ouailles, leurs pénitentes, leurs dirigées ou les mères de leurs élèves. La longévité plus grande des femmes, le fait aussi qu'il y a actuellement beaucoup d'hommes jeunes tués par accident ou dans des opérations militaires, font que la population française compte aujourd'hui trois millions de veuves, dont cent quarante mille, pour beaucoup mères de famille, ont moins de quarante ans. Pour celles-ci, en particulier, le veuvage est une lourde épreuve, faite de problèmes quotidiens et lancinants : problèmes matériels du gagne-pain à trouver pour le foyer, tout en assumant la charge des enfants, problèmes éducatifs en liaison étroite avec les précédents, problèmes d'équilibre personnel, dans un contexte de fatigue nerveuse, de surmenage, de tentations charnelles parfois difficiles à repousser, problèmes spirituels quand le chagrin et la lassitude étouffent la foi et l'espérance... Ajoutons que bien souvent ces femmes ne rencontrent autour d'elles ni appui, ni compréhension véritable de leurs difficultés, même chez les prêtres qu'elles abordent. Celles qui ont le plus d'esprit surnaturel et de générosité, et qui souhaitent faire de leur viduité une véritable consécration à Dieu, trouvent-elles chez beaucoup de guides spirituels l'estime de la « vraie veuve » telle que l'honorait la primitive Église ?

Indubitablement, il y a ici une immense lacune à combler. C'est pourquoi il faut être très reconnaissant à la petite, mais excellente revue *Offertoire*, dirigée par Mme Étienne Hudault et animée par M. l'abbé Caffarel, de se consacrer aux problèmes des veuves — et surtout des veuves jeunes —, tout particulièrement dans le domaine spirituel et familial. Le livre que voici redonne, classés et reliés par de substantielles introductions, les meilleurs articles parus dans cette revue depuis une dizaine d'années. En liminaire, le remarquable discours, si averti, prononcé par S. S. Pie XII au Congrès de Rome en 1957. La signification chrétienne du mariage, celle de la croix, les questions que posent la mort et la survie, la fidélité, les difficultés quotidiennes des veuves en tous domaines, l'éducation des garçons et des filles, enfin, les perspectives de foi qu'ouvrent le don total et la possibilité d'une « consécration », sont abordées tour à tour dans de courts chapitres : les noms de leurs auteurs en garantissent la qualité. On souhaite que ce beau livre soit très lu, et qu'aucun de ses lecteurs ne puisse plus mériter le reproche que Shakespeare mettait sur les lèvres d'une veuve s'adressant à un prêtre : « Si vous aviez subi une épreuve comme la mienne, je saurais vous réconforter mieux que vous ne faites. »

R. M.

D. PLANQUE : *La chasteté conjugale, vertu positive.* Centre d'Études et de Consultations familiales. Bruxelles. Éd. X. Mappus, Le Puy, 1957; 186 pp.

Écrit par un prêtre à l'intention des prêtres pour les aider dans leur rôle auprès des foyers et des fiancés, ce livre net, court, facile à assimiler, est à recommander également à tous les laïcs qui se préoccupent de préparation au mariage et de conseil familial, comme aussi aux époux cultivés et formés qui cherchent pour eux-mêmes à bien situer le rôle des relations sexuelles dans le mariage. Précisons d'abord ce qu'il n'est pas. L'auteur n'a pas voulu donner un traité complet de théologie du mariage ni de spiritualité conjugale : on a pu lui reprocher de traiter « sommairement » (c'est le terme même qu'il emploie) l'incidence du sacrement sur la vie conjugale : sans doute a-t-il pensé que cela avait été suffisamment dit ailleurs. Il n'a pas davantage voulu rappeler en détail les « méthodes » que les découvertes scientifiques modernes mettent à la disposition des gens mariés, licitement ou illicitement : cela, qu'il est facile aussi de trouver en d'autres ouvrages, ne lui paraît pas du domaine de la pastorale, le prêtre pouvant se contenter de renvoyer pour la théorie à un auteur sûr (il cite, par exemple, *Les problèmes de la natalité* de Duval-Aumont, chez Casterman, et *Construire un foyer* de Claire Souvenance, chez Mappus) et au médecin pour les cas pratiques.

Moins étendu que le premier objectif, moins précis que le second, son domaine est le chapitre de la morale sexuelle dans le mariage, traitée jusqu'à une époque toute récente, dans le chapitre *De sexto* des manuels utilisés par les séminaires, d'une façon très négative, comme vertu morale « qui *exclut* ou *modère* l'appétit du désir sexuel » (Noldin-Schmitt). On s'oriente aujourd'hui vers une notion plus positive, et la dernière édition de la *Théologie morale* du P. Vermeersch (1954) la définit ainsi : « Vertu morale qui *ordonne* l'appétit sexuel selon la droite raison désormais éclairée par la foi. »

Cette définition est le centre de l'ouvrage de M. l'abbé Planque. Il la prépare en rappelant les principales données fondamentales de la conception chrétienne du mariage, puis la condition de l'homme en face des problèmes de sa vie sexuelle, à la lumière des dogmes de la Chute et de la Rédemption. Il l'explicite ensuite en montrant dans quel sens il faut rechercher les éléments positifs de cette vertu et quelle est sa contribution à la sanctification des époux. Une troisième partie : *Orientations pastorales,* après avoir noté au passage qu'une pastorale familiale, entendue comme « l'ensemble des principes et des méthodes qui doivent guider le ministère du prêtre auprès des familles », n'est encore qu'en voie d'élaboration, donne quelques conseils pertinents aux prêtres chargés de recevoir des fiancés pour l'enquête canonique ou de conseiller et de diriger des époux. Tout ceci nous semble un modèle à la fois d'un sens surnaturel qui ne désespère jamais et fait confiance à la grâce, et d'un simple bon sens qui ne minimise pas les difficultés propres à ce ministère.

Bien qu'on ne puisse dire que l'ensemble de l'ouvrage apporte quelque chose d'absolument nouveau (on trouve la même conception positive de la chasteté et de son lien étroit avec la charité dans, par exemple, l'ouvrage récent du R. P. Henry, *Morale et vie conjugale*), il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir abordée avec autant de clarté et de foi, dans une estime du mariage chrétien qui apparaît fondée sur l'expérience et sur de nombreux contacts avec des foyers.

R. M.

JOSEPH TEMPLIER : *L'amour multiplié*. Éd. « Mon Village » et Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 191 pp.; 420 fr.

Comme l'excellent ouvrage précédent du même auteur, *L'amour partagé*, qui « étudiait les rapports de l'amour conjugal et du dévouement », celui-ci, qui traite de « l'amour conjugal et l'enfant », est composé de chapitres dont la plupart ont paru dans la revue *Mon Village*. Il s'adresse donc tout d'abord aux foyers ruraux, dont la vie quotidienne lui fournit la trame de ses exemples. Cependant l'inspiration en est assez générale et assez haute pour que les ménages appartenant à d'autres milieux aient profit à le lire, à condition qu'ils aient déjà le souci d'une montée spirituelle et l'habitude de lectures sérieuses. Des pages de spiritualité nourrissante, et toujours réaliste, leur seront offertes en ces quelques chapitres qui traitent successivement de *l'enfant maître de vie* (lien de l'amour, moyen d'une vie renouvelée, artisan de courage professionnel et d'engagement social...) et de *l'homme qui naît* (équilibre du foyer nécessaire à l'équilibre de l'enfant, devoirs envers les enfants des autres). Un livre à recommander chaudement dans tous les milieux familiaux et à tous les prêtres et laïcs qui participent à la préparation des jeunes au mariage.

R. M.

R. P. MAC AVOY, s.j. : *Foyer en paix, foyer heureux*. Éd. Familiales de France, Paris, 1958.

Il y a de très bonnes choses dans ce livre, bien qu'il y en ait aussi de moins bonnes, et bien qu'il y ait même certaines précisions qui choquent (par exemple, p. 33, note 1, où l'auteur croit bon de définir même approximativement la durée honnête d'un certain acte), ou certaines confusions (entre médecine et morale, par exemple, ou entre une interprétation particulière du droit naturel et une exigence de l'évangile). Mais le plus grave nous paraît être ailleurs : dans cette morale que présente l'auteur, où le bien se définit par le « permis », et où le mal équivaut à ce qui est seulement défendu (cf. pp. 39, 42, 43, 53, 56, 63...).

Beaucoup de personnes assurément disent que la plupart des couples étant spirituellement mineurs, il importe de se mettre à leur portée et d'être pour eux « clair et pratique ». Quoi de plus clair et de plus pratique que de savoir le permis et le défendu ? Oui, mais saint Paul ne le savait-il pas, qui a si vigoureusement dénoncé la morale de la Loi ? *O Galates sans intelligence... est-ce pour avoir pratiqué la Loi que vous avez reçu l'Esprit ?* (Gal 3, 1-2).

A.-M. H.

DIVERS

JEAN-LAURENT PRÉVOST : *Le roman catholique a cent ans*. Coll. « Bibliothèque Ecclesia », 48. A. Fayard, 1958; 219 pp.

L'auteur, qui s'est déjà fait connaître par deux études sur *Le Prêtre, ce héros de roman* et *Satan et le romancier*, aborde aujourd'hui le domaine plus vaste et plus difficile à cerner du roman catholique dans son ensemble. Son but est moins de le définir que d'en donner un panorama, en s'attardant sur un certain nombre d'œuvres qu'il analyse plus longuement. Il prend pour date de départ la préface d'*Une vieille maîtresse*, où Barbey d'Aurevilly a dit, pense-t-il, l'essentiel sur la question. C'est, en effet, la première réflexion sur les rapports de l'art du romancier avec l'éthique chrétienne : elle ouvrait un débat qui n'est pas clos. Mais est-ce la date de naissance du

roman catholique ? Puisque l'auteur ne se limitait pas à la littérature française (nous le verrons évoquer des œuvres anglo-saxonnes et latines), peut-être eût-il dû signaler *Les Fiancés* de Manzoni, qui, dès 1827, dans un cadre encore à la Walter Scott, exprimaient les convictions d'un auteur profondément pénétré de morale chrétienne — et dont le succès fut considérable. Mais il est vrai qu'avec Barbey d'Aurevilly le roman catholique entrait dans la voie de l'introspection impitoyable, et que désormais il n'hésiterait plus à « éclairer un gouffre dans le cœur de l'homme, quand même il y aurait au fond du sang et de la fange ». Dans cette ligne vinrent Bloy et Huysmans, à chacun desquels l'auteur consacre un chapitre : mais est-il légitime d'appeler « roman » la trilogie *En route, La Cathédrale, L'Oblat,* cette longue confession ? Et si on l'admet, pourquoi ne pas en faire autant de *L'appel des armes* et du *Voyage du Centurion,* et refuser une place à Psichari... qui n'est pas cité ici ? Dans une autre ligne que l'auteur appelle « balzacienne » il présente René Bazin (un peu longuement), Bourget, Bordeaux, Jean Nesmy, Colette Yver, Isabelle Sandy, L. Bertrand, E. Baumann, Louis Hémon. « Face au modernisme » il place, à la suite du *Saint,* de Fogazzaro, le *Démon de Midi,* de Bourget, et l'*Augustin,* de Malègue, qu'à juste titre il étudie de près. Il était également équitable de consacrer un chapitre entier à Bernanos, un autre à Mauriac, et de partager le chapitre suivant entre Daniel-Rops et Julien Green. Par contre, le « coup d'œil sur le roman catholique anglais » nous surprend en commençant par Maurice Baring (personnellement je ne trouve pas que *Daphné Adeane* soit beaucoup plus un roman catholique que les œuvres de Charles Morgan) et G.-K. Chesterton, négligeant totalement R.-H. Benson, dont *Le Maître de la Terre, Le Poltron, Sous le van du vanneur,...* écrits peu avant 1914, ont eu une influence considérable. Les pages consacrées au catholicisme allemand (G. von Le Fort, Heinrich Böll) sont suivies par l'évocation très rapide d'œuvres d'autres nationalités : la part faite à Sigrid Undset (et limitée à la seule *Christine Lavransdatter*) y apparaît bien mince, en comparaison des longues analyses de certaines œuvres moins importantes. Pour en revenir à la littérature française, on s'étonne un peu que Barrès ne soit même pas nommé, ne serait-ce qu'à propos de Louis Bertrand dont l'humanisme voluptueux, plus proche de Barrès que de Balzac, nous semble d'ailleurs peu « catholique ». L'effort fait par Daudet dans *L'Évangéliste* pour comprendre une conversion ne méritait-il pas d'être remarqué ? Les problèmes catholiques posés à faux par Estaunié dans *L'Empreinte,* et Marcelle Tinayre dans *La Maison du Péché,* ne devaient-ils pas être signalés, quand ce ne serait que pour mettre en garde les lecteurs catholiques qu'ils peuvent trouver encore ? Et l'*Introïbo* d'André Billy ? Le dernier chapitre, consacré aux « tendances actuelles » est évidemment celui où le lecteur, suivant ses préférences personnelles, trouvera à faire le plus d'objections. Van der Meersch a-t-il vraiment conservé une « présence brûlante » ? Si P.-A. Lesort et P.-H. Simon sont en bonne place, l'auteur n'insiste-t-il pas un peu trop sur des auteurs dont l'optique chrétienne reste très vague : J. Majault, M. de Saint-Pierre, et n'aurait-il pas été plus utile de nous montrer les traces d'un catholicisme imprégnant l'âme profonde d'un Duhamel (*Cécile parmi nous, Le voyage de Patrice Périot*) ? Malgré ce qu'elle peut avoir de déplaisant, l'étude sur l'homosexualité qu'est le *Jean-Paul* de Marcel Guerlant ne se présente-t-elle pas comme un roman catholique ? Bernard Coutaz ne devait-il pas être cité au même titre que Gilbert Cesbron dont il partage les préoccupations apostoliques et sociales ?...

On reprochera donc à cet inventaire des lacunes, inévitables dès lors qu'on voulait traiter pareil sujet en deux cents pages, et un certain manque de proportion dans les jugements émis, dans l'ensemble d'ailleurs équitables. Un index eût été le bienvenu, et d'autant plus que le même auteur se retrouve parfois en divers passages du livre. Tel quel, celui-ci rendra service cependant à tous ceux qui — prêtres, éducateurs, bibliothécaires, critiques — ont besoin dune information générale sur l'œuvre littéraire dans ses rapports avec la vie spirituelle.

R. M.

M.-L. PASCAL-DASQUE : *Lucinie*. Roman. Éd. Spes, Paris, 1958; 220 pp.; 575 fr.

Le roman de Mme Pascal-Dasque n'est pas, loin de là, sans qualités littéraires. Le langage amorti, comme ouaté, en est très personnel. Son objet n'est pas précisément de peindre ou de décrire, mais de donner une impression diffuse, qui demeure dans le souvenir, une fois le livre refermé, comme une vibration. Les religieuses qu'il met en scène ne nous deviennent pas familières par leur allure ou leur visage, mais par leur frémissement intérieur. Cela donne une ambiance quelque peu désincarnée, où le miracle s'admet plus aisément. Car il s'agit ici du don des miracles : Sœur Lucinie, jeune, ardente, intelligente et simple, en est favorisée comme malgré elle, ainsi que de grâces de présence tangible de Dieu qui la surprennent à l'improviste, et de certaines presciences de l'avenir. Elle a la révélation de la mort prochaine d'une jeune femme, elle ressuscite une morte et fait marcher une infirme. Pour traiter un pareil sujet sans grandiloquence, ni invraisemblance, il fallait un talent certain. Le Club du Livre chrétien l'a reconnu en retenant cet ouvrage, et le grand public souscrira sans doute au jugement de R. Coiplet parlant d'un roman « inattendu » et « très beau ».

Mais si nous jugeons le livre d'un autre point de vue que celui de la valeur littéraire, nous sommes bien obligés de faire de sérieuses réserves, tant sur la façon dont est présentée la vie religieuse que sur la description des états mystiques de l'héroïne. Rien ne donne une juste idée de la vie de communauté dans ce petit couvent où n'apparaissent ni office, ni messe, ni consécration au Seigneur. Ces religieuses, plutôt bonnes et serviables sans doute dans l'ensemble, sont inconsistantes, avides de rêveries et de confidences sentimentales. Le parti pris littéraire de suggérer, de n'écrire qu'à demi-mots et en demi-teintes, aboutit à faire des deux maisons religieuses où nous voyons évoluer Sœur Lucinie des cadres falots et irréels. Quant à celle-ci, son état mystique apparaît fort éloigné de la charité théologale, avec un caractère de *rêve* et d'*affectivité* (p. 217 : « Les questions de sa Supérieure brisaient son rêve sans arriver à la ramener vers autrui »; p. 27 : « Elle en arrivait à s'endormir dans son affection pour Dieu, à créer autour de lui comme un voile d'imprécision »; p. 218 : « Tout se noue autour de la *valeur affective* avec laquelle nous accomplissons nos tâches »). Sur le plan doctrinal, autant qu'on puisse en juger à travers un langage imprécis, il semble que Sœur Lucinie n'ait qu'une formation très incertaine; elle craint de « perdre son identité dans la mort » (p. 179), pense que « la vie éternelle mue et subit des évolutions », et se fait de Dieu une idée vaguement panthéiste (ce qui apparaît à divers passages et notamment dans la conclusion « la matière paraissait se charger d'une spiritualité propre »... « le Seigneur répandu sur l'univers »). A rassembler ainsi ces notations douteuses, on leur donne peut-être une importance qu'elles ne paraissent pas avoir au fil du récit. Mais il nous faut bien les souligner pour conclure que si l'ouvrage est un beau roman, il n'apportera rien ni aux religieuses,

ni à ceux qui y chercheraient un document authentique sur la vie conventuelle et sur la vie mystique.

R. M.

MARTIN C. D'ARCY : *The meeting of Love and Knowledge*. Éd. George Allen and Unwin Ltd., Londres, 1958; 167 pp.

Existe-t-il une sagesse des nations tirée du fond de la nature humaine, unissant et dépassant les philosophies et les religions, leur particularisme et leur diversité ? On lira ici la réponse réservée que le P. d'Arcy propose en penseur chrétien à cette question. Les hommes de tous pays, de toutes races, de toute époque aussi, ont quelque chose à mettre en commun pour dépasser en sagesse sciences et techniques. On retrouve les problèmes de l'intégration de l'art dans la morale, ceux de l'équilibre intellectuel au sein d'une communauté, ceux des différences de mentalité entre Orient et Occident, ceux de l'union de l'amour et de la connaissance. Avec raison, l'auteur rejette le syncrétisme comme une solution de facilité caricaturant l'ouverture chrétienne. La sagesse que le Christ nous propose par saint Paul et saint Jean réfère à la vie éternelle et appelle un dépassement de notre nature dans la grâce. La sagesse doit se dépasser en mysticisme. On accueillera ce livre comme une réponse valable à la « philosophie perenne » d'Aldous Huxley, et à tous ceux qui rejettent la distinction de la nature et de la grâce comme facteurs de la vie humaine.

F. L.

H. P. GERHARD : *Welt der Ikonen*. Éd. Aurel Bongers, Recklinghausen, 1958; 225 pp.

Cet ouvrage, magnifiquement présenté et somptueusement illustré, comble une lacune. S'il existe de nombreux volumes consacrés à l'art de l'icône, il en est peu qui permettent de se faire une idée exacte et précise de tout ce que représente l'icône pour l'Orient chrétien, en particulier pour l'Orient byzantin et russe. Pour la tradition orthodoxe qui a achevé de prendre conscience lors de la controverse iconoclaste de tout ce qu'entraîne de conséquences la pleine acceptation du dogme de l'Incarnation tel qu'il fut défini au Concile de Chalcédoine, l'icône est bien plus qu'une image destinée à instruire les illettrés, à réchauffer la piété ou à orner les édifices religieux. Expression sensible de la gloire divine telle qu'elle s'est manifestée au monde dans les grandes théophanies scripturaires, dans le Christ et dans les saints, elle fait partie intégrante de la plénitude de la foi chrétienne et de la célébration liturgique.

Ce livre apportera une information aussi riche que précise sur l'histoire de l'icône, sa technique, son champ d'expansion géographique et les diverses écoles de peintres qui s'y sont appliqués; son esthétique et sa signification théologique. Il faut souhaiter que ce volume soit bientôt l'objet d'une édition française, car rien de correspondant n'existe en notre langue.

I.-H. DALMAIS.

Relations humaines et société contemporaine. Synthèse chrétienne, directives de S. S. Pie XII. T. II. Version française de A. SAVIGNAT selon l'éd. allemande de A. F. UTZ et J. F. GRONER. Éd. Saint-Paul, Fribourg, 1958; 2.382 pp.

Sur toutes les questions intéressant les relations humaines et la morale sociale, les auteurs de ce deuxième volume ont continué de traduire et de rassembler les textes de Pie XII. Le tout est accompagné d'index qui font de cet ouvrage un précieux instrument de travail.

A.-M. H.

PIERRE EUCHER THÉORÊT : *Claire au Canada.* Valleyfield, Canada, Monastère des pauvres Clarisses, 1958; 244 pp.; 2 doll. canadiens.

En 1897, une jeune Canadienne traversait l'Océan pour entrer chez les Clarisses de Lourdes. Quelques années plus tard, elle était envoyée avec plusieurs religieuses pour établir au Canada le second Ordre franciscain. Douée d'une robuste santé, elle assuma d'abord tous les gros travaux de la communauté, puis la confiance et l'estime de ses supérieures et de ses Sœurs l'appelèrent aux charges de maîtresse des novices, de vicaire et enfin d'abbesse. Pendant plus de trente ans elle dirigea le « petit Saint-Damien », fondant trois autres monastères de Clarisses au Canada et au Japon, mais veillant surtout à maintenir chez ses filles la ferveur, la pratique de l'oraison continuelle, l'amour de la pauvreté et de l'humilité. Très sévère pour elle-même, très bonne pour les autres, elle a laissé le souvenir d'une vertu héroïque, et depuis sa mort, survenue en 1956, on se plaît déjà à attribuer à son intercession de nombreuses grâces.

M.-L. T.

Le Christ au foyer. Cahiers de « Lumen Vitae », Bruxelles (XIII, 1958); 294 pp.

Compte rendu des allocutions et rapports de la Semaine d'études de Bukavu (Congo Belge), qui rassemble, du 29 juillet au 3 août 1957, des évêques, des prêtres, religieux et religieuses, de presque toute l'Afrique noire. La diversité des sujets abordés, des rapports et des « carrefours », est telle qu'il est difficile de résumer un tel livre qui intéressera surtout les membres du congrès, ou ceux qui ne purent y aller.

A.-M. H.

LOUIS EMPAIN : *Les saints nous parlent.* Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 213 pp.; 510 fr.

Cette « revue annuelle des biographies et des écrits de saints publiés récemment » rendra service à ceux qui cherchent une documentation récente dispersée un peu partout. Mise à jour récemment, elle nous donne les principables publications adaptées aux différents âges et aux différents besoins. Un livre utile à beaucoup.

P. F.

LES DISQUES RELIGIEUX

Il n'y a pas de biographie de Jeanne d'Arc plus émouvante que ses « Procès ». Rien non plus qui soit plus *dramatique*, tout prêt à être « joué ». On comprend que deux éditeurs, scrupuleusement attentifs à ne donner que de l'authentique, aient tiré des interrogatoires, admonestations, dépositions et sentences, la matière de documents sonores profondément émouvants.

JEANNE D'ARC. LE PROCÈS. (30 cm. R.C.A. F. 430010) — LE PROCÈS DE JEANNE D'ARC. (25 cm. Encyclopédie sonore Hachette LA 3301) —. LE PROCÈS DE RÉHABILITATION DE JEANNE D'ARC (25 cm. *idem* 270 E 824). Le procès de condamnation est évidemment le plus pathétique. La version de R.C.A. a été réalisée par J. Tournier (réalisateur de *Bernadette de Lourdes,* cf. V. S. d'octobre), avec Suzanne Flon (Jeanne) et L. Guervil (Cauchon). L'héroïne de *L'Alouette* lui donne une présence inégalable; il est impossible de ne pas être bouleversé en écoutant cet enregistrement

d'une rare intensité dramatique : Jeanne est là, traquée, faisant front jusqu'à l'insolence, déjouant les embûches et parfois y donnant naïvement tête baissée, sublime de simplicité, de loyauté, de foi dans son inspiration, aux prises avec une bande de juges retors qui se présentent à elle comme « l'Église » à qui elle doit se confier. Quelques sobres effets sonores renforcent l'impression d'authenticité. Authentique, cet essai de reconstitution l'est assurément. Et l'autre, celui de l'Encyclopédie Sonore, ne l'est pas moins. Pourtant, l'un ne recouvre pas l'autre. C'est d'abord parce qu'il s'agit d'un choix parmi les interrogations, les répliques, et que le choix n'a pas été dans les deux cas identique. C'est aussi qu'on peut varier sur la valeur respective des documents originaux (le latin de Th. de Courcelles, le français d'Orléans). On lira là-dessus avec intérêt la notice qui accompagne la version de chez Hachette. Quoi qu'il en soit, cette dernière complète fort heureusement l'autre et ses interprètes, quoique anonymes, font également vivre les personnages avec beaucoup de vérité.

Quant au procès de Réhabilitation, ses textes ont été réunis, adaptés et présentés par le P. Doncoeur, qui a écrit la notice d'accompagnement. On y entend des extraits du rescrit de Callixte III ordonnant la revision du procès de Rouen, Isabelle, la mère de Jeanne, implorant que justice soit rendue à la mémoire de sa fille, les témoignages de ses amies d'enfance (Hauviette, Mangette), de Dunois d'Orléans, ceux-là mêmes des assesseurs de Cauchon, repentis... Quelques pièces seulement d'un dossier qui emplit plus de 1 600 pages, mais bien choisies et bien mises en valeur.

JEANNE AU BÛCHER. *Oratorio dramatique de Paul Claudel et Arthur Honegger,* orchestre national de Belgique, dir. L. de Vocht, Chorale Coecilia d'Anvers, Chorale de l'Institut Notre-Dame de Cureghem (2 disq. 30 cm. *La Voix de son Maître* FALP 213 et 214 A). L'histoire est devenue épopée. Claudel s'est emparé des procès et il a peint cette fresque turbulente et tragique, Honegger s'est emparé de Claudel et il a écrit son chef-d'œuvre. Ils parlent la même langue, celle du Moyen Age « énorme et délicat », truculente, tumultueuse et sublime. Les voix du ciel et les hurlements de l'enfer, les cris de la bête humaine et les invocations de l'ange humain, les chansons du folklore français, la verve du peuple picard et bourguignon, le grégorien, les fanfares, les prières, les injures : c'est un confluent où tourbillonnent autour de Jeanne toutes les eaux de l'océan; mais c'est aussi une cathédrale où les gargouilles grimaçantes, les arcs-boutants énormes, les chimères, les statues hiératiques, les piliers solides s'harmonisent dans la lumière étincelante des verrières; et finalement c'est un « mystère », tel que le XV^e^ siècle l'aurait conçu s'il avait eu à sa disposition les instruments à vent et à percussion, les saxophones, les ondes Martenot, tout le jeu des cordes — et le génie conjoint d'un Honegger et d'un Claudel.

Du haut de son bûcher, Jeanne, assisté par saint Dominique, revit son procès, puis, au-delà, le chemin parcouru de Domrémy à Rouen, l'appel de ses voix, la marche triomphale du sacre de Reims, l'affrontement des vagues d'amour et des vagues de haine, jusqu'à l'appel des Saintes qui font écho à leur premier appel : « Viens! fille de Dieu, viens! » « Le sommet de la vie de Jeanne d'Arc (écrit Claudel), c'est sa mort, c'est le bûcher de Rouen. C'est de ce sommet, dans le drame que j'ai écrit avec la collaboration de Honegger, qu'elle envisage toute la série des événements qui l'y ont conduite, depuis les plus proches jusqu'aux plus lointains, depuis la consommation jusqu'à l'origine de sa vocation et de sa mission. »

Plusieurs enregistrements ont déjà été donnés de cette œuvre admirable. Celui-ci n'est pas le plus récent, mais il était difficile d'en surpasser les qualités. A part quelques phrases de Jeanne (Marthe Dugard), d'une mélopée un peu trop langoureuse à notre goût, l'interprétation est de premier ordre, les perspectives sonores (si importantes dans ce foisonnement d'écritures et d'instruments) parfaitement respectées.

L'OFFICE DE LA PENTECÔTE, par la Maîtrise de la *Métropole de Rennes* (30 cm. Studio S.M. 33-23). Pour célébrer le Souffle du Seigneur emplissant l'univers du Feu sacré qui a jailli au matin de Pâques, la Maîtrise de Rennes, qui fêtait en 1957 son six centième anniversaire, a marié le grégorien du propre et la *Missa brevis* de *Gabrieli* (XVI^e^ siècle), le faux-bourdon du *Magnificat* de *Viadana* et le psaume 138 de *Claude Le Jeune* (sur des vers de Marot). Les voix d'enfants formés par la méthode Ward émeuvent par leur fragilité, tandis qu'un ensemble masculin bien timbré assure la splendeur que requiert cette solennité. Cet enregistrement prend place dans la somptueuse galerie des « Cathédrales » qu'a constituée le Studio S.M. en promenant son micro à l'écoute des meilleures maîtrises de France.

LE PRÊTRE, HOMME DE LA PAROLE (25 cm. *Jéricho* JX 3). Les innombrables auditeurs du P. Carré, ceux de Notre-Dame et ceux de la radio, seront heureux de retrouver dans ce disque de larges extraits de sa troisième conférence du Carême 1959. Comme l'a si justement écrit Mauriac : « C'est une résurrection : celle de l'éloquence sacrée à laquelle voilà beau temps qu'on tordait chaque année le cou, dans cette chaire illustre. Il rend perceptible son immense auditoire la foi, l'amour dont il est possédé. En parlant du prêtre c'est cet amour qu'il nous annonce, sans se retenir de manifester, pendant qu'il parle, que son âme est ardente au-dedans de lui. » Remercions *Jéricho* de nous avoir conservé la chaleur de cette parole dont l'imprimé ne nous laissait que le sens.

LE PÈLERINAGE DE CHARTRES (30 cm. *Festival* FLD 151 S). A tous les étudiants qui chaque année font la route de Chartres au temps de Pentecôte, ce disque, conçu et réalisé par *Jean-Guy Moreau,* apportera le foisonnement des échos recueillis ou tumultueux d'un Quartier Latin en marche vers Notre-Dame : l'*Ave Maria* en toutes langues, les échanges du « Chapitre » sur la messe, la veillée liturgique d'Éclimont, le piétinement de milliers de souliers, l'enchevêtrement des chants qui chevauchent au détour des chemins, les avis des meneurs de jeu, la voix des orgues, les Psaumes dans la Cathédrale, et la messe et le *Magnificat* : un simple reportage « en direct », dont *Pierre Vaneck* lie les éléments, en y insérant quelques strophes de la *Présentation de la Beauce,* et qui s'achève dans un joyeux monôme du plus pur style étudiant.

TRILOGIE MARIALE (3 disques 30 cm. Studio S.M. 33-42, 33-43, 33-44). MATER DEI (45 tours Studio S.M. 45-25). C'est une somptueuse cathédrale sonore que viennent d'édifier à la gloire de Marie le *P. Deiss,* la *Chorale des PP. du Saint-Esprit* et la *Chorale Élisabeth Brasseur* et nos amis S. et M. Robreau. Trois nefs où monte un florilège des plus beaux chants que la dévotion mariale ait inspirés.

Le premier est consacré au CHANT GRÉGORIEN : antiennes, répons, hymnes et même une lecture d'Isaïe — en tout vingt-six pièces empruntées à la liturgie de l'Avent et de Noël, de la Chandeleur, de Pâques, de l'Assomption et des fêtes de la

Vierge — celles que chacun connaît, l'*Ave Maris Stella*, le *Regina coeli*, le *Salve Regina*, et celles qu'on n'entend guère que chez les moines et leurs émules. Musique contemplative, lumineuse, pacifiante, mais d'une étonnante variété dans sa discrétion, allant du recueillement au lyrisme par le simple jeu des changements de tonalité et des écarts d'intervalle. La pureté, la netteté, la franchise de l'émission verbale, le fondu impeccable des voix servent à la perfection des cantilènes de l'antique tradition latine. Mais pourquoi n'a-t-on fait aucune place aux chants de la Vierge douloureuse ?

Le deuxième contient dix œuvres de POLYPHONIE CLASSIQUE de la plus belle époque, le XVI^e^ siècle. C'est la marque d'un goût averti, ce choix qui n'a pas sacrifié à la tentation de l'éclectisme. Victoria, Lassus, Josquin des Prés, Nanini, Févin, Kerle, Weerbeke sont encore très proches de la pureté liturgique et de la sobriété grégorienne, jusque dans le déploiement des plus émouvantes adjurations de l'*O vos omnes* (Victoria), des joyeux carillons de l'*Hodie apparuit* (Lassus) et des joies exultantes de l'*Ave Maria* de Josquin des Prés, « véritable fête printanière qui se déroule dans la lumière » (J. Samson). Ici, la polyphonie n'est pas, comme trop souvent, opéra d'église, mais prière.

Le troisième est assurément le plus original, puisqu'il est entièrement composé de chants français : PSAUMES ET CANTIQUES, tous inspirés de textes bibliques et écrits par le P. Deiss (musique imprimée dans le recueil *Marie, Fille de Sion* aux éd. du Levain). On connaît ce style musical si parfaitement accordé aux sentiments de la communauté chrétienne en actions de grâces, sensible sans mièvrerie, éclatant sans pompiérisme, au confluent des formes traditionnelles et des cadences modernes. Les douze chants de ce disque sont à recommander chaudement aux chorales, dont ils renouvelleront heureusement le répertoire marial. Comme la liturgie elle-même, le P. Deiss a inclus avec bonheur dans la louange mariale des Psaumes et des Cantiques scripturaires premièrement écrits pour les Pauvres de Yahwé ou pour l'Église.

Chaque pochette contient, en un grand dépliant imprimé en deux couleurs, le texte intégral des chants et leur commentaire musical et spirituel.

Joignons à cette œuvre monumentale ce MATER DEI en 45 tours qui contient sept autres cantiques à la Vierge, également extraits de *Marie, Fille de Sion* et interprétés avec la même ferveur par la Chorale Élisabeth Brasseur. Écrits pour voix égales, ils conviendront mieux aux chorales paroissiales plus modestes, tout en conservant les qualités liturgiques, bibliques et musicales qui font la valeur des *Psaumes et Cantiques*.

Le MAGNIFICAT DE MONTEVERDI (30 cm. *Decca* 173-826). — Le MAGNIFICAT EN RÉ MAJEUR de BACH (25 cm. *Guilde Internationale* MMS 31). Avec le premier, nous sommes à Mantoue, au début du XVII^e^ siècle. Claudio Monteverdi, « le Michel-Ange de la musique sacrée », dédie à Marie, pour un de ces fastueux offices du soir que Venise a inaugurés, dans le faste oriental des mosaïques d'or et de pourpre, un MAGNIFICAT luxuriant, que d'aucuns mettront bien au-dessus de celui de Bach. Si tel n'est point notre goût, nul ne lui déniera du moins la « splendeur ». Pour nous le rendre dans sa vérité originelle, le *P. Martin* a nettoyé le texte des additions maladroites qu'il avait subies depuis trois siècles. Grâce à lui, aux admirables solistes qu'il a formés, aux *Chanteurs de Saint-Eustache* dont il a fait sans doute le premier ensemble vocal français, nous avons ici, l'un des plus beaux disques de musique sacrée parus en France ces dernières années. — La seconde face

est consacrée à la MESSE « IN ILLO TEMPORE », composée par Monteverdi en l'honneur de la Vierge à la même époque sur le thème : « En ce temps-là, Jésus (répondant à l'exclamation : Heureux le sein qui vous a porté!) dit : Plus heureux encore celui qui écoute la Parole!... »

Mais non, il n'existe pas, dans toute la musique, d'interprétation plus parfaite du cantique de Marie que celle que nous a donné *J.-S. Bach.* L'humble modestie du *Quia respexit humilitatem,* la joyeuse gratitude des modulations sur le mot *Beatam,* l'éclat de tonnerre de l'*Omnes generationes,* la tendresse de l'*Et misericordia* et du *Suscepii Israël,* les triomphants sarcasmes du *Deposuit potentes de sede* : il n'est pas un des sentiments de ce poème tumultueux qui ne reçoive ici son expression la plus achevée et comme définitive, dans un ajustement impeccable des phrases. C'est le triomphe de la passion sacrée dans la rigueur classique. Plus on l'écoute, plus on apprend à magnifier le Seigneur pour ses merveilles, en communion avec l'Église universelle. On a maintes fois souligné la parenté du *Magnificat* avec l'*Oratorio de Noël;* Bach l'a composé pour les Vêpres de Noël 1723 à Leipzig comme un jeu des mystères joyeux. La *Guilde* a confié son interprétation à la Chorale Reinhart de Zurich et à la Chorale mixte de Winterthur, soutenues par l'orchestre symphonique de Winthertur, sous la direction de W. Reinhart : le parfait équilibre entre l'ensemble vocal et l'orchestre, la grâce légère du soprano, la chaude virilité du ténor et de la basse recommandent cet enregistrement.

H.-CH. CHÉRY, o.p.

LIVRES REÇUS

Anecdotes musicales, par W. BRANDL et A. MEYER. Éd. Salvador, Mulhouse, Casterman, Paris-Tournai, 1959; 200 pp.; 390 fr.

BERGHOFF (Stéphane) : *L'Évangile dans la vie quotidienne.* Méditations sur le Christ. Traduit par l'abbé René VIRRION. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 224 pp.; 850 fr.

BERGHOFF (Stéphane) : *Recueil d'exemples pour sermons et conférences.* Traduit par l'abbé René VIRRION. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 184 pp.; 600 fr.

BERNARD (A., o.p.) : *Marie-Madeleine vous parle.* Spiritualité de la Sainte-Baume. Éd. Aubanel, Avignon, 1959; 136 pp.

BRETON (Valentin M., o.f.m.) : *Mémorial.* Choix de pensées rassemblées par Yvonne BOUGÉ. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 52 pp.; 180 fr.

CHRISTOPHE (Jacques) : *Saint Jean Bosco ou la paternité retrouvée.* Coll. « Situation des Saints ». Éd. Gabalda, Paris, 1959; 144 pp.

COMBLIN (Abbé Joseph) : *La résurrection de Jésus-Christ.* Préface du R. P. FÉRET. Éd. Universitaires, Paris, 1959; 224 pp.

Conducta Religiosa y salud mental (Conduite religieuse et santé mentale). Compte rendu du VII[e] Congrès catholique international de psychothérapie et de psychologie clinique, Madrid, 10-15 septembre 1957. Antibioticos S.A., Madrid, 1959; 364 pp.

COUSIN (Madeleine) : *Au-delà des apparences.* Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 228 pp.; 750 fr.

DEISS (R. P. Lucien) : *Marie, Fille de Sion.* Coll. « Thèmes bibliques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 300 pp.; 1.200 fr.

DUBLIN (Alfred) : *Der Unsterbliche Mensch.* Technik Wissenschaft und Glaube. Herder Verlag, Fribourg, 1959; 200 pp.

ENGLEBERT (Omer) : *La Fleur des saints* ou *Vie des saints pour tous les jours de l'année.* Éd. Albin Michel, Paris, 1959; 608 pp., sous jaquette illustrée en six couleurs : 2.250 fr.; sous reliure pleine toile ornée d'une gravure couleur : 3.000 fr.

GALLAY (Paul) : *Grégoire de Nazianze.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui », Éd. Ouvrières, Paris, 1959; 104 pp.; 390 fr.

GARGAM (Georges) : *L'Amour et la Mort.* Éd. du Seuil, Paris, 1959; 336 pp.

GAUDEMET (Jean) : *L'Église dans l'empire romain* (IVe-Ve siècles). « Histoire du Droit et des Institutions de l'Église en Occident », III. Éd. Sirey, Paris, 1958; 772 pp.; 4.600 fr.

GIOVANNETTI (Alberto) : *Jean XXIII.* Traduit de l'italien par Robert JUFFÉ. Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 160 pp.; 8 photos hors texte; 475 fr.

GRAHAM (Dom Aelred) : *Christian Thought in Action.* Éd. Collins, Londres, 1958; 162 pp.

HORATCZUK (Michel, s.j.) : *En route vers Dieu.* Traduit par l'abbé René VIRRION. Éd. Salvator, Mulhouse, Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1959; 105 pp.; 540 fr.

La Conscience chrétienne et les Nationalismes. Semaine des Intellectuels catholiques, 5-11 novembre 1958. Éd. Pierre Horay, Paris, 1959; 288 pp.; 675 fr.

LAURENTIN (R), BILLET (Dom B.) et GALLAND (Dom P.) : *Procès de Lourdes.* Lethielleux, Paris, 1959; 400 pp.

LAZZARINI (André) : *Jean XXIII.* Sa vie, sa personnalité. Traduit par l'abbé René VIRRION. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 176 pp.; 750 fr.

LE BRAS (Gabriel) : *Prolégomènes.* « Histoire du Droit et des Institutions de l'Église en Occident », I. Éd. Sirey, Paris, 1955; 272 pp.; 2.000 fr.

LECLERC (Éloi, Père franciscain) : *Sagesse d'un pauvre.* Coll. « Présence de Saint-François ». Éd. Franciscaines, Paris, 1959; 144 pp.; 330 fr.

Le livre de Messe de l'enfance. Préparé par Marie FARGUES, illustré par René DIONNET. Éd. Mame, Tours, 1958; 190 pp.; 660 fr. plastique, 2.200 fr. cuir.

Le Péché. Études de Marc ORAISON, François COUDREAU, Henry NIEL, s.j., J. DE BACIOCCHI, s.m., et Gustav SIEWERTH. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 256 pp.

Les Instituts séculiers. Documents pontificaux. Notices sur les différents instituts, par la Documentation Catholique. Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1959; 128 pp.; 465 fr.

LESTRINGANT (Pierre) : *Visage du protestantisme français.* Préface du pasteur P. BOURGET. « Les cahiers de Réveil », Tournon (Ardèche), 1959; 216 pp.

Lettres d'Émile Artur. Publiées par B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. Lettre-Préface de Gabriel LE BRAS. Coll. « Bibliothèque de la Société d'histoire ecclésiastique de la France ». Librairie J. Vrin, Paris, 1959; 97 pp.

LEVIE (Jean, s.j.) : *La Bible, parole humaine et message de Dieu.* Coll. « Museum Lessianum ». Desclée de Brouwer, Paris-Louvain, 1958; 348 pp.

LOEW (Jacques) : *Journal d'une mission ouvrière, 1941-1959.* Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 480 pp.; 960 fr.

MAZUE (Abbé Honoré) : *La Madone de Syracuse.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 60 pp.; 300 fr.

MONTINI (Cardinal Honoré) : *La nostra Pasqua.* Lettera Pastorale all'Archidiocesi Ambrosiana per la Santa Quaresima del 1959. Éd. Daverio, Milan, 1959; 52 pp.

Nola (Alfonso M. di) : *La Prière*. Coll. « Melior ». Éd. Seghers, Paris, 1958; 456 pp.

Osborn (E. F.) : *The philosophy of Clement of Alexandria*. Éd. Cambridge University Press, 1957; 210 pp.

Parsch (Dom Pius) : *La Grâce*, à la lumière de l'année liturgique. Traduit par l'abbé René Virrion. « La prédication nouvelle ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 392 pp.; 990 fr.

Rahner (Karl) : *Écrits théologiques*. T. I : *Dieu dans le Nouveau Testament*. Problèmes actuels de christologie. Coll. « Textes et études théologiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 192 pp.; 990 fr.

Ranwez (P., s.j.), Defossa (J. *et* M.-L.) et Gérard-Libois (J.) : *Ensemble vers le Seigneur*. Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1959; 268 pp.

Régamey (Pie-Raymond, o.p.) : *Les Anges au ciel et parmi nous*. Coll. « Je sais — Je crois ». Arthème Fayard, Paris, 1959; 126 pp.; 350 fr.

Roguet (A.-M.) : *On nous change la religion !* Coll. « Tout le monde en parle ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 128 pp.; 330 fr.

Sarment (A. du) : *Lettres inédites de mon parrain Paul Claudel*. Préface de Stanislas Fumet. Éd. Gabalda, Paris, 1959; 144 pp.

Schaller (J.-P.) : *Direction des âmes et médecine moderne*. Éd. Salvator, Mulhouse, Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1959; 160 pp.; 600 fr.

Schneider (Reinhold) : *Verhüllter Tag*. Bekenntnis eines Lebens. Herder Verlag, Fribourg, 1959; 192 pp.

Simoneaux (Henry, o.m.i.) : *La direction spirituelle suivant le caractère*. Coll. « La chair et l'esprit ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1959; 328 pp.; 990 fr.

The Bridge. A Yearbook of Judaeo-Christian Studies, III. Edited by John M. Oesterreicher. Pantheon Books, New York, 1958; 384 pp.

Trhular (P. Carolus Vladimirus, s.i.) : *Structura Theologica vitae spiritualis*. Éd. Pontificia Universita Gregoriana, Rome, 1958; 220 pp.

Vann (Gerald, o.p.) : *The paradise tree*. Éd. Collins, Londres, 1959; 322 pp.

Vilallonga (José-Luis de) : *L'homme de sang*. Roman. Éd. du Seuil, Paris, 1959; 205 pp.

Zeahner (R. C.) : *At Sundry Times*. An Essay in the Comparison of Religions. Éd. Faber and Faber, Londres, 1958; 234 pp.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

LA BIBLE

Le Nouveau Testament, p. 548 (L. W.). — Il vangelo, p. 549 (L.-M. D.). — Saint Luc, Évangile, Actes des apôtres, p. 549 (L.-M. D.). — L'Histoire des apôtres, p. 550 (L.-M. D.). — F. Ohly, Hohelied-Studien, p. 550 (J. Leclercq).

PATRISTIQUE

M. Harl, Origène et la fonction révélatrice du Verbe incarné, p. 551 (I.-H. Dalmais). — Saint Cyprien, Textes, p. 552 (I.-H. Dalmais). — S. Hutin, Les gnostiques, p. 552 (I.-H. Dalmais). — L. Malunowitz, De voce « sacramenti » apud S. Hilarium Pictaviensem, p. 553 (Th. Camelot).

HAGIOGRAPHIE

M.-D. Chenu, Saint Thomas d'Aquin et la théologie, p. 553 (Th. Camelot). — P. Gageac, Saint Jean de la Croix dans son voyage au bout de la nuit, p. 554 (G. Lefebvre). — M. Carrouges, Le Père Jacques, p. 555 (P. Franceschini). — L. Van den Bossche, Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse d'Avila, p. 555 (M.-L. T.). — Prisonnier des âmes, Le saint Curé d'Ars, p. 556 (B. Bro). — A. Dupeyrat et F. de la Noë, Sainteté au naturel, p. 556 (A. R.). — Sœur Marie de Saint-Jean, La vie de Madame Amiot, p. 556 (M.-L. T.). — R. Kokel, Vincent de Paul Bailly, un pionnier de la presse catholique, p. 557 (M.-L. T.).

L'ÉGLISE

R. P. Ruyssen, France religieuse du Ve au XIIe siècle et France religieuse du XIIe au XVe siècle, — M.-D. Poinsenet, France religieuse du XVIIIe siècle et France religieuse sous la Révolution et l'Empire, p. 557 (S. B.). — J. Chaix-Ruy, Donoso Cortès, théologien de l'histoire et prophète, p. 557 (B. D.). — F. Le Douarec, Le Concordat dans un diocèse de l'Ouest, p. 558 (M.-L. T.) — M. Villain, Introduction à l'Œcuménisme, p. 558 (Y. M.-J. Congar). — Mère Marie de Chantal Gueudré, Histoire de l'Ordre des Ursulines en France, p. 559 (M.-L. T.). — J. des Graviers, Le Droit canonique, p. 559 (F. L.).

LE MARIAGE

L'amour plus fort que la mort, p. 560 (R. M.). — D. Planque, La chasteté conjugale, vertu positive, p. 561 (R. M.). — J. Templier, L'amour multiplié, p. 562 (R. M.). — R. P. Mac Avoy, Foyer en paix, foyer heureux, p. 562 (A.-M. H.).

DIVERS

J.-L. Prévost, Le roman catholique a cent ans, p. 562 (R. M.). — M.-L. Pascal-Dasque, Lucinie, p. 564 (R. M.). — M. C. d'Arcy, The meeting of Love and Knowledge, p. 565 (F. L.). — H. P. Gerhard, Welt der Ikonen, p. 565 (I.-H. Dalmais). — Relations humaines et société contemporaine, p. 565 (A.-M. H.). — P. Eucher Théoret, Claire au Canada, p. 566 (M.-L. T.). — Le Christ au foyer, p. 566 (A.-M. H.). — L. Empain, Les saints nous parlent, p. 566 (P. F.).

Collection " HOMÉLIES ET CATÉCHÈSES "

A. I. MENNESSIER

LA VIERGE DE BERNADETT

Un volume in-8° couronne de 100 pages 390

Un livre de plus sur Lourdes ? Un recueil de sermons ? Ce serait j bien superficiellement ces pages. De la parole, certes, elles gardent l'a direct, et aussi une certaine brièveté qui ne nuit en rien à la densité et lucidité de la pensée. Mais c'est à l'intelligence du lecteur qu'elles s'adres d'abord, projetant une lumière *religieuse*, au grand sens de ce terme, su démarches de la piété chrétienne en quête de Dieu au travers du mystèr Marie.

H.-L. Maréchal, o.p. : **Mémorial des apparitions de la Vierge dans l'Eglise.** — Un volume, 264 pages, 7 cartes et plans..... 600

Louis Bouyer, de l'Oratoire : **Le Trône de la Sagesse.** *Essai sur la signification du culte marial.* — Un volume in-8° écu de 296 pages et 4 hors-texte..... 900

Dans la collection « Unam Sanctam » :

Hugo Rahner, s.j. : **Marie et l'Eglise.** *Dix méditations sur la vie spirituelle.* Traduit de l'allemand par B. Petit et J.-P. Gérard. Préface du P. Y. Congar. — Un volume in-8° carré de 130 pages..... 300

Dans la collection « L'Esprit liturgique » :

Dom E. Flicoteaux, o.s.b. : **Mystères et fêtes de la Vierge Marie.** — Un volume in-8° couronne de 152 pages..... 300

LES ÉDITIONS DU

FÊTES ET SAISONS
29-31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e C.C.P. 6977.01.

MAMAN

Ce numéro a été rédigé par des mamans. Il est le reflet de leur
périence et de leur foi.
Toutes les mamans d'aujourd'hui se retrouveront dans ces pages :

J'attends un enfant.
Quand maman travaille.
Ballade pour Sophie.
Pour le bonheur de tous.

Un numéro « actuel », témoin de la vie de tous les jours, mais qui
e aussi le témoin de l'amour merveilleux des mamans de toujours.

Le numéro : **60** fr.
Abonnement (10 nos). France : **500** fr. — Étranger : **600** fr.

ppels :

Le calendrier de la Vierge (**40** fr.). — **Le Rosaire** (**40** fr.).
Le Centenaire de Lourdes (**60** fr.).

★

IMAGES DE LA VIE CHRÉTIENNE

ette petite collection (16 pages 14 × 19 en quadrichromie) traduit
mages vivantes le message de l'Évangile.

e réimpression attendue :

LA COMMUNION SOLENNELLE

Le fascicule : **25** fr.

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli no 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1959. — Impr., no 1968.

NOUVEAUTÉS 1959

DU CURÉ D'ARS AUX PRÊTRES DE DEMAIN

• Un magazine illustré de grande diffusion pour découvrir le prêtre à travers la physionomie du Curé d'Ars **150** fr.

Rappel :

LES FIORETTI DU CURÉ D'ARS
par HENRY PANNEEL **720** fr.

• Série *Documentation catholique* :

LES INSTITUTS SÉCULIERS.
QU'EN PENSE L'ÉGLISE ?

• Textes pontificaux, commentaires. Notices sur les Instituts séculiers actuellement existants. Un volume : **465** fr.

• Une réédition qui s'imposait pour l'année du Sacerdoce :

FOYERS CHRÉTIENS ET RELÈVE SACERDOTALE
par l'abbé H. BERTHET Un volume : **585** fr.

LA CHANSON D'AUJOURD'HUI

• De Brassens au P. Duval, une grande enquête de L. BARJON et J. MIGNON. Les vedettes. Les textes des chansons actuelles. Une discographie. Un volume : **710** fr.

DESTIN DU PROCHE-ORIENT,
par P. RONDOT

• Un dossier d'une brûlante actualité. Un volume : **1.050** fr.

• Deuxième édition comprenant la mise en place des Institutions.

POUR COMPRENDRE LA NOUVELLE CONSTITUTION
par M. PRÉLOT
Un volume : **680** fr.

ÉDITIONS DE LA BONNE PRESSE - ÉDITIONS DU CENTURION
17, rue Jean Goujon, Paris-8e

ÉDITIONS SALVATOR
Porte du Miroir, MULHOUSE (Haut-Rhin)

Viennent de paraître :

ANDRÉ LAZZARINI

JEAN XXIII

Sa vie, sa personnalité

L'auteur est rédacteur depuis trente ans à l'*Osservatore Romano*.

Les pages sont pleines de charme. La fresque est imposante.

176 pages, 25 photographies, jaquette en quadrichromie..... **750 fr.**

MICHEL HORATCZUK, S. J.

EN ROUTE VERS DIEU

les scrupuleux, les nerveux, les sensuels, les découragés...

Des pages réconfortantes!

104 pages, sous jaquette ..... **540 fr.**

Abbé J.-P. SCHALLER

DIRECTION DES AMES ET MÉDECINE MODERNE

Un excellent ouvrage qui réunit l'information la plus moderne et la doctrine la plus sûre.

160 pages ..... **600 fr.**

STÉPHANE BERGHOFF

L'ÉVANGILE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Méditations sur le Christ

Un ouvrage précieux pour la méditation et la prédication

224 pages, sous belle jaquette ..... **850 fr.**

STÉPHANE BERGHOFF

RECUEILS D'EXEMPLES

pour sermons et conférences

Très utile pour les prédicateurs et les catéchistes

184 pages ..... **600 fr.**

Dom PIUS PARSCH

LA GRACE

A LA LUMIÈRE DE L'ANNÉE LITURGIQUE

Accessible à tout chrétien, cet excellent recueil de sermons se recommande à la fois pour la méditation et la prédication

392 pages ..... **990 fr.**

LE CLUB
DU LIVRE
CHRÉTIEN
176, Bd Berthier, Paris-17e
C. C. P. Paris 11.603.79

les sermons du pauvre curé d'ars

Introduction, notes et postface de Mgr Trochu. Un volume de 256 pp. relié pleine toile noire, avec signets de chanvre, imprimé sur papier de macule grise. Portrait dans le texte.

15e mille **1.360 fr.**

les lettres du saint curé d'ars

suivies de ses Testaments, et d'une Vie de J.-B.-M. Vianney, par M. Van der Meersch. Un volume de 274 pp. sur vergé, relié pleine toile rouge, gardes illustrées, documents dans le texte, avec une plume d'oie pour signet.

1.200 fr.

Viennent de paraître :

PIERRE SAVALTOR

MON FRÈRE ANTOINE

Vie et Fioretti de saint Antoine de Padoue

Un volume in-8° écu (15 × 20 cm) de 152 pages, avec illustrations d'André Rouquet et sous couverture illustrée en deux couleurs ..... **700** fr.

Le saint le plus « statufié » est un de ceux qui ont le plus marqué son temps, mais le public ne connaît trop souvent de sa vie que des légendes... Voici une biographie attachante de la meilleure veine hagiographique.

COLLECTION « THÉOLOGIE, PASTORALE ET SPIRITUALITÉ »

Série : *Documents*

COMMISSION D'ÉTUDES DOCTRINALES DU DIOCESE DE LILLE POUR L'ACTION PASTORALE

NOTE SUR LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE EN MATIÈRE SCOLAIRE

Brochure in-8° carré (14 × 20), sous couverture forte : **100** fr.; *franco* : **120** fr.; par 5 exemplaires : **375** fr.; *franco* : **395** fr.

A l'heure où le problème de l'enseignement libre va être posé sur le plan gouvernemental, cette étude présente : *Un résumé de la doctrine scolaire de l'Église — Un exposé de ses fondements — L'examen de quelques objections — Des documents pontificaux et épiscopaux sur le sujet.*

« *CAHIERS LAËNNEC* »

L'ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ

Un fascicule double-couronne (19 × 24 cm) de 104 pages.... **600** fr.

Ce Cahier, réalisé avec la collaboration des meilleurs spécialistes de l'O.M.S., est l'exposé des tâches importantes accomplies depuis dix ans et montre l'urgence d'une collaboration internationale pour fonder solidement la paix.

Vue d'ensemble — Action de l'O.M.S. contre les maladies transmissibles — Le paludisme en retraite — L'O.M.S. et l'orientation nouvelle de l'enseignement médical — Essai d'une appréciation doctrinale sur l'O.M.S., par le R. P. H. de Riedmatten, O.P.

Chronique de droit médical : Responsabilité des médecins hospitaliers. Obligations des médecins entre les assurés sociaux. Problèmes posés par les vaccinations. L'équipe soignante devant la loi.

E. SOLIRÈNE

LES MALADES AU SERVICE DU SACERDOCE

Un volume in-8° de 64 pages ..... **150** fr.

Un petit livre plein de cœur et d'âme qui aidera puissamment les fidèles éprouvés par la maladie à comprendre la valeur spirituelle de cette souffrance, en participant à l'offertoire du Sacerdoce.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI°)

LA VARENDE

LE CURÉ D'ARS ET SA PASSION

La Varende a dédié son livre : « En fraternité paysanne aux curés de campagne des églises de France. »
C'était justice.
Mais sa ferveur communicative touchera tous les genres de lecteurs. Car dans la sainteté du Curé d'Ars qu'on serait tenté de dire inimitable, on trouvera tous les accents de la charité.

1 volume 14 × 20,5 de 240 pp. dont 48 en héliogravure.
Illustrations de J.-A. FORTIER.
Reliure toile blanche. **1.500** fr.

Même présentation que *BERNADETTE*
de Marcelle AUCLAIR

BLOUD ET GAY, éditeurs

★

JEAN-MARIE VIANNEY
CURÉ D'ARS

d'après le livre de LA VARENDE
Adaptation dramatique de JEAN MARCILLAC
avec JEAN MERCURE
1 disque 30 cm. LD 3.250

Lumen

VIENT DE PARAITRE :

L'INSTRUMENT DE TRAVAIL QUI VOUS MANQUAIT JUSQU'ICI

un livre unique qui remplace toute une bibliothèque

contient près de 10.000 CITATIONS : d'expression française de Clovis à Sagan ● des plus grands écrivains étrangers de 23 langues différentes ● des grands classiques des littératures grecque et latine ● des textes sacrés : Ancien et Nouveau Testament, Coran, Talmud et textes indiens ● des mots historiques ● des proverbes et locutions proverbiales.

ENCYCLOPÉDIE DES CITATIONS

de P. DUPRÉ

BEL OUVRAGE IN-4° ÉCU DE 700 PAGES TIRÉ SUR VÉLIN BLANC SPÉCIAL
RELIÉ PLEINE TOILE

★

Trois index très complets :

✱ des noms cités ;
✱ des idées ;
✱ des mots clefs,

rendent toute recherche aisée.

★

Un vol. 4.950 fr.

EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES ET AUX ÉDITIONS DE TRÉVISE

BON DE COMMANDE

Je soussigné déclare acheter ..... exemplaires ..... de : l' « ENCYCLOPÉDIE DES CITATIONS » de P. Dupré, au prix de 4.950 francs (franco de port et d'emballage pour la France), et livrable sous huit jours, que je règle par chèque ou mandat inclus, ou par virement au compte C. C. P.. Paris 14595-43, à l'ordre des Éditions de Trévise, Paris

Nom .....
Prénoms .....
Profession .....
Domicile .....
Ville .....
Département .....
Date .....
Signature :

Ce bon de commande doit être adressé ..... aux Éditions de Trévise (Service V. S. I.), 34, rue de Trévise, Paris (9e).

ÉDITIONS FRANCISCAINES

Une revue trimestrielle :

LES CAHIERS DE VIE FRANCISCAINE

Dans la confusion des idées, des multiples « conceptions de la vie » qui se font jour à notre époque, il est bon que les chercheurs de Dieu trouvent le chemin direct pour l'atteindre, et que l'Eglise, par l'entremise de ses diverses familles, leur présente dans sa fraîcheur son message évangélique.

Plus que tout autre, le militant chrétien aspire à cette nourriture vivifiante que lui procure l'Evangile de Jésus-Christ lu « à la lettre et sans glose », pris au sérieux, et confronté à sa vie quotidienne.

La famille de saint François — cet être qui constitue le relais vivant entre l'Evangile devenu lointain pour beaucoup et notre vie contemporaine — se doit de répondre à l'aspiration de ces chercheurs de Dieu et de ces militants chrétiens.

C'est par la publication de ces « Cahiers » trimestriels qu'elle s'efforce de remplir ce devoir.

Chaque numéro de 64 pages : **150** fr.
Abonnement annuel : France : **400** fr.; étranger : **500** fr.

9, rue Marie-Rose, PARIS-XIV^e^
C.C.P. 1013-34

Collection « FOI VIVANTE »

Vient de paraître :

JOSEPH DE BACIOCCHI

LA VIE SACRAMENTAIRE DE L'ÉGLISE

Un volume in-8° couronne de 240 pages ..... **660** fr.

La vie religieuse des catholiques a pour cadre la pratique des sacrements : baptême, pénitence, eucharistie, mariage...

Désireux de comprendre leur christianisme, les croyants éprouvent le besoin de saisir clairement le sens de ces gestes familiers, et pourtant insolites dans notre civilisation. Ils refusent avec juste raison de leur attribuer une efficacité magique. D'autre part, l'Église condamne toute réduction de leur portée à une simple influence sur les dispositions psychologiques et les idées du sujet.

Dieu se sert de gestes et de paroles d'hommes pour communiquer sa grâce : il atteint la personne à la racine même de sa liberté, par les actes corporels d'une autre personne humaine. Pourtant le ministre du sacrement n'est pas un sorcier, et s'il est une religion où la sorcellerie n'a rien à faire, c'est bien celle de Jésus-Christ.

Tel est le vivant paradoxe des sacrements.

L'auteur l'étudie dans une perspective actuelle, celle des engagements et situations dans l'Église, en tirant profit de tout l'acquis de la tradition catholique et de la théologie récente. Évitant une austère technicité, il s'efforce, d'une part, de caractériser avec précision chaque sacrement et, d'autre part, d'exposer les données générales de la doctrine sacramentaire.

Éclairé par l'expérience du dialogue entre théologiens catholiques et protestants, ce travail voudrait aussi contribuer, dans ce dialogue, à une meilleure compréhension mutuelle.

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

A. HARTMANN : **Vraie et fausse tolérance**, 296 p... **870** fr.
C. LAYRON : **Jusqu'à l'autre rive**, 232 p. ..... **630** fr.
M. COUSIN : **Au-delà des apparences**, 228 p..... **750** fr.
J. JOMIER : **Bible et Coran**, 152 p..... **480** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Viennent de paraître :

Collection « UNAM SANCTAM »

Dom J. LECLERCQ

L'IDÉE DE LA ROYAUTÉ DU CHRIST AU MOYEN AGE

Un volume in-8° carré de 232 pages et 5 hors-texte. **1.500** fr.

L'un des problèmes au sujet desquels s'est exprimée l'idée que l'Église avait d'elle-même est celui du pouvoir que le Christ a sur elle, et, pour elle, sur le monde. Est-il roi ? En quel sens ? A quel titre ? Est-ce en vertu de l'Incarnation, ou de la Rédemption ? Les prélats, les princes, les fidèles, ont-ils part à sa royauté ? Dans quelle mesure ? Les rapports de l'Église avec le pouvoir temporel s'éclairent-ils à cette lumière ? Autant de questions que se sont posées, au moyen âge, les plus divers représentants de la pensée chrétienne.

Ce chapitre d'histoire de la théologie est aussi un tableau de la vie de l'Église du XIII^e^ au XV^e^ siècle et des efforts qui lui permirent d'être fidèle à son message.

✶

Collection « SOURCES CHRÉTIENNES »

Série « Textes monastiques d'Occident »

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY

LA CONTEMPLATION DE DIEU L'ORAISON DE DOM GUILLAUME

Introduction, texte latin et traduction
de Dom Jacques HOURLIER, moine de Solesmes

Un volume in-8° écu de 160 pages ..... **840** fr.

Ami et biographe de saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry nous offre une doctrine qui présente de nombreuses affinités avec celle de l'Abbé de Clairvaux, mais s'en distingue cependant par un tour plus intellectualiste.

La composition du Traité *De la Contemplation de Dieu* se situe dans les premières années de l'abbatiat de Guillaume.

L'Oraison de Dom Guillaume, courte méditation sur les conditions de la contemplation, est publiée ici pour la première fois. Pour la première fois aussi, le traité *De la Contemplation de Dieu* est édité avec son système primitif de division en paragraphes, qui en facilite singulièrement l'intelligence. Une introduction abondante et des notes très soignées, qui constituent presque un commentaire, guideront efficacement la lecture de cette œuvre particulièrement dense.

LES ÉDITIONS DU CERF

Jéricho

CENTRE
DU
DISQUE CHRÉTIEN
présente

OFFICE DU SOIR

d'après les Complies du dimanche

Chanté par le chœur E. BRASSEUR
Musique d'Anthony MILNER
Adaptation française du R. P. SERRAND, o. p.

Ce disque offre la prière intégrale des Complies du dimanche en français, avec une mélodie très sobre et très belle se prêtant facilement au chant communautaire.

Un microsillon 45 tours : **950** fr. + **90** fr. pour envoi

Commandes et règlement à

JÉRICHO

31, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e
C.C.P. 11 325 10 Paris

FATIMA

MERVEILLES ET MESSAGE A CONNAITRE

Unanimement, les ouvrages de M. le chanoine Barthas sont reconnus comme les plus précis et les plus rigoureusement historiques. Ils ont reçu les encouragements les plus flatteurs de S. S. Pie XII : trois lettres élogieuses, bénédictions, audiences particulières. Innombrables témoignages des plus hautes autorités laïques et ecclésiastiques.

Pour connaître l'ensemble du « mystère » de Fatima (apparitions, vie des petits voyants, pèlerinage et culte, message, résonance mondiale) :

FATIMA MERVEILLE DU XXe SIÈCLE

D'APRÈS LES TÉMOINS ET LES DOCUMENTS

360 pages de texte très dense, 16 pages d'illustrations photographiques ..... **800** fr.

FATIMA-ÉDITIONS - 3, rue Gabriel-Péri, TOULOUSE

Chèque Postal : 4055 Toulouse (*Catalogue sur demande, joindre un timbre de* **25** fr.)

Vient de paraître :

A. LÉONARD, O. P.

DIALOGUE DES CHRÉTIENS ET DES NON-CHRÉTIENS

Un volume sous couverture illustrée, 80 pages ..... **375** fr.

Dans notre monde spirituellement divisé, le rapport croyants-incroyants présente une importance capitale. Le temps des guerres de religion est passé, mais trop souvent subsiste l'esprit de ghetto. Quelle doit être la vraie attitude des chrétiens vis-à-vis des non-chrétiens ?

Le P. Léonard reprend ici le problème et l'étudie à la lumière d'une théologie de la foi et de l'Église. Il expose les principes catholiques de la tolérance, répond aux objections possibles et décrit les conditions d'une coexistence féconde entre chrétiens et non-chrétiens.

P. BOURGY, O. P.

LA RÉSURRECTION DU CHRIST ET DES CHRÉTIENS

Un volume sous couverture illustrée, 80 pages ..... **375** fr.

L'auteur a voulu montrer, dans ces pages, que toute la vie chrétienne n'est, au fond, que le développement du mystère pascal envisagé selon toutes ses dimensions. Ce travail basé surtout sur l'Écriture ne s'adresse pas aux spécialistes, mais souhaite aider beaucoup de chrétiens à découvrir toute la richesse du dogme de la résurrection.

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

R. GUELLUY : **L'Esprit communautaire surnaturel,** 52 p..... **240** fr.
B. OLIVIER : **L'Espérance chrétienne,** 60 p..... **650** fr.
A. LIÉGÉ : **Adultes dans le Christ,** 84 p..... **300** fr.

ÉDITIONS " LA PENSÉE CATHOLIQUE " - BRUXELLES
OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE - PARIS

14 *bis,* rue J.-Ferrandi

SÉLECTION MAME

"La vérité historique et l'attrait du roman"

ARS

paroisse du monde et son curé

J.M. VIANNEY

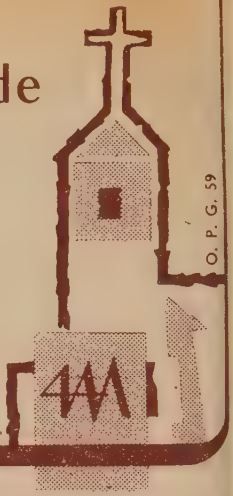
tels que les a vus un journaliste

ROBERT SERROU

Mieux qu'une biographie, un reportage

765 Fr. T.L.C.

TOURS - PARIS



O. P. G. 59

UN MISSEL COMPLET contenant :

RUBRIQUES, INTRODUCTIONS ET COMMENTAIRES

MISSEL QUOTIDIEN

FRANÇAIS

Une version nouvelle DU MISSEL DES FIDÈLES

du R.P. **FEDER**

Une nouvelle édition illustrée de bandeaux de KERLIDOU et de hors-texte.

Un livre commode :
par son format réduit, par le **caractère plus gras** employé, par la disposition typographique (texte sur toute la ligne, plus lisible que sur deux colonnes).

★ *TOUT L'ORDINAIRE DE LA MESSE LATIN FRANÇAIS*

★ *LATIN SUR LA PAGE EN REGARD, FACILITANT L'INTELLIGENCE DU TEXTE SACRE*

O. P. G.

A PARTIR DE 1400 F

M A M E

L'ESPRIT LITURGIQUE

Collection du C.P.L., à la portée de tous, a publié seize volumes qui ont connu une large diffusion, en particulier :

Dom E. FLICOTEAUX : *Le triomphe de Pâques* (9e mille)..... **285** fr.

Le rayonnement de la Pentecôte (8e mille) **300** fr.

Mystères et fêtes de la Vierge Marie (8e mille) (traduction en italien)..... **300** fr.

HENRI OSTER : *Le grand dessein de Dieu dans la pastorale et la prédication* (6e mille) (traduction en allemand)..... **255** fr.

A.-M. ROGUET : *La messe, approches du mystère* (36e mille) (traduction en allemand, anglais, italien) **255** fr.

Les sacrements signes de vie (25e mille) (traduction en anglais et en italien)..... **390** fr.

P. GUICHOU : *Les psaumes commentés par la Bible.*

I. Psaumes 1 à 50..... **600** fr.
II. Psaumes 51 à 100..... **600** fr.
III. Psaumes 101 à 150 (vient de paraître). **555** fr.

Tous les psaumes commentés par la Bible et surtout par le Nouveau Testament, en trois petits volumes.

(Des traductions de ces divers volumes sont en préparation : en allemand, anglais, italien, castillan, catalan, polonais, vietnamien.)

AUX ÉDITIONS DU CERF

Vient de paraître :

ANDRÉ BAZIN

QU'EST-CE QUE LE CINÉMA ?

TOME II

LE CINÉMA ET LES AUTRES ARTS

Un volume in-8° couronne de 148 pages ..... **750** fr.

Le succès réservé par la presse et par le public au tome I de *Qu'est-ce que le cinéma ?* d'André Bazin, a amplement confirmé combien cet ouvrage était attendu des cinéphiles.

Le tome II, qui paraît aujourd'hui, est consacré à l'examen et à l'analyse des rapports entre le cinéma et les autres arts. On y trouvera rassemblés les articles les plus significatifs écrits par André Bazin sur la littérature et le cinéma, les problèmes de l'adaptation cinématographique, le *Journal d'un curé de campagne* et la stylistique de Robert Bresson, René Clément et *Monsieur Ripois,* le théâtre et le cinéma, le « cas Marcel Pagnol », la peinture et le cinéma et le *Mystère Picasso.*

Ce nouvel ensemble d'études, riche d'une expérience et d'une réflexion critiques d'une qualité exceptionnelle, forme — avec le tome I de *Qu'est-ce que le cinéma ?* — les bases de ce grand « Essai de définition du cinéma » auquel André Bazin aura consacré, toute sa vie, le meilleur de sa pensée.

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

J. Siclier et A.-S. Labarthe : **Images de la Science-Fiction,** 144 p..... **630** fr.

A. Bazin : **Qu'est-ce que le cinéma ?** Tome I : *Ontologie et langage,* 184 p..... **780** fr.

P. Hovald : **Le néo-réalisme italien et ses créateurs,** 232 p..... **960** fr.

chaque mois
confronte
la foi et les
événements

SIGNES DU TEMPS

AVRIL 1959

I.-F. GOERRES : *Incroyance du croyant.*
D. DUBARLE : *La guerre nucléaire mettra-t-elle fin à la civilisation ?*
X. MIGNOT : *Inquiétude sur l'école de demain.*
P.-A. TOUCHARD : *Pour une politique du théâtre.*
G. VERPRAET : *Justice secrète ou justice sur le forum.*
J. NANTET : *Chrétiens et juifs en U.R.S.S.*
A.-Z. SERRAND : *Les laïcs et la « consécration du monde ».*
A.-M. ROGUET : *Chronique de pastorale liturgique.*
J.-L. TALLENAY : *« Le beau Serge » et « Les cousins » de Claude Chabrol.*
ÉDITORIAL : *Décadence et grandeur de la Gauche.*

Le numéro : **200** fr.

Abonnement un an :
France : **2.000** fr. — Étranger : **2.200** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 1436-36

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 26 24

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance** ***en centralisant vos achats chez nous.***